3 1761 08009722 3

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lepaysnatalroman00bord

407
915

LE PAYS NATAL

Heureux celui qui se souvient avec plaisir de ses pères; qui entretient avec joie l'étranger de leurs actions, de leur grandeur, et qui goûte une satisfaction secrète à se voir le dernier anneau d'une belle chaîne.

GOETHE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

OUVRAGES SUR LA GUERRE

Le Chevalier de l'air. Vie héroïque de Guynemer.

La Chanson de Vaux-Douaumont. — I. Les Derniers Jours du fort de Vaux (9 mars-7 juin 1916).

La Chanson de Vaux-Douaumont. — II. Les Captifs délivrés (Douaumont-Vaux : 21 octobre-3 novembre 1916).

Trois Tombes. — La Jeunesse nouvelle. — Sur le Rhin. — Le Plessis-de-Roye.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

La Bataille devant Souville.

(Renaissance du Livre.)

ROMANS ET NOUVELLES

*La Nouvelle Croisade des enfants.

La Vie recommence : La Résurrection de la chair.

La Vie recommence : La Chair et l'Esprit.

Ménages d'après guerre.
La Maison.
L'Amour en fuite.
La Petite Mademoiselle.
La Neige sur les pas.
Le Carnet d'un stagiaire.
La Robe de laine.
La Croisée des chemins.
Les Yeux qui s'ouvrent.
L'Écran brisé.
Les Roquevillard.
La Peur de vivre.
Le Pays natal.
La Voie sans retour.
Le Lac noir.
Jeanne Michelin.
Une honnête femme.
La Maison morte.
Le Fantôme de la rue Michel-Ange.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

ESSAIS DE CRITIQUE

La Jeunesse d'Octave Feuillet.

Jules Lemaître. *Sa vie et son œuvre.*

Les Pierres du foyer.

La Vie au théâtre (1907-1909. 1909-1911. 1911-1913. 1913-1919. 1919-1921). — 5 vol.

Portraits de femmes et d'enfants.

Les Amants d'Annecy, édition de luxe.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

Quelques portraits d'hommes. — Vies intimes.

(Librairie A. Fontemoing.)

Ames modernes. (Librairie Perrin.)

Les Amants de Genève, édition de luxe. *(Épuisé.)*

(Librairie Dorbon aîné.)

Voici l'heure des âmes. (Beauchesne.)

Au pays des amours de Lamartine, édition de luxe.

(Rey, à Grenoble.)

Le Mariage hier et aujourd'hui.

(Flammarion, édit.)

A PARAITRE :

La Nuit blanche.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1922.

HENRY BORDEAUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LE PAYS NATAL

185004
30.10.23.

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE-6e

Tous droits réservés

Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

AU

MARQUIS COSTA DE BEAUREGARD

de l'Académie française

Je vous offre cet ouvrage avec l'intime conviction qu'il saura vous plaire. Il fut commencé dans votre île enchantée de Port-Cros, la plus délicieuse et la plus hospitalière des solitudes, au bord de la mer qui assainit et élargit nos sentiments humains. Je l'ai terminé dans un paysage de douceur et de paix, dont l'horizon est fermé par nos montagnes de Savoie, — de cette Savoie que vos ancêtres et vous-même avez honorée. Ainsi, par sa naissance, il vous appartient.

Je voudrais que ce petit livre — rare aventure d'un déraciné qui reprend racine — inspirât à ses lecteurs le goût de restituer à nos provinces françaises (trop souvent portées à exiler leurs meilleurs enfants par le spectacle de l'envie et de la médiocrité) une beauté originale et une vigueur intellectuelle qu'elles n'ont plus guère.

Je voudrais surtout qu'il contribuât à fortifier l'esprit de famille menacé par l'anarchie révolution-

naire, — cet esprit par qui la tradition se conserve, s'épanouit et s'enrichit. Car l'homme ne tient sa grandeur et sa durée terrestres que de ses antiques origines et de ses espérances. Isolé, son œuvre est éphémère ; relié par la race au passé et à l'avenir, il a le temps pour allié. Alors il ose entreprendre, et même au soir de sa vie préparer les ombrages destinés à ses arrière-neveux. Il sait qu'il ne mourra pas tout entier, et que le souvenir de ses actes demeurera dans sa maison, comme les traits de son visage réapparaîtront sur de jeunes figures.

A ces belles idées, — que je n'ai point su peut-être animer d'un mouvement harmonieux, — j'ai essayé de joindre la peinture de passions sincères et de mœurs assez ordinaires. Comme cet épisode, sentimental et social ensemble, ne présente au public aucun de ces fantoches de boulevard ou de ces pantins de salon dont la parade le divertit habituellement, j'ignore si le Pays natal *retiendra la curiosité. Mais je serais déjà fier qu'il obtint votre suffrage.*

Henry BORDEAUX.

Ce 14 août 1900

PREMIÈRE PARTIE

Du pays naturel la douceur nous attire.

RONSARD.

I

LE POUVOIR DE LA TERRE

L'express de Paris stoppa. Le chef de train passa le long des wagons en annonçant avec indolence :

— Annecy, dix minutes d'arrêt.

Lucien Halande quitta le couloir d'où il regardait, en fumant des cigarettes, les belles lumières d'une matinée de juin sur les campagnes de Savoie. Il rassembla sans hâte ses châles et ses petits bagages, en voyageur indifférent que le but de son voyage n'attire point, descendit le marchepied et s'achemina, l'un des derniers, vers la sortie.

Annecy : ce nom ne signifiait maintenant plus rien à son cœur. La dernière fois qu'il était venu, il accourait au chevet de sa mère mourante. Dix ans déjà avaient passé sur ce deuil de sa vingtième année, et ces dix ans creusaient un fossé profond entre sa vie d'autrefois et sa vie présente. Jadis, collégien, puis étudiant en droit, il ne connaissait pas de bonheur plus grand que l'arrivée à Annecy, où ses parents venaient l'attendre, et le départ en voiture pour ce vieux château d'Avully, patrimoine de sa famille, à Menthon-Saint-Bernard, qu'il appelait alors simplement *la maison*, comme s'il n'y en avait qu'une au monde ! Aujourd'hui, per-

sonne ne se souciait de sa venue, et lui-même approchait sans joie du terme de son voyage et de cette visite tardive à son passé.

Comme il franchissait la barrière, un vieux paysan, aux petits yeux malicieux et à la figure complètement rasée, l'accosta :

— Monsieur Halande?

— Ah! c'est vous, Faveraz. On ne vieillit pas en province. Vous avez toujours même visage. Et moi, vous me reconnaissez donc?

— Non, monsieur Lucien, pas vous. Vos souliers ne marquent plus leurs clous sur nos chemins. Seulement on se souvient de votre père, et il faut croire que vous lui ressemblez, puisque votre figure m'est aussitôt revenue. Mais votre père était plus grand que vous encore, et plus étoffé.

En disant ces mots, le fermier avança sa lèvre inférieure, ce qui donna à ses traits une expression méprisante et ironique, de cette ironie sournoise particulière aux paysans. Ce jeune homme mince et élancé, élégant et fin, ne le séduisait pas.. Il se rappelait le père, dont le visage coloré, l'allure puissante et les vives paroles fortifiaient et réjouissaient à première vue ceux qui le rencontraient.

Lucien Halande s'installa dans le char à bancs que trainait un jeune cheval maigre et dégingandé.

Il demanda :

— Et la vieille jument noire? elle est morte de sa belle mort à l'écurie?

— Oh! non. Votre monsieur l'a vendue, il y a

des ans : elle était vieille. On ne fait pas de vieux os, maintenant, à Avully.

La même expression de dédain vint aux lèvres du vieux Faveraz.

— Mon bon Faveraz, je vois que mon régisseur ne vous plaît pas.

— Je n'en dis pas de mal, monsieur Lucien. Il fait suer de l'or à la terre, et pour sûr il ne s'oublie pas. Mais j'ai connu votre père et votre grand-père. Ils gardaient les vieilles bêtes et soignaient les vieilles gens. Ils avaient le temps de s'occuper de la ferme. Cependant M. Henri était député à Turin, et M. Albert député à Paris.

— Je sais, je sais, fit Lucien d'un ton sec.

La voiture, quittant la ville, roulait vers Avully. Sur elle les platanes de l'avenue du Pâquier fermaient la voûte de leurs branches aux jeunes feuilles vertes. Entre leurs troncs, le lac apparaissait, paré d'une brume bleuâtre, légère comme un voile de gaze ou de mousseline. Ses eaux se mêlaient au rivage en de pâles nuances. Les montagnes qui l'entourent comme les bords d'une cuvette s'esquissaient à peine. Seules, leurs arêtes découpaient nettement une ligne sinueuse qui les distinguait du ciel dont la couleur indécise s'harmonisait à celle de la terre et du lac. Sur la Tournette flottaient des vapeurs dorées qui faisaient cortège au soleil. Près de la route, des traînées de lumière frissonnaient entre les roseaux de la rive.

Lucien, penché en avant, caressait ses yeux à ces teintes nuptiales répandues sur les choses avec la rosée du matin. Puis leur douceur lui devint cruelle ; il se redressa et ne regarda plus le pay-

sage. Il songeait à ces dix ans passés sans revenir au pays natal. Chaque fois qu'il avait voulu partir, les mille liens de sa vie, créés par lui, l'avaient retenu. Sa vie : elle s'écoulait entre des velléités et des désirs, sans but défini, sans points de repère. Il s'attrista en pensant que rien de saillant ne surnageait de ce passé qu'il évoquait, pas même une de ces passions douloureuses qui élargissent les cœurs en les visitant, et laissent du moins après leur fuite cette sensation d'avoir véritablement vécu, consolation de ceux qui ne surent rien produire. Ses études de droit terminées, libre de sa fortune, ayant perdu son père et sa mère à un an d'intervalle, il abandonnait la Savoie, terre de ses ancêtres honorables et laborieux, pour mener à Paris une existence agréable et stérile. Le goût des sciences politiques et des voyages lui maintenait l'esprit en activité. Il excellait à entreprendre des projets nouveaux : un cours de médecine, un livre d'histoire. Mais les jours passaient; le monde, la paresse ou quelque passion le reprenaient, et il n'achevait rien. Il manquait de cette volonté persistante et vigoureuse faute de quoi l'intelligence n'est qu'une vaine fleur sans parfum. Il y a ainsi tant de déracinés à Paris, excellemment doués, qui réforment en paroles cadencées la société et la littérature, écrivent de beaux titres sur des cahiers neufs et retournent à leurs habitudes : ils ne songent pas à leur pays abandonné dont ils pouvaient être l'ornement.

Lucien se jugeait lui-même sans indulgence :

« — Mon esprit et mon cœur ne se sont jamais fixés résolument sur un sentiment ni sur une

pensée. Lorsque je m'approche d'elles, les choses qui m'attiraient ne m'intéressent plus. Ainsi, dans mes voyages, les pays qui me séduisaient à l'avance par leurs noms suggestifs ou les descriptions passionnées des voyageurs avaient bientôt fait de lasser mon attention, et, après mon retour, ils m'apparaissaient de nouveau bienveillants et magnifiques. Mes passions n'ont jamais duré : elles sont mortes en ne me laissant rien qu'un regret collectif qui s'adresse plutôt à mon désir irréalisé de l'amour qu'à mes amours elles-mêmes. J'ai trente ans, ma jeunesse fut sans joies fécondes, ma vie est sans intérêt, et je n'en puis déjà plus changer... »

La voiture quittait la route de Menthon pour monter au château. De ce côté, un torrent sert de limite au domaine. On le franchit sur un pont de bois, et l'on suit un chemin en lacets, bordé de vieux sapins et de vieux chênes, fiers et vénérables. Au seuil du parc, ils étendent, comme une bénédiction solennelle, leurs bras chargés d'ombre sur le visiteur que la sourde rumeur de l'eau accompagne. Cette entrée est d'une beauté grave et romantique. Elle enseigne l'aptitude des lieux à former des âmes, et qu'il n'est pas indifférent d'avoir mêlé ses jeunes années à la vie de vieux arbres et au murmure d'un torrent.

Pour Lucien, elle était pleine de passé. Il respirait son enfance. De frais souvenirs habitaient ces ombrages immuables : ils s'envolaient devant lui des feuillages, comme des oiseaux effarouchés. Là, il venait s'asseoir aux étés d'autrefois, et accordait inconsciemment à la nature les premiers troubles de son cœur amoureux. Il s'était perdu et

se retrouvait; il sentait autour de lui, en lui, le frémissement des choses réveillées.

Tout à coup, il se dressa sur le char :

— Et le bois de frênes? Les grands frênes? C'était bien ici? Je ne me reconnais plus.

Faveraz eut un mauvais sourire et répondit :

— On les a coupés, donc.

— Comment, on les a coupés?

— Oui, monsieur Lucien. Votre monsieur a dit que vous les aviez vendus de Paris. C'est du bon bois pour les charrons : ça se paie en monnaie jaune.

La voiture traversait, en plein soleil, l'espace dévasté que les frênes avaient recouvert. On voyait encore la trace des arbres sciés au ras du sol : des ouvriers travaillaient à dévêtir la terre des racines inutiles. Un vieux banc rustique demeurait là, tristement, près du chemin, offrant à la chaleur du jour ses planches vermoulues accoutumées à la fraîcheur de l'ombre.

Le paysan le montra du doigt :

— Il faudra l'enlever. Il ne sert à rien; personne ne s'y assoit plus. Votre père, qui l'avait fait installer, aimait à s'y reposer. On venait le trouver là pour les affaires de la ferme.

Faveraz s'obstinait sans bonté à rappeler à Lucien son père.

Celui-ci ne répondait rien : il se souvenait de l'ordre qu'il avait donné un jour de couper et de vendre ce bois. Une silhouette de femme, déjà effacée comme un pastel ancien, revenait à sa mémoire désagréablement surprise. C'était Liane May, une petite danseuse, souple comme son nom,

pas même jolie, futée et rusée, méchante à plaisir et fort coûteuse. Il lui fallait beaucoup d'argent. On offrait un bon prix des frênes. De loin, on ne se rend pas compte des attentats que l'on commet contre les choses naturelles dont on oublie la beauté. Pour une petite fille sans cœur et sans charme, qui ne parait sa vie d'aucune grâce aimable, des bûcherons étaient venus abattre, à grands coups de cognée, les arbres aux troncs pleins et sonores, débusquer ses souvenirs comme on chasse les bêtes sauvages, et sortir au soleil ce vieux banc pacifique, où son père aimait à s'asseoir et à converser avec les paysans à la tombée du jour.

« — La petite gueuse ne valait pas cette perte, » conclut-il pour lui-même. Et il se dit encore : « Il n'importe, puisque je vais vendre tout le domaine. »

Je vais vendre. Ces trois mots prenaient soudainement dans sa pensée une importance nouvelle. Il voulut les prononcer tout haut pour bien connaître leur son et, son regard s'étant arrêté sur son compagnon de route, il n'osa pas. L'étonnement de Faveraz, indifférent en soi-même, lui signifierait une désapprobation qu'il prenait peine à écarter devant sa résolution définitive.

« — Eh bien, quoi! J'ai vendu ce bois de frênes pour une mesquine aventure qui me plaisait alors. J'ai nommé un régisseur pour secouer ces vieux fermiers, parce qu'ils ont à l'égard de la terre des procédés trop bienveillants. Aujourd'hui on me propose, de mon château et de ses dépendances, un prix magnifique. Ma fortune est un peu ébréchée; un créancier audacieux a même pris une

hypothèque sur mon domaine; oh! une petite à la vérité. Avec l'argent que me vaudra la vente d'Avully, je puis continuer à Paris ma vie passée, plus largement encore. Il n'y a pas à hésiter. Si je ne vends pas, je serai obligé quelque jour de venir m'enterrer ici. On ne vit pas en province. Rien ne m'attire plus en Savoie. J'ai coupé tous les liens qui m'attachaient à ce pays. Dix années de ma vie m'en séparent. Pour quelques souvenirs d'enfance que je trouve à ma porte en rentrant, je ne vais pas m'émouvoir. Cette sentimentalité serait absurde. »

Le char, longeant la forêt de châtaigniers qui s'étend derrière le château vers la vallée de Thônes, arrivait devant les bâtiments, contournait la vieille tour romane, vestige le plus ancien du passé qui habite encore ces pierres grises, s'engageait sous le porche voûté et s'arrêtait dans la cour intérieure.

Le régisseur — un petit homme sec, aux traits durs et autoritaires, qui s'efforçait de paraître mielleux — se tenait là, chapeau bas.

Lucien descendit de voiture. Sa figure, d'ordinaire avenante, s'était assombrie. Il regarda à peine son employé qu'il ne connaissait pas encore.

— Vous êtes monsieur Burlet? Bien. Je vous remercie de m'avoir attendu. Tout à l'heure, je vous ferai appeler. Nous causerons. Au revoir, monsieur.

Le régisseur ne put se tenir de murmurer :

— Le patron n'est pas engageant.

— Il est bon comme du pain de froment, affirma Faveraz, qui détestait M. Burlet.

Une vieille paysanne maigre, dont le cou aux

muscles saillants ressemblait à un paquet de cordes et dont les joues se ridaient comme une pomme reinette trop mûre, appuyée à la porte d'entrée, versait de grosses larmes qu'elle n'essuyait pas.

— Qu'est-ce qu'il y a, mère Julienne? demanda le fermier à sa femme.

Elle dit entre deux sanglots :

— J'ai été sa nourrice, et il ne m'a pas reconnue. J'ai fermé les yeux de sa mère, et il ne m'a pas reconnue.

Comme M. Burlet s'éloignait, Faveraz se hasarda à dire :

— C'est fini de nous, ma pauvre vieille. Celui-ci n'est pas de la race de son père. Bien que nous soyons près de la mort, nous ne mourrons pas ici. J'ai attendu son retour; j'ai patienté : il a mis le temps à revenir. Maintenant, je ne supporterai plus son M. Burlet. Nous partirons.

Ce fut elle qui, cessant de pleurer, s'efforça de le calmer.

Lucien était entré rapidement, sans même remarquer cette femme dont sa venue mettait le cœur en fête et que brisait son oubli. Au premier étage, il avait ouvert toutes grandes les trois fenêtres du salon. Elles livraient la beauté du lac, brillant comme une coupe lumineuse, et des montagnes enchevêtrées, séparées par le poudroiement des rayons du soleil qui, les prenant de biais, entraient dans leurs vallées. Il regarda à peine ce paysage de féerie. Il faisait le tour des meubles qu'il retrouvait aux mêmes places qu'autrefois, et surtout il contemplait les tableaux sus-

pendus aux murs. C'étaient les portraits des siens : des magistrats calmes et graves, mais sans tristesse, revêtus de la rouge livrée du Sénat de Savoie, des bourgeoises aux figures sérieuses et douces, qui avaient soigné leurs simples toilettes pour honorer leurs maris.

Trois d'entre ces tableaux retenaient son regard. Le premier représentait un vieillard bien rasé, au front lisse encadré de longues boucles blanches, au fin sourire narquois, le cou entouré d'un foulard à l'ancienne mode : *Henry Halande, membre du Sénat de Savoie, député au parlement sarde,* 1805-1875. Puis c'était un visage tout éclairé d'énergie, de vaillance et de bonté, plus puissant et plus fier que le premier, de beaux traits accentués, un grand front chauve, des yeux ardents et doux à la fois, une de ces figures qui font dire : « Voilà un homme. » Au bas du tableau : *Albert Halande, avocat, membre de l'Assemblée nationale, membre de la Chambre des députés,* 1829-1882. A côté de lui, une femme encore jeune, aux traits délicats, pâle et blonde, une de ces créatures angéliques qu'il est attendrissant de regarder, tant il émane d'elles un parfum d'indulgence et de pureté. Aucun nom, aucune date n'étaient inscrits sur le cadre.

Lucien pensait :

« Mon grand-père, mes parents. Tout ce que j'ai aimé. Ils mirent au service de leur pays leur intelligence et leur force, et ils connurent à leur foyer les joies simples et sereines. Je dois leur paraître un étranger. »

Une ironie légère dissipa l'émotion où il tombait.

« — J'ai l'air de jouer la scène des portraits dans *Hernani*. »

Au grand salon attenait le boudoir de sa mère. Il y pénétra. Les deux fenêtres donnaient l'une sur le lac et l'autre sur de grands arbres. Sur la cheminée, il découvrit deux photographies; devant l'une d'elles, celle de son père à son lit funèbre, un vase de Venise, aux fleurs desséchées, demeurait encore. Quand il toucha ces fleurs, vieilles de dix ans, elles se brisèrent et se répandirent comme des cendres. Sa mère elle-même les avait disposées dans ce vase, peu de jours sans doute avant de mourir.

L'autre photographie représentait une fillette à robe courte, de douze ou treize ans : un petit air timide et des yeux mélancoliques. Lucien essuya la poussière qui la recouvrait et sourit pour la première fois. Il se souvenait de cette gracieuse enfant :

« — Annie Mérans, ma petite amie. Ma pauvre mère l'aimait comme sa fille. Elle me la destinait pour femme. Mais quel âge peut-elle avoir maintenant? Six ou sept ans de moins que moi, à peu près : vingt-deux ou vingt-trois ans. Elle doit être mariée. »

Le vieux Faveraz se tenait sur le seuil de la chambre, tournant son chapeau dans ses mains. Lucien, l'apercevant, posa la photographie.

— Voilà, dit le fermier, ma femme vous a préparé à manger. Mais peut-être vous n'aimerez pas dîner à sa façon.

— Mais si, je veux dîner à sa façon. Dites à Julienne de monter. Je veux la voir, elle; je suis

sûr qu'elle me reconnaîtra. Ce sera bien la seule.

Et comme le fermier s'éloignait :

— Dites-moi, Faveraz : les Mérans sont toujours nos voisins ?

— Sûrement. Même il s'agrandit, M. Mérans.

Lucien ne demanda pas si Mlle Annie était mariée, bien qu'il fût curieux de le savoir.

Quelques instants plus tard, la fermière entra à son tour, posa un plateau et attendit, rogue et renfrognée. Lucien s'approcha d'elle :

— Vous ne me dites rien, Julienne ? Vous aussi, vous m'avez oublié ?

Et avec un sourire qui le rajeunissait de dix ans :

— Moi qui voulais vous embrasser ; voici que je n'ose plus.

— Oh ! monsieur Lucien ! fit la vieille paysanne qui se remit à pleurer.

Il l'embrassa, mais sans enthousiasme, et la pauvre femme répétait :

— Mon bon monsieur Lucien !

Quand elle fut calmée, elle demanda au jeune homme :

— Pourquoi nous avez-vous abandonnés ? J'ai compté les semaines. C'est la première fois que les maîtres ne sont plus terriens.

— Que voulez-vous, Julienne ? Je n'avais rien à faire ici, dit-il avec condescendance.

La paysanne éclata, branlant la tête et secouant ses rides :

— Rien à faire ! Et nos terres, et le village, et tout le pays ! Vos pères étaient nos pères à tous. Si vous étiez resté, vous seriez notre député.

— Ah! non, par exemple. Pas ça! répondit-il en riant.

Les yeux pointus de la fermière avaient aperçu la photographie d'Annie Mérans. Elle la montra du doigt.

— Quand vous étiez jeune (il eut envie de protester), madame me disait que vous vous marieriez plus tard à cette petite-là. C'est maintenant une demoiselle. Vos champs sont bout à bout. Le domaine d'Avully serait grand...

Elle s'arrêta de parler. Comme il se taisait, elle comprit que le jeune homme se lassait de son bavardage et s'éloigna; il découvrait, au contraire, qu'elle mettait au jour exactement les pensées qu'il ruminait depuis un instant.

Il déjeuna rapidement, sur un coin de table, au salon même, mieux exposé au soleil que la salle à manger, et descendit pour faire le tour du parc. Dans l'escalier, il croisa le régisseur; derrière lui la vieille Julienne montait pour desservir.

— Monsieur Burlet, lui dit-il, je vous remercie de vos services. Comme je vais vendre mon domaine, je n'ai plus besoin de votre aide. Cette clause est prévue dans notre contrat. Vous voudrez bien me donner votre compte et je vous paierai trois mois de vos appointements à l'avance, ainsi qu'il est convenu entre nous.

A ce moment, la paysanne les croisa. Elle cueillit cette dernière phrase au passage et sourit par toutes ses rides. Lucien, qui sortait, l'entendit qui cassait une assiette. Il ne la vit pas qui sautillait dans le salon d'une façon qu'il eût estimée extravagante. Le jeune homme se dirigea tout

droit au fond du parc, du côté de la montagne. Des cyprès élancés, aigus comme des fers de lance, entouraient un monument de marbre blanc très simple : deux plaques appuyées à la terre et une grande croix. Sur le socle, on avait gravé ces seuls mots : *Albert Halande, Marie Sylans,* et en lettres plus petites : *In memoria æterna erit justus.*

Son père et sa mère reposaient pour toujours dans cette terre qui était la leur, aux lieux mêmes de leur amour. Lucien se découvrit et voulut se recueillir. Sa pensée demeurait sombre et inquiète :

« — Avant de partir, il y a dix ans, j'ai fait moi-même les démarches nécessaires pour transférer leurs restes ici. Ce fut long et difficile. Pendant ce temps, j'habitais seul, tristement, au château. Il me semblait accomplir un beau devoir de piété en leur donnant pour habitation de la mort cet endroit de leur prédilection. J'avais déjà la pensée de partir; je ne voulais pas que leur domaine fût abandonné et j'imaginais de le leur confier. Maintenant je regrette cette inspiration superstitieuse. Il me faudra transporter ces morts au cimetière du village. Je troublerai leur repos et déménagerai leurs cendres. Ou bien ils demeureront ici, séparés de moi, comme en location chez un étranger... »

Il s'écarta de la tombe. Mécontent, il se disait :

« — J'ai pu passer dix ans sans les visiter, et je ne les retrouve que pour leur infliger une humiliation que je ressens à leur place, comme s'ils me reprochaient mon abandon. »

Il suivit le mur de clôture du côté de Menthon-Saint-Bernard et parvint à une brèche fermée par

un de ces treillis de fer qu'utilisent les propriétaires forcenés et dont les longues pointes aiguës menacent le voisin. Autrefois cette brèche était mal close par une haie inoffensive. Un massif de rosiers, quelques sapins, un banc de pierre, faisaient de cet endroit un lieu de repos mélancolique et parfumé. On l'appelait *le bosquet des amoureux*, parce que bien des couples franchissaient le soir cette clôture légère pour s'asseoir là et cueillir des fleurs. M. Halande s'était toujours refusé à reconstruire le mur; il aimait trop le plaisir des autres pour soustraire à des amants la joie de quelques roses.

Lucien, qui se souvenait de ces détails, s'attristait du zèle intempestif de M. Burlet. Il fit un geste vague qui signifiait : « Après tout, cela ne sera plus à moi demain. »

Un petit garçon de la ferme vint l'arracher à ses réflexions. Un gros monsieur l'attendait; ce devait être le notaire qui représentait l'acquéreur.

« — C'est déjà pour la vente, pensa-t-il. Allons, ce sera fini dans quelques instants. »

Cependant il coupait des roses et ne se pressait point.

Au salon, il trouva M. Taillard, notaire à Annecy. C'était un gros homme rutilant de santé et de belle humeur, avec une large figure en pain de savon, des bras courts, de fortes cuisses rondes.

— Asseyez-vous, monsieur, dit Lucien; je suis à vous dans un instant.

Il entra au boudoir de sa mère, et dans le vase de Venise, sur la cheminée, il déposa les fleurs

qu'il tenait à la main, tout en manifestant par sa figure sombre sa malveillance pour le notaire.

« — Il doit être familier et faire des plaisanteries grossières. C'est un moyen d'endormir la méfiance du paysan. J'aurais dû lui offrir quelque boisson pour le rafraîchir, car il a chaud. Il s'éponge, mais il est venu en voiture. Et puis il doit être capable d'avaler, comme la reine Gargamelle, seize muids, deux bussards et six tupins de tripes et de gaudebillaux, et de noyer le tout sous des flots de vin du cru. Il n'aura rien, pas même un verre de limonade. C'est assez qu'il ait ma propriété pour son client. »

Quand il revint, le notaire lui exposa les conditions de l'acquisition : la passation immédiate du contrat, le paiement du prix le jour même de l'acte qui contiendrait quittance entière et définitive, l'entrée en jouissance dans le mois.

Lucien écoutait, ne s'engageait pas encore.

— Nous sommes bien d'accord ainsi ? conclut le notaire.

Le jeune homme demanda :

— Voulez-vous me dire le nom de l'acquéreur? Avully est une propriété de famille. Je désire qu'elle tombe entre bonnes mains. Cette considération a son importance pour moi.

L'homme d'affaires sourit aussi finement qu'il lui fut possible :

— Je le comprends, et vous aurez toute satisfaction sur ce point. Mon client est votre voisin, M. Mérans, conseiller municipal d'Annecy et conseiller général, ami personnel de monsieur votre regretté père. La considération dont il jouit...

— Je le connais, monsieur, interrompit Lucien.

Mais le notaire, lancé, bavarda :

— Je crois qu'il veut constituer le domaine d'Avully en dot à sa fille. Vous concevez qu'il est pressé de conclure avant le mariage de Mlle Mérans.

— Mlle Mérans est fiancée ?

— Non, mais c'est la plus belle dot du pays. Il est étonnant qu'elle ne soit pas encore mariée.

Lucien garda le silence quelques instants. Il finit par dire :

— Je veux voir M. Mérans avant de signer cette promesse de vente.

La bonne figure placide du notaire s'allongea tandis qu'il rentrait ses papiers dans sa serviette. Il espérait partir avec une signature. Il reprit après une pause :

— M. Mérans est dans le parc. Il m'a accompagné. Il n'est pas entré avec moi, estimant sa présence inutile, puisque, d'après vos lettres, vous paraissiez disposé à accepter son prix, et qu'il ne restait plus qu'à débattre les conditions de la vente.

— Je ne me suis jamais engagé, dit le jeune homme nettement.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, répliqua doucement le notaire, qui recommençait à suer.

Et Lucien Halande, se levant, ajouta :

— Allons rejoindre M. Mérans, s'il est dans le parc.

Ils trouvèrent celui-ci sur l'emplacement désolé de l'ancien bois de frênes. Il tournait le dos au chemin et ne les vit pas venir. Appuyé sur sa canne, il méditait.

— Monsieur Mérans, je vous salue, dit Lucien. Vous regardez votre propriété future?

Le ton dont il prononça ces paroles était à la fois courtois et sec.

M. Mérans se retourna. De taille moyenne, un peu fort, il montra au jeune homme son visage fin et bienveillant. Il portait une barbe, déjà grise, à la Henri IV. Ses yeux surtout lui donnaient de la grâce et de la douceur : des yeux indulgents d'homme qui a vu beaucoup de choses diverses, des yeux un peu humides de contemplateur et de sentimental. La bouche charnue et le sourire ironique dénotaient plutôt le voluptueux et l'homme d'esprit.

— Monsieur Halande, dit-il lentement, et de sa canne il fit un geste large, il y avait ici un grand bois de frênes séculaires, et aujourd'hui il n'y a plus rien. Cela est triste comme la mort. J'ai le respect et l'amour des choses. Quand je rencontre un bel arbre ou une source, je les salue. C'est de l'ombre et de la fraîcheur pour les hommes. Cette folie est sans doute un commencement de vieillesse.

Comme Lucien fronçait les sourcils, M. Mérans ajouta :

— Vous permettez bien à un vieil ami de votre père de vous faire de longs discours. Mais vous venez si rarement, vous avez oublié les anciennes relations de votre enfance.

Le jeune homme se radoucit. Il se souvenait de l'accueil qu'on lui faisait jadis, chez les Mérans, au retour de ses promenades avec Annie.

— Vous eussiez dû entrer chez moi, monsieur, au lieu de rester dans le parc. J'aurais tâché de vous recevoir comme eût fait mon père.

M. Mérans s'inclina ; après un silence :

— Vous vous êtes mis d'accord avec maître Taillard?

A cette question, Lucien, délibérément, répondit :

— J'ai le regret de ne pouvoir vous l'annoncer. Je garde mon domaine.

La figure du notaire exprima la stupeur. Il ne dissimulait pas ses impressions ; il étendit un bras comme pour retenir le contrat important qui s'enfuyait. M. Mérans fixait le propriétaire d'Avully d'un air interrogateur, et brusquement il lui tendit la main.

— Vous faites bien, monsieur Halande. Je perds une belle propriété. Mais je vous estime de garder cette terre où reposent les vôtres. Il ne vous manque plus que de l'habiter, au moins quelques mois de l'année, et je vous aimerai comme j'aimais votre père. Vous restez quelque temps ici, je pense?

— Je ne sais pas, dit le jeune homme encore ému de la résolution que tout à coup il avait prise, sous la pression progressive des émotions de sa journée.

— Si. Vous nous resterez au moins quelques jours. Voulez-vous accepter de déjeuner après-demain aux Peupliers? Ma femme a invité quelques personnes. Elle sera heureuse de vous revoir après une si longue absence.

Il se fit prier pour accepter. Et comme il reconduisait le notaire et M. Mérans, ce dernier ne put s'empêcher de lui dire, en lui montrant encore l'espace dévasté où ils venaient de causer en plein soleil :

— Il convient de donner jeune de l'argent aux femmes. Ainsi l'on ne distinguera pas le temps où

il en faudra pour séduire encore. C'est un moyen de ne pas s'apercevoir qu'on vieillit.

Et il sourit si aimablement que le jeune homme se mit à rire.

Rentré chez lui, Lucien s'accouda à la fenêtre du petit salon de sa mère. D'instinct il revenait à cette pièce où il aimait à se tenir autrefois.

Après un premier plan d'arbres et de prairies, de ce vert frais que les feuilles et les herbes ont encore à la fin du printemps, il apercevait, au bas du domaine, le lac agité de légers frissons qui miroitaient aux rayons du soleil déclinant. En face de lui, le versant du Semnoz s'attristait de l'ombre déjà descendue. Lentement le soleil quitta l'horizon. Le lac se para de lueurs roses et le ciel de teintes violettes, lilas et dorées. On eût dit qu'il neigeait au loin des fleurs.

Lucien respirait avidement la brise du soir qui montait vers lui et lui portait la fraîcheur des eaux et l'odeur des jardins. Il pensait aux ancêtres des portraits, à ses parents, et les imaginait joyeux de sa décision en quelque autre vie. Puis, secouant ces graves réflexions :

« — Ce petit lac est gentil, coquet et mignard comme un pastel de La Tour ou une toile de Watteau. Le soir, il s'essaye à la grande mélancolie. Ce serait le cadre désigné d'une amourette avec une soubrette de théâtre au nez retroussé, comme le lac du Bourget, taciturne et lamartinien, doit attirer les idylles tragiques de femmes maigres, impérieuses et poétiques. »

Mais il n'écarta pas plus longtemps les idées qui l'obsédaient.

« — Je me suis jeté dans de jolis embarras. Je devrai à l'avenir vivre sur mes terres une partie de l'année, subir la société de provinciaux semblables à ce Taillard. Tous les Savoyards lui ressemblent : j'en mettrais la main au feu. La vie ne sera pas tenable. Voilà ce qu'on fait avec de la sentimentalité. Je n'ai jamais pu me corriger de ce vice. Traîner à Paris une vie inutile est la chose la plus aisée du monde, mais à la campagne il y faut du génie ou le ramollissement. »

Comme il rentrait, le crépuscule éclairait encore les toiles du salon.

« — Ces portraits m'agacent », pensa-t-il tout haut.

Et, franc avec lui-même, il acheva sa pensée :

« — Je sais bien pourquoi. Ils m'adressent des reproches. Ils ont rempli leur vie par leur dévouement au pays, leur goût des choses naturelles et leurs amours légitimes. Du haut de leurs cadres, surannés et épanouis, ils me conseillent d'en faire autant et m'assurent du bonheur. Moi, je n'aime pas la terre, je ne me soucie pas du peuple, et je partage l'avis de cet auteur qui estimait le changement supérieur à la beauté.

Il aspira le parfum des roses qu'il avait disposées sur la cheminée devant la photographie de son père. Pourtant il se sentait las de la vanité de ses jours stériles. Son existence passée tombait en cendres à ses pieds, comme ces fleurs séchées qu'il avait voulu prendre ; des fraîches fleurs de printemps montaient des pensées nouvelles.

Julienne entra, afin de l'appeler pour dîner. Elle l'interpella sans ménagement :

— C'est-y vrai, monsieur Lucien, ce que le régisseur dit en bas en pliant ses paquets?

— Et qu'est-ce qu'il dit, le régisseur, ma bonne Julienne?

— Que vous avez tout vendu au gros monsieur qui est venu.

— Eh bien, non! je n'ai pas vendu.

— Ah! fit la paysanne triomphante, je savais bien! et que M. Burlet le disait par colère.

— Au fait, dit Lucien, je vais rappeler le régisseur. J'aurai besoin de lui.

— Non, non! reprit la paysanne avec rapidité, en joignant ses mains aux veines saillantes. Nous travaillerons, mon homme et moi, comme des jeunes. Vous serez là, toujours, pour vous rendre compte.

— Oh! toujours! C'est bon, laissons partir le régisseur. Toujours? un ou deux mois seulement, ma bonne Julienne.

Et comme celle-ci courait porter la nouvelle au fermier, il dit encore :

— Le moins possible.

Mais déjà il n'en était plus bien sûr.

II

LES REGRETS DE L'ENFANT PRODIGUE

— Je vous présente l'enfant prodigue. Nous allons manger à déjeuner le veau gras qui sera, si vous le voulez bien, une dinde truffée.

C'est ainsi que M. Mérans annonça Lucien Halande à ses invités. Mme Mérans accueillit le jeune homme comme s'il n'avait fait qu'une absence de quelques jours; il la retrouvait un peu vieillie, grossie et défraîchie, toujours aimable, indifférente et sereine. Annie gardait une ressemblance étonnante avec la jolie enfant de jadis. Les années l'effleuraient comme ses doigts délicats touchaient à peine les fleurs de cette jardinière qu'un geste de son père avait froissées, comme ses pieds légers glissaient sur le parquet lorsqu'elle revint ensuite à sa place. Lucien admirait ses yeux bleu foncé, beaux de cette beauté mystérieuse et mélancolique des étangs limpides cachés dans les grands bois, ses cheveux blond cendré qui frisaient sur le front, cette grâce svelte et cette candeur enfantine qui la rajeunissaient. Il aurait désiré lui parler, lui rappeler leur amitié d'autrefois; mais, par oubli ou par timidité, elle s'écartait de lui. Sa sœur cadette, Jeanne, dont il se souvenait à peine, ne l'ayant connue qu'à six ou sept ans, vint au

contraire s'asseoir à son côté avec une gaucherie de pensionnaire amoureuse ; il ne remarqua même pas ses yeux clairs, sa chevelure roux sombre et la fraîcheur de ses joues rondes.

Un grand jeune homme blond, le torse droit, la démarche aisée des gens qui sont sûrs d'eux-mêmes, la barbe en pointe, le regard dur et métallique, vint lui serrer la main en souriant :

— Bonjour, Lucien. Tu trahis Paris pour la première fois.

Une poignée de main trop vigoureuse, ce tutoiement de camarade de collège et de faculté, impressionnèrent défavorablement le jeune homme qui, par politesse, dut néanmoins témoigner à Jacques Alvard son plaisir de le rencontrer.

— Tu es maintenant fixé à Annecy? lui demanda-t-il en se reprochant comme une faiblesse de le tutoyer aussi.

Ces familiarités obligatoires l'énervaient : on les refuse aux amis d'élection, pour les subir après dix ans de compagnons oubliés.

M. Mérans répondit à cette interrogation. Montrant Jacques qui se rengorgeait sans modestie :

— Le meilleur avocat de notre ressort, et notre futur député.

— Cela dépend de vous, monsieur Mérans, dit Alvard. Vous êtes le grand électeur du pays.

Les deux autres invités, le comte et la comtesse Ferresi, étaient pour Lucien des visages nouveaux.

— Voici deux ans qu'ils habitent Talloires, à deux pas de Menthon, — lui expliqua Mme Mérans, qu'il conduisait à la salle à manger. — Un ménage charmant, et si uni! Ils sont venus en

Savoie pour la santé du mari que Rome fatiguait. Il est très délicat. Comme madame est jolie, n'est-ce pas?

La comtesse Ferresi avait cet épanouissement de la chair qui est l'orgueil des Vénitiennes du Titien. Ses cheveux, si noirs qu'on en remarquait l'éclat, mettaient en valeur sa peau blanche, aux transparences de coquillage.

— Celui qui mange bien nourrit une belle âme, affirmait avec une solennité comique M. Mérans en se mettant à table.

Il tâchait d'animer ses convives par sa bonne humeur; il aimait autour de lui la réjouissance des figures heureuses.

— Votre alexandrin manque de mysticisme, dit la belle comtesse dédaigneusement.

— Le mysticisme suit le repas, madame, et ne le précède point. Lorsque nos désirs ne sont pas apaisés, notre imagination plastique évoque leur réalisation; satisfaits au contraire, nous marchons hardiment vers le monde abstrait. Les Grecs terminaient leurs banquets par la discussion métaphysique, et les ascètes du désert subissaient fréquemment, au cours de leurs oraisons, des tentations culinaires ou autres que leur eût épargnées une vie plus régulière.

Annie, placée à côté de Jacques Alvard, l'écoutait parler de la députation à voix haute, de façon à être entendu de toute la table.

« — Évidemment, l'on ne causera que gastronomie et politique », pensait Lucien aigrement, tout en distinguant les regards admirateurs de la jeune fille pour son voisin.

M. Ferresi demanda la date des élections. Alvard répondit :

— Le *Temps* d'hier les fixait au vingt août. Dans deux mois.

Vingt août 1893 : date fatidique. Et il lissa sa barbe blonde, songeant à sa destinée.

M. Mérans s'adressa à Lucien :

— Vos ancêtres, monsieur Halande, ne reconnaîtraient guère ce pays qu'ils ont représenté pendant tant d'années d'une façon si autorisée et respectable. Il est maintenant livré aux cabaretiers et à tous ces bas intrigants qui abusent du peuple en le flattant.

— Vous calomniez les électeurs de Savoie, prononça Alvard.

— On voit que vous êtes candidat, reprit M. Mérans. Notre député régnant est un sieur Frossard, ancien industriel, sorte de hâbleur d'une bêtise solennelle, le lieu commun fait homme. Chaque matin il rétablit l'équilibre européen en buvant son absinthe. En réalité, il ignore l'histoire, les finances, l'économie politique, et généralement tout ce qu'un député doit savoir.

Lucien hasarda :

— Il y en a beaucoup dans ce cas à la Chambre.

— Cinq cents au moins. Notre Frossard les dépasse pourtant en audace. Aux dernières élections, comme le baron de Rochex se présentait contre lui, il assurait à nos populations effrayées que son adversaire allait rétablir l'ancien régime, ramener la dîme, la corvée et le joug. Dans une improvisation magnifique, — il improvise toujours, — il affirma que M. de Rochex, s'il était

élu, ferait, comme ses ancêtres, battre les marais par les paysans afin d'empêcher les grenouilles de troubler son sommeil. Un vieux campagnard, qui n'avait jamais entendu parler de cette coutume singulière de la vieille famille de Rochex, osa demander : « Est-ce bien vrai? — Si c'est vrai! reprend notre homme tout bouillant, si c'est vrai! Mais, la preuve, c'est que les marais sont encore là! »

On discuta les chances de Jacques Alvard aux futures élections.

— La lutte sera chaude, disait celui-ci. Le préfet veut faire élire Frossard.

M. Mérans sourit finement :

— Je sais pourquoi.

Et à l'interrogation muette de Lucien :

— Je vous le dirai tout à l'heure au fumoir. La politique vous intéresse-t-elle, monsieur Halande?

— Je n'ai jamais voté. J'ai, comme Talleyrand, une opinion le matin, une autre l'après-midi; mais le soir je n'en ai plus du tout.

— Monsieur Halande, si votre père vous entendait, il souffrirait dans ses plus ardentes convictions. Il s'estimait justement le représentant naturel de ce pays; sa fortune et la situation sociale de sa famille lui en faisaient une obligation, disait-il. Notre démocratie meurt de ne plus avoir de ces représentants naturels. Ils ont soutenu et soutiennent encore l'Angleterre. Mon voisin, M. Taine, l'a démontré.

— M. Taine est votre voisin? demanda Lucien.

— L'été il habite Menthon, dit Mme Mérans.

Et la comtesse Ferresi ajouta :

— On ne se douterait pas à le voir qu'il est un si grand homme.

Le comte, maigre, petit et voûté, la figure penchée sur son assiette, une figure pâle à grosses moustaches, se redressa, fixa d'un regard ironique sa femme et Jacques Alvard, et jeta d'une voix méprisante :

— Léonore, vous n'aimez que les ténors et les toréadors.

M. Mérans reprenait :

— M. Taine a été conseiller municipal de Menthon. Puis on lui a préféré le radeleur, l'homme du port qui amarre les bateaux au ponton.

Alvard défendit la cause du peuple, qui, livré à lui-même, choisissait d'instinct des représentants énergiques et vigoureux : la pression officielle faussait l'admirable instrument du suffrage universel. Il obtint l'appui de Mme Ferresi et l'approbation muette des jeunes filles. Sa voix chaude et sonore donnait facilement un tour éloquent à sa pensée.

M. Ferresi soutint des opinions extrêmes. Il s'était passionné pour le socialisme et penchait maintenant vers l'anarchie. De santé chancelante, il trompait les tristesses de sa vie physique par des passions intellectuelles, inspirées de sa sensibilité maladive.

— Les hommes politiques, disait-il, ne comprennent rien à la marche des idées. Une évolution se prépare qui se fera sans eux. Le socialisme et l'anarchisme sont deux protestations semblables contre notre époque barbare. Car nous sommes en

pleine barbarie. On a perfectionné l'injustice et mis l'argent à la place de la force. L'argent est notre dieu : nos lois le protègent comme des forteresses.

Alvard parlait à mi-voix à sa voisine Annie Mérans, qui souriait, et la comtesse Ferresi les regardait attentive. Lucien lut dans ses yeux une angoisse. Elle avait des yeux changeants, tantôt animés d'ardentes flammes, tantôt soumis et tendres.

On se leva de table. M. Mérans emmena les hommes au fumoir. En offrant des cigares, il dit à Lucien :

— Je vous dois une anecdote. On pourrait l'intituler : *De l'art de rompre*. Elle explique l'élection de Frossard. Vous avez pu voir par notre mépris que rien ne le recommandait aux suffrages. Mais il y a une Mme Frossard, ancienne jolie femme qui passe pour n'avoir pas été farouche avec la préfecture. En 1889, notre préfet demanda son changement; on le prétendit las d'une liaison que vous devinez. Ce changement ne lui fut pas accordé. Il persuada à Frossard que son éloquence le vouait à la députation, le fit élire, et du coup se débarrassa de ce qui le gênait.

— Ce préfet est philosophe, dit Lucien. Il ne craint pas de faire travailler tout un arrondissement au repos de sa vie.

Jacques ajouta :

— Le plus étonné de son élection, ce fut Frossard.

— Pas le moins du monde, reprit M. Mérans. Son triomphe lui parut naturel. Je l'ai vu, ce soir-

là, porté sur une table par des électeurs enthousiastes que son succès glorifiait et qui sans doute y voyaient le salut de l'État. Je me rappelle fort bien la figure inquiète de notre député, qui est gras et rouge et aime à digérer dans le calme. Il s'efforçait de croire qu'il vivait une heure grandiose, tout en désirant que la foule fût moins exagérée dans ses manifestations sympathiques, afin que la table fût moins ballottée. Des femmes, stupides à vrai dire, lui présentaient leurs petits enfants, et il ne savait qu'en faire. Les suites du triomphe le gênaient, mais non le triomphe lui-même.

— Les fonctionnaires seront pour lui, dit Alvard qui ne pensait qu'à sa candidature.

— Les fonctionnaires qui aliénèrent leur liberté pour un traitement ne devraient pas voter, répliqua Lucien, mais assister impassibles aux manifestations de la volonté nationale, comme des eunuques en présence de leur sultan.

Jacques demanda quelques renseignements à M. Mérans sur le canton d'Annecy-nord, dont ce dernier était conseiller général. Comme le comte Ferresi prêchait à nouveau l'anarchisme et le socialisme, Lucien démontra que ces doctrines étaient diamétralement opposées, et qu'elles prétendaient se passer de l'observation humaine, l'une considérant les hommes de façon abstraite, l'autre oubliant simplement qu'ils vivent en société.

Jacques intervint :

— Napoléon se moquait avec raison des idéologues. Une volonté ferme et énergique materait

bientôt les théoriciens, fauteurs de discordes, et les peuples, conscients de l'inutilité de la révolte, ne chercheraient plus qu'à s'accommoder le mieux possible de leur état présent.

— Je gage, objecta M. Mérans, qu'à votre première réunion publique, vous direz exactement le contraire.

Le jeune homme se mit à rire :

— Ma foi, c'est probable.

— La vérité est partout, reprit M. Mérans. Chacun en détient une parcelle. Le socialisme peut nous conseiller d'introduire plus de justice dans les rapports sociaux ; l'anarchisme, de ne pas oublier la liberté individuelle pour augmenter sans cause les attributions de l'État.

La porte s'était ouverte. Mme Ferresi et Annie Mérans se tenaient sur le seuil.

La première enlaçait la jeune fille par la taille affectueusement.

— Toutes les théories sont vaines, assura-t-elle dans un sourire. Aussi Mme Mérans vous envoie chercher. Voici longtemps que vous nous faussez compagnie.

Jacques Alvard embrassait de son regard hardi le groupe exquis des deux femmes. Sa mauvaise foi politique apparut en ce moment à Lucien avec une suprême évidence. Annie, timidement, regardait le futur député qui lançait une phrase banale avec grâce.

M. Mérans et Lucien Halande rentrèrent les derniers au salon.

— Vous connaissez beaucoup M. Alvard? demanda le premier.

— Nous avons fait nos classes ensemble. Plus tard, je l'ai retrouvé à Paris au cours de droit. Volontaire et ambitieux, il déplaisait à mon caractère. Je vois qu'il n'a pas changé.

— Il arrivera. Sans attaches avec ce pays, — vous savez que son père, banquier à Paris avec succursale à Annecy, avait en Savoie des propriétés, d'ailleurs acquises sur expropriation, qu'il dut vendre après sa ruine, — il trouve moyen d'y être populaire. Je le soutiens, parce que Frossard est ridicule, mais je crains son ambition et son absence de direction morale.

— Je le croyais riche, fit Lucien. Son père est mort ruiné?

— Une ruine relative. Une de ces ruines où les autres surtout sont ruinés. Alvard a traité avec les créanciers et même sauvé quelques rentes. On appelait le père le *faiseur de pauvres*. Mais le fils a redoré le nom. Au barreau, il réussit très brillamment.

— Où siégera-t-il à la Chambre, s'il est nommé?

— Je crois qu'il n'en sait rien. Il se décidera selon les circonstances. Ah! monsieur Halande, les nobles ont préparé la grande Révolution en quittant leurs terres et en vivant à Paris. Vous avez laissé le champ libre aux nullités et aux appétits.

Comme M. Mérans ouvrait la porte du salon, Lucien ne répondit pas.

Un peu plus tard, il prit congé et fut suivi de Jacques Alvard qui le reconduisit.

— Je vois que la politique te passionne, dit-il à son compagnon de route, certain de l'intéresser par ce sujet de conversation.

— Oui, elle contient pour moi de rares jouissances. L'histoire, c'est la politique du passé ; la politique est l'histoire vivante. Un être organisé m'attire plus qu'une statue, simplement parce qu'il vit. Faire participer à sa destinée une nation entière, voir le reflet de ses actes sur tout un peuple, c'est la volupté des hommes d'État. Elle dépasse, avoue-le, les pauvres joies des amants.

Il ne voyait dans le gouvernement qu'un moyen d'augmenter les sensations de sa vie. Lucien objecta :

— Les hommes sont pour une part minime dans les transformations sociales.

— Ma vie présente ne me suffit pas, reprit Jacques avec force. Des paysans à peine conscients seront les premiers artisans de ma fortune. Ce n'est pas pour demeurer un simple valet du peuple que j'ai passé quatre ans de ma jeunesse à l'organisation lente, méthodique et secrète de ce pays perdu. Je sens en moi des forces immenses. Il me faut une tribune, les ardeurs de la lutte, le luxe et l'éclat de Paris. J'aime dominer comme d'autres aiment aimer.

Il avait mis dans ces paroles l'orgueil et la violence de ceux dont les désirs ne sont pas satisfaits. Lucien le regarda, étonné de ces confidences immédiates. Jacques Alvard comprit ce regard :

— Ici je ne me livre à personne, et je flatte la foule. J'ai quelquefois besoin de dire que ce milieu provincial m'écœure. Tu es un *étranger* de passage ; tu me comprendras.

A son camarade de collège, il montrait son âme à nu :

— Pour ces gens-là — d'un geste il désignait le pays — un député est une sorte de domestique qui fait des commissions, et de fournisseur qui donne des places. M. Mérans raconte que ton père, étant au Palais-Bourbon, reçut un jour d'un électeur engagé dans les liens du mariage une facture de corsets avec prière de la payer. Il était bon, il paya. Moi, une fois élu, je ne m'occuperai plus de mes électeurs. Je veux être député pour moi, et non pour eux. D'ici quatre ans, ma situation sera telle qu'on me renommera par crainte, sinon par amour.

Lucien se mit en frais d'ironie :

— Et ton programme politique? Tu n'en parles pas. Réussiras-tu à t'en passer?

— Mon programme politique contentera tout le monde et ne m'engagera pas.

— Quelle nuance prendras-tu?

— Celle qui me fera nommer.

— Tu n'as pas un concurrent bien dangereux.

— Plus que tu ne crois. Frossard ne gêne personne, et la grossièreté naturelle de son esprit convient à l'électeur. J'ai contre moi ma jeunesse. Nos paysans veulent des airs rassis et de grandes barbes; je laisse pousser la mienne. Le parti conservateur, qui n'a pas de candidat, est flottant. M. Mérans en dispose avec nonchalance. Il est ainsi maître de l'élection.

Sans transition, après un silence d'un instant, il reprit :

— La comtesse Ferresi est une jolie femme. Sa démarche, ses mouvements souples, les courbes

harmonieuses de ses hanches, sont une révélation excitante de sa beauté. Elle unit à sa fraîcheur quelque léger embonpoint. Il ne lui déplaît pas qu'on la courtise, et je vois que déjà tu as séduit son mari en acceptant de discuter ses théories extravagantes.

— Je ne songe point à courtiser Mme Ferresi.

— Tu as grand tort. Tu chercheras vainement ici une maîtresse qui te vaille plus d'honneur et d'agrément. Et si je ne me mariais...

— Tu te maries?

— Demain, je demande à M. Mérans la main de sa fille Annie. Mme Mérans m'assistera.

— Ah! dit simplement Lucien.

Jacques fit valoir sa décision :

— La petite est gentille. Les Mérans sont très riches. Enfin, c'est mon élection assurée.

Son compagnon de route finit par dire :

— Tous mes compliments. C'est pour toi une excellente affaire.

— N'est-ce pas? reconnut Jacques sans remarquer l'ironie.

Et comme s'il affirmait une vérité banale, il ajouta cette remarque :

— Les professions libérales ne rapportent plus rien. Le jour du mariage, c'est encore le seul où l'on puisse gagner d'un coup beaucoup d'argent.

Ils avaient, en se promenant, contourné le domaine d'Avully et arrivaient au pont de bois jeté sur le torrent. Là, ils se serrèrent la main en convenant de se revoir.

Lucien, avant de rentrer, s'arrêta parmi le sapins et les chênes dont l'amitié avait protégé

son enfance. Il ne voyait pas la beauté de ces arbres et se livrait à de mélancoliques pensées.

« — Je me suis laissé attendrir avant-hier par le prestige de la terre natale. Je n'ai rien à faire ici, et je me condamne à y demeurer. Je suis un étranger de passage, ainsi que Jacques me l'a signifié durement, moi qui, par ma famille, ai répandu sur ce pays les bienfaits de plusieurs siècles; et lui, fils d'un banquier équivoque dont on ignore l'origine, se sert de la crédulité populaire pour satisfaire son égoïsme ambitieux. Demain, j'avertirai M. Mérans que je reviens sur ma décision. »

Cependant, lorsqu'il remonta au salon, il admira la splendeur du soir sur la campagne et sur les eaux. La beauté de son domaine le retenait.

« — Le gros notaire ne m'a-t-il pas dit que M. Mérans désirait constituer ma terre en dot à sa fille? Jacques, qui va l'épouser, me remplacerait donc ici, s'installerait dans cette pièce, regarderait cette vue. Annie occuperait le boudoir de ma mère. »

Bien que cette dernière image ne fût pas déplaisante, il entra dans une grande colère intérieure :

« — Ces petites bourgeoises aux apparences tranquilles, qui reluquent les messieurs en cachette et s'éprennent, comme dit le comte italien, d'un ténor ou d'un toréador, sont perfides comme la mer. Ce Jacques l'aura séduite par sa prestance et par ses phrases toutes rondes d'orateur qui roulent comme des boules sur les routes en pente. »

Il prit sur la cheminée la photographie d'Annie

enfant et vint la regarder au jour. Ses yeux doux et sa figure naïve l'attendrirent. Elle avait un petit air languissant, comme si elle disait : « Je vous demande votre cœur. » Il se souvint de leur amitié d'autrefois, et comme elle se reposait sur son courage en courant les bois avec lui, quelquefois même le soir venu. Elle l'avait oublié, et tout leur passé commun. Jacques n'avait eu qu'à paraître pour rejeter dans l'ombre ces joies puériles.

Il songea encore, devant le jour serein dont la lumière s'altérait lentement :

« — Jacques ne la comprendra pas. Il ne l'aime pas. Elle souffrira. Ses jolis yeux de gazelle se rempliront de larmes et le rose de ses joues pâlira, car elle est délicate et sensible. »

Et comme il se retirait de la fenêtre :

« — Je tombe dans une sentimentalité absurde. Je me fais du souci parce que ce coin de France est représenté par des Frossard ou des Alvard, et je m'attendris sur la destinée d'une jeune fille qui doit m'être indifférente. Je n'ai pas la charge de ce pays, et je n'ai point songé à demander Annie en mariage. »

Cependant il se sentait le cœur triste et l'esprit inquiet.

III

UN CŒUR DE JEUNE FILLE

Jacques Alvard, levé de bonne heure, s'installa à son bureau, compulsa quelques dossiers et prépara son audience du lendemain. Il travaillait vite, ne regardait pas en arrière et se donnait tout entier à sa tâche du moment.

A neuf heures, il acheva sa toilette, qu'il voulut élégante, et prit le bateau de Menthon. Il se sentait allègre et joyeux.

« — Ce matin, je demande la main d'Annie Mérans. J'ai prévenu son père que je désirais lui parler; il s'imagine qu'il s'agit de ma candidature. Ce soir, à huit heures, je réunis mon comité électoral. J'aime les journées ainsi remplies. »

Ces deux événements décisifs n'avaient point compromis son travail de la matinée.

M. Mérans, qui l'attendait, engagea de suite la conversation sur la politique :

— J'ai lu, dit-il à Jacques, votre programme, que vous avez bien voulu me soumettre avant de le rendre public. Je ne sais si je me déciderai à vous soutenir. Le parti conservateur est las des alliances où il compromet ses principes sans aucun profit. Vous ne dites rien de la loi scolaire. Cette question de l'éducation est d'une grande impor-

tance. Elle se rattache à celle de la liberté des communes. Enfin, je me sens vieillir, et je suis avide de repos.

Alvard pensa :

— La bataille s'engage dans de mauvaises conditions.

Taillé pour la lutte, le plaisir de combattre l'enivrait. Il démontra la nécessité d'unir toutes les forces modérées contre le candidat officiel, ce Frossard dangereux par sa nullité même et ses passions anticléricales et sectaires. M Mérans s'étonna de s'émouvoir encore aux accents de cette éloquence facile qu'il connaissait trop. Jacques, le sentant ébranlé, lui procura l'occasion de conter une anecdote, une de ces *frossardises* dont on criblait le malheureux député.

— Il raconte au café ses bonnes fortunes, après avoir donné naïvement des nouvelles du préfet aux mauvais plaisants. Étudiant, il choisissait ses maîtresses, vous le comprenez, dans le meilleur monde ; il anoblissait ainsi des servantes. « J'aimais alors une baronne étrangère, — c'est lui qui parle ; — comme nous étions un soir dans notre nid d'amour, on frappe à la porte violemment. « Mon mari ! me « dit-elle, en proie à une terreur immense, je suis « perdue ! » Cependant je conservai tout mon sang-froid : « Baronne, ne craignez rien. Entre ma « mort et votre déshonneur, je n'hésite pas. » Et je sautai par la fenêtre. » — Vous ne vous êtes pas tué? — demanda l'assistance, haletante et tout à coup surprise de la bonne santé de ce héros. — Frossard fit un geste pacifique et dit simplement : « C'était au rez-de-chaussée. »

Jacques s'amusa de ce récit avec complaisance, et, quand il vit M. Mérans en bonne humeur, il se décida à aborder l'objet de sa visite. Il prit un air grave et livra son visage à la tristesse :

— Cependant, je ne suis pas venu vous parler de politique, dit-il.

Et avec des inflexions moelleuses de la voix :

— Mon élection est pour moi chose secondaire, je vous assure. C'est mon bonheur que je viens chercher à Menthon. Il est entre vos mains.

M. Mérans comprit sans aucune joie.

Jacques n'avait confiance qu'en lui-même pour les actes importants de sa vie : il n'aurait point consenti à charger quelque parent ou quelque ami de sa demande en mariage. A cette heure même il pensait : « S'il m'eût été possible de parler à Annie toute seule, mes *affaires* marcheraient mieux sans doute. Cette petite me boit des yeux. Mais elle est toujours accompagnée. »

Il parla de son amour déjà ancien pour Annie, des qualités précieuses de celle-ci, qui serait une exquise femme d'intérieur et une parfaite maîtresse de maison. Il fit délicatement ressortir la différence de fortune qui les séparait, et indiqua néanmoins sans fausse honte son avenir probable. Il fut charmant, tendre et persuasif.

M. Mérans essaya de tergiverser. Il parut flatté; il réfléchirait, il en référerait à sa femme et à sa fille; celle-ci, frêle et fragile, avait encore besoin de calme et de repos. Enfin, rien ne pressait, puisque la campagne électorale allait absorber toute l'existence de Jacques durant quelque temps.

Le jeune homme le força dans ses retranchements; d'un ton ému qui dissimulait sa volonté bien arrêtée du succès immédiat, il fit dépendre sa vie entière de son amour. Il disait :

— Pourquoi ne parleriez-vous pas aujourd'hui même, maintenant, à Mme et à Mlle Mérans? Si ma demande vous est agréable à vous-même, nul mieux que vous ne plaiderait ma cause. Il me serait pénible de quitter Menthon avec l'inquiétude que j'y apportai.

M. Mérans le regardait et pensait :

« — Toi, tu veux ma fille pour sa fortune et pour ton élection. Ma douce Annie ne sera pas ta femme. Mais tu ne te laisses pas éconduire facilement. »

Avec un tact fort habile, Jacques évita d'insister pour obtenir une réponse immédiate. Il offrit de se rendre chez Lucien Halande, dont le domaine était voisin, et d'y attendre la décision qui « devait contenir son bonheur ou sa souffrance ». Cette demi-journée gagnée parut à M. Mérans une grande victoire, et il accepta.

Jacques parti, M. Mérans descendit au jardin. Sa femme, armée d'un sécateur, coupait aux rosiers les roses fanées. Elle apportait à ce travail une grande attention. Quand son mari eut exposé en s'animant la demande en mariage de leur fille aînée, la bonne dame se contenta de dire : « Voilà qui est bien », en détachant une branche de l'arbuste.

Et M. Mérans ne sut point si cette approbation s'adaptait à la proposition de Jacques ou à la taille savante du rosier. Agacé, il s'écria :

— Laissez donc votre sécateur. Il s'agit du bonheur de notre fille.

Mme Mérans s'étonna de cette violence de langage, qui était un phénomène chez cet homme excellent et paisible. Elle n'imaginait pas que le mariage de sa fille dépassât en importance le travail délicat du jardinier. Heureuse dans sa vie, optimiste dans ses jugements, elle manquait de perspective et mettait au même plan les grandes et les petites choses. Le bonheur l'avait toujours empêchée de réfléchir.

Elle laissa choir à terre son rustique instrument et évoqua aussitôt un avenir favorable :

— Il est très bien, ce jeune homme. Il sera député, ministre. Avec son physique et son éloquence, il peut aspirer à tout. Annie nous recevra à Paris. Nous dînerons à son ministère avec des ambassadeurs et des académiciens.

D'habitude M. Mérans admirait la sérénité de sa femme. Dans la circonstance, elle l'exaspéra.

— Eh bien! dit-il, j'ai refusé votre candidat.

Elle sourit avec mansuétude :

— Je vois que vous aimez à plaisanter. J'ai déjà annoncé ce mariage à Annie elle-même, et aussi à la comtesse Ferresi. Cette dernière n'a pas paru enchantée.

— Vous avez parlé de cette demande à Annie?

— Mais oui! Je n'entends rien aux mystères. Elle est très contente, la petite. Hier, M. Jacques m'avait pressentie. Ce matin, j'ai ri en le voyant revenir. Et Jeanne, qui est futée, a dit à sa sœur : « Voilà ton fiancé! » J'ai ajouté simplement : « C'est plus vrai que vous ne croyez. » Elles sont parties ensemble sous les arbres.

Elle s'arrêta de parler, comprenant enfin à l'air

grave de son mari qu'elle avait pu commettre une bévue. Celui-ci se contenait à peine :

— Mais c'est insensé ! Je ne veux pas donner ma fille, ma pure et douce Annie, à cet Alvard ambitieux et égoïste. Vous ne voyez donc pas qu'il nous la demande à cause de notre fortune, et pour s'assurer de mon appui dans son élection. Vous ne réfléchissez à rien, et vous faites le malheur de votre enfant, tout en coupant vos rosiers avec cet horrible instrument.

Sans s'agiter, Mme Mérans repoussa l'ennui qui survenait avec ces reproches :

— Nous allons appeler Annie. Nous lui dirons qu'elle épousera un autre homme. Elle nous écoutera.

M. Mérans reprit :

— Et quelle idée encore d'annoncer ce mariage à Mme Ferresi?

— Mon Dieu ! Je n'avais rien d'autre à lui dire hier soir.

— Elle passe pour la maîtresse d'Alvard, et vous lui jetez cette fausse nouvelle par la figure !

— Quelle abomination ! Un petit flirt, un simple petit flirt. La comtesse adore son mari. Il ne faut pas croire le mal. Jacques a été élevé par des religieux : il ne viendrait pas nous demander notre fille, s'il aimait une créature.

Annie et Jeanne apparaissaient au fond d'une allée. Les deux sœurs semblaient du même âge, vues ainsi d'un peu loin ; on ne distinguait pas l'air éveillé de la plus jeune ; leurs silhouettes étaient pareillement minces et élégantes. Des rayons de soleil, traversant les feuilles, coulaient

parfois sur leurs cheveux, donnaient à ceux de Jeanne des teintes ardentes et presque dorées.

— Annie, veux-tu accompagner ton père, qui désire te parler? dit Mme Mérans lorsque les jeunes filles se furent approchées. Elle ne se souciait point de causer elle-même une peine à son enfant.

Annie crut à l'annonce officielle de son bonheur. Elle suivit M. Mérans dans son cabinet de travail; elle se sentait légère et touchait à peine le sol.

M. Mérans la contempla longuement, avec amour. C'était le trésor qu'il avait failli perdre. Il admira son visage tout frémissant dans l'attente d'une nouvelle, ses yeux limpides et prompts à la crainte et ses cheveux blonds un peu défaits par le vent. Jamais encore il n'avait si profondément senti le charme frêle et spirituel qui émanait de cette enfant, gracieuse et fragile comme un de ces bibelots précieux qu'on a toujours peur de briser.

Il lui prit la main :

— N'est ce pas, chérie, que tu n'es pas pressée de nous quitter? Ta vie n'est pas malheureuse auprès de nous qui t'aimons.

Elle ne disait rien, et ses yeux se chargeaient de mélancolie. Il l'attira à lui et la fit asseoir sur ses genoux comme une petite fille :

— M. Alvard est venu te demander en mariage. Ta mère a dû te le dire. Tu sais comme je désire ton bonheur. Écoute-moi. Personne ne t'aime autant que moi. Ton bonheur n'est pas là. M. Alvard est un ambitieux. Il est incapable d'amour. Tu es trop jeune pour savoir. Il ne faut pas souhaiter de devenir sa compagne. Tu ne le veux pas, Annie?

Sa fille le regardait, et de longtemps il n'oublia plus ce regard de douleur et de tendresse. Elle appuya sa tête contre lui. Il crut qu'elle pleurait. Il se pencha sur elle, et il la vit qui s'abandonnait. Sans une parole, sans un geste, elle s'évanouit.

— Annie! dit M. Mérans, mon enfant, je ferai ce que tu voudras!

Il la transporta sur son lit, dans l'alcôve attenant à son cabinet. En même temps qu'il la soignait, il la suppliait en termes touchants. La figure blanche de la jeune fille, ses yeux sans vie, son corps rigide, composaient toutes les apparences de la mort, si cruelle quand c'est la jeunesse qu'elle atteint.

Elle revint à elle doucement. Elle fixa sur son père le même regard de tendresse et de douleur. Elle vit qu'il pleurait; elle chercha sa main et murmura :

— Je resterai avec vous, père.

Mais il lui disait :

— Alors tu l'aimes, Annie? Comment l'as-tu aimé?

— Je ne sais pas, répondit-elle en souriant faiblement.

Et il pensait :

« — Pourquoi lui ai-je demandé cela? Sait-on jamais pourquoi l'on aime, et connaît-on jamais ceux que l'on aime avant de les aimer? »

Jadis il adorait cette sensibilité merveilleuse de son enfant, toujours prête à l'admiration et à la pitié, et il n'avait pas compris qu'elle était ainsi désarmée devant l'amour. Lui-même avait déve-

loppé son goût de la nature, sollicité ce mouvement de son cœur trop plein devant la beauté du ciel et celle de la terre. Il s'était réjoui des extases de cette jolie âme passionnée et il ne s'était point douté qu'il la préparait à se laisser séduire par ce qui est beau, jeune et éloquent.

Jacques Alvard ne distinguerait jamais la finesse, la douceur veloutée de cette petite âme. Il saccagerait ses délicatesses, comme une main barbare fait des fleurs inutiles d'un jardin. Il monterait au pouvoir sans même se douter du crime qu'il accomplirait dans sa maison.

Mais elle l'aimait. La grâce de ce sourire encore malade, de ces yeux tristement rouverts à la vie, de ce visage décoloré, charmant jusque dans sa pâleur, toute cette beauté était pour lui. Le père n'occupait déjà plus qu'une place secondaire dans ce cœur gonflé de tendresse.

M. Mérans ne crut pas devoir ménager l'avenir incertain de sa fille en brisant son amour trop évident. Il caressa de la main les boucles soyeuses de ses cheveux descendus sur le front, et il lui dit avec une grande bonté :

— Tu l'aimes. C'est différent. Je ne savais pas. Je veux que tu sois heureuse. J'irai le chercher tout à l'heure. Es-tu contente ?

Un sourire ineffable illumina cette figure trop sérieuse; le rose revint à ces joues pâles. Elle fut semblable à ces prairies qui, toutes mouillées par l'orage, resplendissent au soleil. Approchant de ses lèvres la main de son père, elle murmura :

— Je vous aime bien. Oh! je vous aime bien.

Comme elle se levait, Mme Mérans entra. Un

instinct infaillible la guidait pour éviter les scènes affligeantes. Un dieu protégeait visiblement le repos de son existence. Sa bonté naturelle, qui lui cachait le mal, provenait de son bonheur. Elle embrassa Annie, son mari, et choisit aussitôt les témoins du mariage parmi leurs connaissances les plus décoratives.

M. Mérans, la mort dans l'âme, s'en fut chercher Jacques Alvard.

Alvard avait déjeuné chez son ancien camarade, un peu surpris de cette liberté. Entre eux, il ne fut pas question du futur mariage de Jacques ; à la figure tranquille de celui-ci, Lucien Halande put croire que l'on avait déjà agréé sa demande.

Quand M. Mérans entra, Lucien se promenait avec agitation dans le grand salon, et Jacques Alvard, en savourant une vieille eau-de-vie retrouvée dans les caves du château, cherchait à entraîner son ami dans son comité électoral :

— Tu es inconnu ici, disait-il, mais ton nom fera bien sur mes affiches. C'est très curieux : on a gardé le souvenir de tes parents. Ces gens d'autrefois se dévouaient par plaisir.

Il prit aussitôt M. Mérans à témoin :

— Lucien sera membre de mon comité.

— Non, non ! s'écria Halande, je ne m'occupe point de politique. Je suivrai ta campagne en dilettante, et c'est tout.

Il avait remarqué les traits altérés de M. Mérans, et il s'étonnait. Celui-ci dit à Jacques ces seules paroles sans chaleur :

— On vous attend. Allez. Je vous rejoindrai plus tard.

Jacques se leva, lui serra la main avec une émotion trop soudaine et prit congé de Lucien. Comme il allait franchir la porte, M. Mérans l'arrêta, et de tout près il murmura :

— Elle est faible et sensible. Vous ne pouvez pas savoir. Il faut la ménager, lui montrer une grande douceur. Je vous confie sa joie. C'est un don infiniment précieux, le cœur d'une jeune fille. Soyez digne de le mériter.

— Vous pouvez vous reposer sur moi, répondit Jacques. Je veillerai sur son bonheur.

Quand il fut sorti, M. Mérans s'assit, accablé. Il ne cherchait pas à cacher sa peine à Lucien, vers qui le poussait une profonde sympathie. Il finit par dire :

— On passe ses jours à observer et juger les hommes et les États, et l'on ne sait pas voir ce qui se passe à deux pas, chez soi.

Il se reprochait de ne pas avoir éloigné Jacques de sa maison, au temps où il le pouvait faire sans danger, et il pensait :

« Il faut veiller sur les jeunes filles. Elles brûlent de donner leur cœur. Elles ne connaissent pas la vie, et les apparences les séduisent. Cela est naturel, et c'est à nous de diriger leur amour. Je suis un mauvais père. »

Et tout haut il ajouta :

— Les enfants sont oublieux, monsieur Halande. Ils n'ont pas souci des chagrins de ceux qui les aiment.

Il était jaloux du cœur de sa fille et souffrait de le perdre.

Lucien comprenait cette peine. Il devinait les résistances de M. Mérans et l'amour d'Annie.

— Il est juste, dit-il néanmoins avec brusquerie, que les enfants arrangent leur bonheur comme ils l'entendent, et non pour plaire à leurs parents.

Il tâchait de ne pas s'intéresser à la destinée de la jeune fille. Malgré cela, elle le troublait. Les deux hommes se turent quelques instants. La même pensée les occupait : ils imaginaient la désillusion d'Annie liée à ce froid ambitieux et connaissant trop tard son erreur. M. Mérans essayait de se rassurer en se disant : « Je n'ai rien à reprocher à Jacques Alvard. C'est un galant homme, intelligent et résolu. Ma peine n'est faite que de pressentiments, et ils ne reposent sur aucune réalité positive. Oh ! ce regard navré d'Annie quand je brisais son amour inconnu ! Devant le témoignage d'une pareille tendresse, pouvais-je hésiter? »

Lucien demanda enfin, un peu cérémonieusement :

— Mlle Mérans épouse M. Alvard?

— C'est vrai, dit M. Mérans. Je ne vous en avais point parlé?

— Non, fit le jeune homme.

Il entra dans le petit salon et revint avec une photographie qu'il présenta à M. Mérans.

— Voici Annie enfant. Cette image était demeurée là, chez ma mère. Elle est jolie. Autrefois, c'était ma grande amie. Nous avions un pareil amour des bois et du lac. Elle ne s'en souvient plus.

Un triste sourire passa sur son visage. De loin-

taines joies lui revenaient en mémoire. Il se demandait s'il n'avait pas aimé jadis sans le savoir cette enfant aux yeux de caresse et de rêve. Mais cette idée lui parut étrange, et il ne s'y arrêta point.

M. Mérans reposa sur une table la photographie.

— Peu de jours avant sa mort, votre mère, qui était une sainte, monsieur Halande, regardait ma petite Annie, qui était venue la voir avec moi et pour qui elle avait une prédilection. Elle mit la main sur la tête de mon enfant et me dit : — Plus tard, dans bien des années, si mon fils le mérite, je vous la demanderai pour elle. — Elle ajouta, car elle commençait à se douter de la gravité de son mal : — Non, je n'aurai pas cette joie. — J'avais oublié ce vieux souvenir. Cette image ancienne me l'a rendu.

Lucien pensait :

« — Ne suis-je pas revenu trop tard pour mon repos et mon bonheur? »

Et il dit cette banalité qui suit habituellement les annonces de mariage :

— J'espère que Mlle Annie sera heureuse...

Comme Jacques ouvrait la grille des Peupliers, il aperçut Annie qui cueillait des roses aux massifs les plus voisins de l'entrée. Il se réjouit d'assister aux sensations de cette enfant ignorante, dont il avait deviné, avant elle-même, le profond amour.

Elle ne le voyait pas. Sa nuque blanche brillait, et des clartés couraient sur ses doigts qui semblaient prendre des rayons de soleil. Comme elle pliait sa taille flexible sur les fleurs, il la contempla

un instant avec désir et sans pudeur. Cette pensée lui vint de la comparer à sa maîtresse :

« — Elle est mignonne, quoique maigre. Léonore a des lignes plus arrondies. Ses hanches sont harmonie et volupté. »

Pas un instant, il ne songea à tout ce que l'amour représente de songes magnifiques et de pures ardeurs à un cœur tendre et candide. Ce sentiment de respect mêlé d'une crainte de profanation, qui arrête devant certains visages de jeunes filles les viveurs les plus soumis aux tentations de la chair, il ne le ressentait pas. L'ambition desséchait son esprit incapable de s'attendrir.

Il vit les joues d'Annie s'empourprer tout à coup. Elle avait remarqué sa présence en se retournant. Effarouchée, elle tremblait devant l'amour qu'elle attendait. Elle laissa tomber ses roses et mit une main sur son cœur qui battait trop vite.

Jacques excellait à donner l'illusion des sentiments qu'il n'éprouvait pas. Il s'avança vers Annie, et d'une voix aux inflexions molles et câlines :

— Mademoiselle, j'ai une chose grave à vous dire, une grande faveur à obtenir de vous ; je vous la demande avec le consentement de votre père et de votre mère.

Elle savait déjà, et pourtant se livrait à une émotion nouvelle. Toute son âme claire apparut dans ses yeux qui se voilèrent de larmes. Elle avait ce regard céleste des jeunes filles qui viennent à l'amour en toute pureté.

Jacques dit encore :

— Ils m'ont autorisé à vous demander votre main à vous-même. Voulez-vous me la donner?...

Et lui prenant la main, comme s'il ne doutait point qu'elle ne la lui donnât, il ajouta avec une douceur dont il fut lui-même étonné et ravi :

— Annie, voulez-vous m'aimer?

Elle ne disait rien, elle pleurait. En elle se répandait une chaleur ineffable qui, de son cœur, montait jusqu'à son visage. Rien de trouble ne se mêlait à son émotion.

Il répéta :

— Voulez-vous m'aimer, Annie?

Mais il ne retrouva plus la persuasive musique de sa première demande.

D'un soupir à peine murmuré, elle prononça le *oui* qu'elle croyait éternel. Sur son front elle sentit les lèvres de son fiancé. Une imperceptible peine ombra sa félicité. A ce baiser qui l'alanguissait, toute, elle avait l'intuition mystérieuse que Jacques gardait son calme habituel et son beau sourire triomphant, tandis qu'elle frémissait au passage de l'amour.

Les roses gisaient à ses pieds. Elle les lui montra et dit gracieusement :

— Je savais que vous alliez venir. Voyez, je les cueillais pour vous.

Mme Mérans les rejoignait avec sa fille cadette. La première avait une trop grande habitude du bonheur pour y attacher la moindre importance. Elle se complaisait indifféremment dans les petites et dans les grandes joies. Elle ne doutait point que sa fille ne fût heureuse et que son futur gendre ne fût la fine fleur de l'humanité. Enfin, elle se réjouissait de pouvoir tranquillement achever la taille de ses plantations nouvelles avec son séca-

teur qu'elle n'avait pas abandonné. Jeanne regardait curieusement sa sœur, embellie par l'émotion ; elle songeait au fiancé qui venait vers elle du bout de l'horizon, — du bout de l'horizon ou bien du voisinage.

Lorsque Jacques fit mine de partir, Mme Mérans autorisa Annie à le reconduire jusqu'à la grille. Il emportait les fleurs, — et aussi un peu de cette âme amoureuse.

Tandis que sur la route il préparait sa réunion électorale, oubliant déjà la première bataille puisqu'elle était gagnée, Annie, revenant seule dans l'avenue aux arbres familiers, se répétait pour elle-même : « Je l'aime! je l'aime! » Cette divine parole l'enchantait. Et tout à coup elle sentit sa vie suspendue. Un fugitif souvenir traversait sa mémoire : « Il m'a demandé si je l'aimais. Il ne m'a pas dit qu'il m'aimait. »

Une phrase de son père lui revint encore : « Il est incapable d'amour. »

Elle trouva dans sa tendresse et sa jeunesse cette foi au bonheur qui écarte les mauvais présages et dédaigne les pressentiments. L'avenir parut bientôt sans nuages à son amour sans réserve. Et sa joie la rendait si légère qu'elle eut peur de s'envoler dans le ciel du soir aux belles lumières dorées.

IV

UN CŒUR DE FEMME

Un grand rocher arrondi couronné de fougères et de bois taillis sépare Menthon de Talloires. On l'appelle le roc de Chère. Il s'avance dans le lac d'Annecy comme un promontoire ; de cette falaise, presque à pic sur les eaux, la vue s'étend au loin sur un horizon de montagnes.

Dans une clairière voisine de l'extrémité du rocher, Jeanne et Annie Mérans venaient souvent rejoindre Mme Ferresi, qui aimait à lire des romans passionnés de son pays dans ce lieu sauvage et solitaire. Elles avaient pour la comtesse cette amitié admirative que les jeunes filles accordent volontiers aux jeunes femmes qui consentent à s'occuper d'elles. Leur père ne voyait pas sans déplaisir, au début, se resserrer des liens que Mme Mérans avait négligemment noués, à cause des bruits vagues qui circulaient sur la belle Italienne et Jacques Alvard. Mais, accoutumé à l'injustice des propos provinciaux, il avait peu à peu laissé dormir sa vigilance.

Mme Ferresi s'était assise dans l'herbe. Elle groupait des fleurs qu'elle avait cueillies le long du sentier. En les arrangeant, elle psalmodiait à mi-voix une triste cantilène de mer.

C'était le matin. Le ciel bleu et la brise fraîche invitaient aux pensées agréables. Cependant la belle comtesse avait son visage des jours mélancoliques. Ses yeux cernés, son teint marbré, annonçaient un déclin de jeunesse que démentait sa taille ronde et souple encore. Ni sa chanson ni ses fleurs ne l'occupaient. Elle songeait à son amour.

Quand elle était venue de Rome dans ce coin de Savoie dont l'air vif convenait à la santé ébranlée de son mari, elle regrettait le beau ciel italien et les distractions mondaines qui là-bas suffisaient à son cœur léger. L'ennui, la lassitude de vivre, jeune, auprès d'un malade trop enclin à l'amour pour l'agrément qu'il y pouvait apporter, la peur de voir finir le printemps de ses jours sans les grandes joies attendues, tout l'avait poussée dans les bras de Jacques Alvard. A ce beau jeune homme aux regards impertinents, aux audaces calculées, elle se donna sans coquetterie et sans marchandage. Elle connut l'esclavage de la volupté tardive. Son amant la traitait avec dureté, et pour ne pas se mépriser elle-même elle attribuait à sa tendresse de cœur la soumission et la faiblesse qu'elle devait à l'ardeur de ses sens.

Elle se souvenait de la période récente de leur liaison :

— « Quand il m'a annoncé son mariage, j'ai pleuré, je l'ai supplié d'attendre quelques années encore. Je l'assurais que je serais bientôt une vieille femme. Il s'est moqué de moi. « Cela n'a pas d'importance, disait-il en souriant. Je me marie parce qu'il me faut de la fortune et un siège

de député. Vous n'allez pas être jalouse de cette petite fille. Après mon mariage, vous me rejoindrez à Paris. Vous persuaderez à votre époux qu'il y trouvera le divertissement d'esprit nécessaire à sa maladie. Ne soyez donc pas ridicule. » Je me suis soumise, comme toujours. Et cette petite Annie, si douce, qui va souffrir! S'il l'aimait, pourtant! Mon Dieu! que je suis malheureuse d'adorer cet homme! »

Le friselis des feuillages près d'elle la fit tressaillir. Un grand setter anglais noir et feu déboucha dans la clairière et vint à elle.

— Stop! dit-elle en le caressant.

Et elle demanda :

— C'est vous, mes chéries?

Annie, écartant les branches, apparut à ses yeux.

— Jeanne est fatiguée, je suis venue seule.

Les deux femmes s'embrassèrent, selon leur habitude. Annie était fraîche, les joues animées par la course, les yeux luisants de bonheur. Mme Ferresi, qui ne se sentait pas en beauté, l'admira et l'envia.

— Venez voir comme ce matin est beau, dit la jeune fille, qui s'avança au bord de la clairière, entraînant son amie.

L'azur du ciel sans nuages se fonçait au zénith et, pâlissant au bout de l'horizon, mourait dans une gaze rose et violette. Les eaux du lac reflétaient ce ciel pur; elles s'animaient parfois dans leur calme de ces lents frissons qui attestent leur vie silencieuse. Sur la rive opposée, d'un fouillis de verdure émergeaient les tours blanches de

Duingt. A droite, Annecy apparaissait, dominé par le château de Nemours, qui lui donne l'aspect d'une ville forte du moyen âge. Ce matin d'été répandait dans l'espace une suave mollesse.

La brise qui venait du lac caressait le visage des deux femmes, les rafraîchissait à travers les vêtements légers. La fiancée de Jacques, se détournant du paysage, regarda son amie. Elle aurait voulu annoncer à toute la terre son bonheur, et craignait que ce bonheur sans pareil ne causât quelque jalousie aux êtres moins favorisés. Elle aurait souffert de dire aux malheureux qu'elle était heureuse, et comme elle remarquait la mélancolie de la belle Léonore, elle ne lui livra pas son secret. Pouvait-elle se douter que ce secret, connu avant elle, était la cause même de cette mélancolie?

Elles rentrèrent dans la clairière. Mme Ferresi para de ses fleurs les cheveux et le corsage de la jeune fille, qui se laissait faire en souriant.

— Vous avez l'air d'une fiancée, dit-elle quand elle eut terminé.

Annie rougit. Son clair visage livrait tous les mouvements de son âme, et cette sincérité était l'un de ses plus grands charmes.

— Petite cachottière qui ne veut pas faire de confidences! reprit la comtesse. Votre mère m'a annoncé votre mariage.

— Ah! murmura Annie surprise, vous le savez déjà!

Et du geste gracieux d'une sœur cadette qui veut se faire câliner, elle entoura de ses bras le cou de son amie et l'embrassa. Cette caresse signifiait

le bonheur dont elle débordait. La belle Léonore sentit ses yeux se remplir de larmes. Elle s'attendrissait sur le malheur de cette enfant, sur le sien, qui étaient semblables et venaient du même amour. D'un mot, elle pouvait encore sauver la jeune fille. Ce mot, elle voulut le prononcer. Annie, la voyant pleurer, s'étonnait et lui demandait :

— Qu'avez-vous? Dites, pourquoi pleurez-vous?

Elle répondit, cherchant des mots délicats pour causer cette blessure :

— Je ne sais pas. Je me souviens du temps de mes fiançailles. On marche au mariage comme à une fête magnifique, et c'est un abîme que l'on rencontre. Les jeunes filles ignorent ces choses. Les hommes considèrent avec détachement ce qui est toute notre vie. Vous ne soupçonnez pas la félicité de votre existence passée. L'attente du bonheur a plus de charme que le bonheur lui-même. J'avais cru que vous épouseriez Lucien Halande, qui est doux et qui semble mieux deviner nos scrupules et nos finesses de femmes. Vous ne connaissez pas Jacques Alvard...

Comment révéler à cette innocente que Jacques était son amant? Elle y pensait, la volupté ayant tué l'orgueil en elle. Ce seul nom évoqué lui rendait sa jalousie et ses désirs. Il fallait qu'elle osât confier sa liaison, dont elle ne voyait pas très distinctement la honte, et dont elle n'avait pas de remords ainsi que les femmes vraiment amoureuses. Elle s'attirerait peut-être le mépris d'Annie, mais elle la sauverait malgré elle, et surtout elle garderait pour elle seule les caresses de son Jacques bien-aimé. Le partage était impossible. Tôt ou

tard, cette enfant qui s'appuyait à elle connaîtrait la double vie de son mari. Du même coup, il fallait mettre à l'abri leurs deux bonheurs.

Ainsi elle ornait d'une vaine pitié son amour.

Annie attendait, anxieuse, la figure grave, prête à défendre son fiancé. La phrase à prononcer, Mme Ferresi l'avait sur les lèvres. Elle était toute simple :

« — Vous ne pouvez pas épouser Jacques. Il est mon amant. »

Elle parlerait ensuite au nom de sa passion, que cette fillette devait comprendre, puisqu'elle aimait. Il arriverait ce qui arriverait, mais il fallait d'abord dire cela. C'était la phrase définitive, libératrice.

La pauvre femme ne la prononça pas.

Il y avait dans les yeux d'Annie une vertu mystérieuse. On appelait quelquefois la jeune fille *la silencieuse,* parce qu'elle parlait peu et ne cherchait qu'à demeurer dans l'ombre. Mais ses yeux bleus étaient le miroir d'une âme si pure et si exquise qu'il suffisait de les regarder pour la connaître et lui donner de l'amitié. L'amour animait ses regards d'un éclat nouveau. Depuis qu'elle aimait, leur splendeur était incomparable; on eût dit qu'ils répandaient une lumière.

Déjà ils avaient arrêté son père, prêt à rompre son mariage. Cette fois encore leur vertu se manifesta. Avant de parler, Mme Ferresi avait regardé Annie. Elle lut dans ces yeux si beaux une telle tendresse, un don si magnifique de soi-même à l'être aimé, qu'elle soupira et se tut. Une vraie pitié, celle des simples femmes que la souffrance bouleverse, celle aussi des voluptueux qui redoutent la

douleur, l'envahit tout entière. Et même elle désira se prosterner, comme au pied de quelque dieu inconnu, devant cette tendresse idéale, infinie, à quoi elle n'osait pas comparer son triste amour de chair.

Elle ne songea pas qu'en brisant le cœur d'Annie maintenant, elle lui témoignerait la plus profonde amitié. Elle ne considérait jamais, comme tant de femmes, que l'instant présent. Elle vit la douleur immense qu'elle allait causer et se refusa à cette cruauté.

Comme elle se taisait, Annie l'interrogea :

— Qu'alliez-vous dire de Jacques?

— Moi, rien. Je cherchais à vous effrayer parce que vraiment vous paraissiez trop heureuse. C'est invraisemblable de paraître aussi heureux. Et puis, je ne sais plus. Je crois que je suis un peu folle ce matin.

Et elle éclata d'un rire nerveux.

Elle fut récompensée de sa bonté naturelle par un nouveau regard d'une sérénité céleste. En même temps elle se souvint de sa dernière scène avec Jacques au sujet de son mariage : « Si vous faites quoi que ce soit pour l'empêcher, avait-il dit, je ne vous reverrai jamais plus. » Elle frissonnait encore en se rappelant le ton péremptoire de ce : *Jamais plus*, prononcé tandis que, tout ardente, elle attendait les baisers de son amant. Son intérêt même s'accordait avec sa pitié soudaine.

Elle marchait d'un pas agité, et elle répétait :

— Je vous ai fait de la peine. Mais je suis folle, je suis folle.

Elle s'avança ainsi jusqu'au bord de l'abîme,

jusqu'à la pointe du rocher qui faisait sous elle un angle rentrant et laissait voir, à trente mètres au-dessous, les eaux attrayantes du lac.

— Lénor! cria Annie du nom qu'on lui donnait dans l'intimité.

Léonore fixait l'eau paisible sans vertige. Elle se retourna, et avec son même rire énervé :

— Un simple saut nous sépare de la mort. Il faut le faire en fermant les yeux.

Sa compagne était toute pâle. Elle courut à elle et dit encore :

— Vous trembliez pour moi, mignonne? Quelle absurdité! Si vous saviez!...

Annie murmura :

— Pourquoi jouer à me faire peur?

— Mais je n'ai pas joué. Croyez-vous que je n'aie jamais songé à mourir?

La jeune fille reprit :

— Vous êtes belle, vous êtes jeune. Vous pouvez rendre heureux autour de vous. Moi, je crains tant la mort. Je me sens toute faible devant elle. Non, je ne voudrais pas mourir.

Et elle ajouta tout doucement :

— Maintenant surtout.

Mme Ferresi entendit ces dernières paroles. Elle demanda :

— Vous l'aimez bien?

Annie eut un sourire qui signifiait : « Si je l'aime! » mais elle ne dit rien. Sa joie vivait en elle. Il lui semblait qu'elle ne résisterait pas à cette joie trop prolongée.

Dans l'air pur une chanson monta du lac vers les deux femmes. C'était un rythme simple avec

des inflexions traînantes et des fioritures sur les finales :

Là-haut, sur la montagne,
Y a-t-un oiseau qui chante,
Qui chante nuit et jour,
Li ou la,
Qui chante nuit et jour,
Que les amours sont doux...

Annie s'approcha du bord avec précaution. Elle vit un canot qui longeait le roc de Chère. Un vieux pêcheur ramait; assise à l'arrière, une maigre fillette de quatorze à quinze ans, dont la figure sans chapeau était baignée de soleil, lançait à pleine voix les paroles naïves. C'était l'histoire de deux amants que leurs parents séparaient.

Mme Ferresi voyait en profil perdu la jeune fille ainsi penchée. Elle avait trop étudié sa propre beauté pour ne pas reconnaître la gracilité élégante d'Annie, la ligne pure de son cou et de ses épaules, la souplesse gracieuse de ses hanches un peu étroites et maigres. Encore qu'elle dédaignât les formes insuffisantes, elle envia la jeunesse et la fraîcheur qui animaient ce corps de vierge.

La voix de la petite pêcheuse s'éloignait. L'amoureux de la chanson affirmait les droits de l'amour, malgré la famille déchaînée :

Il n'est ni pèr' ni mère,
Cousin germain ni frère,
Qui puisse m'empêcher,
Li ou la,
Qui puisse m'empêcher,
La bell', de t'embrasser.

« — Il l'embrassera ! pensait Mme Ferresi regardant toujours la jeune fille. Que suis-je auprès de cette enfant divine? Personne ne résiste à son charme. Il l'embrassera comme moi, et je suis sûre qu'il l'aimera. Et moi, il me rejettera de sa vie comme une chose usée. »

Elle se redressa frémissante, toute livrée à sa jalousie.

Le dernier couplet de la chanson venait à elle, déjà lointain :

Ma belle se marie,
Je pars pour l'Italie.
A elle nuit et jour,
Li ou la,
A elle nuit et jour,
Je penserai toujours.

Annie se penchait davantage pour entendre la chanson qui fuyait sur les eaux. Sa curiosité lui cachait le danger de s'approcher ainsi du bord. Et puis, la romance parlait d'amour.

La maîtresse de Jacques se répétait : « Il l'aimera. Je ne veux pas qu'il l'aime! » Une sombre fureur l'agitait. Dans sa race, l'amour et le crime sont frères. L'amour n'existe point s'il ne sait se défendre jusqu'à la mort.

Elle s'avança vers la jeune fille. Une force inconnue la poussait. Ses yeux agrandis, sa bouche tordue, disaient sa résolution farouche. C'était si simple. Un seul geste et sa rivale roulait dans l'abîme...

Quand Annie se retourna, souriante, elle vit Mme Ferresi couchée dans l'herbe, la tête dans ses mains, suffoquée de sanglots. Elle courut à elle :

— Madame, qu'avez-vous? Dites-moi ce qui vous cause de la peine. Je vous en prie. Je vous aime tant.

L'Italienne se releva, lui montra sa figure bouleversée, et la repoussant :

— Laissez-moi. Je vous dis que je suis folle. Laissez-moi. Adieu, adieu !

Et elle se jeta dans le sentier.

Annie la suivit des yeux sans comprendre. Elle pensa :

« — C'est quelque grand chagrin qui la rend ainsi. Je serai bonne pour elle. »

Et elle reprit le chemin de Menthon. Elle avait cueilli au passage l'air de la romance et chantonnait en songeant à sa propre tendresse :

A elle, nuit et jour,
Je penserai toujours.

Elle était joyeuse d'aimer et ne se doutait pas qu'elle venait d'échapper à la mort.

V

LES FIANÇAILLES D'UN HOMME POLITIQUE

Dans un coin du jardin, aménagé en salon d'été, Mme Mérans se livrait à de savants calculs en présence de ses deux filles et de la comtesse Ferresi :

— Aujourd'hui, dimanche 13 août. Dimanche prochain, 20, l'élection. Il faut laisser ce pauvre Jacques respirer un peu. Le jeudi 14 septembre te conviendrait, Annie? Un mariage à la campagne, cela fait très bien. On mettra des guirlandes de mousse au portail de l'église et à l'intérieur. Mais tu ne dis rien, Annie? C'est moi qui ai toute l'organisation sur les bras.

— Elle lit son journal. Laissez-la, fit Jeanne en riant.

Annie lisait *l'Avenir de la Haute-Savoie,* feuille électorale de son fiancé. Elle se plaisait aux biographies éloquentes du candidat, que Jacques lui-même avait rédigées, et aux résumés vibrants de ses discours. Par son amour, elle transformait cette course au pouvoir qu'elle imaginait héroïque.

— Elle a raison, proclama sa mère, toujours encline à l'approbation. Il faut admirer son mari avant le mariage.

Et se tournant vers sa fille cadette, qui l'aidait

aux soins de la maison à la place d'Annie absorbée :

— Tout est prêt pour ce soir? Ton père nous amène tout le comité ou presque. Et le comité est gourmand. A table, notre parti politique gouverne le monde et ne craint aucun adversaire.

Jeanne déclara le menu très suffisant. Mme Mérans voulut s'excuser auprès de Mme Ferresi. Celle-ci, debout à deux pas, regardait par un intervalle des branches le soleil descendre vers le Semnoz. Elle n'écoutait rien, ne voyait rien. Elle se remémorait les humiliations de sa triste vie amoureuse :

« — Hier, je suis allée chez lui. Je ne sais plus ce que je fais. C'était le matin, avant son départ pour les réunions publiques. Il s'habillait. « Vous « ici! m'a-t-il dit. Tu es folle. Va-t'en tout de « suite! » Il ne me tutoie que pour me rudoyer. J'ai essayé de sourire : « Vous avez bien de jolies « clientes qui viennent vous voir. » Quelqu'un montait dans l'escalier. Il m'a reçu dans sa chambre. Sur la cheminée, j'ai vu la photographie d'Annie, et mes dernières lettres qui n'étaient pas ouvertes. Je voulais le supplier de m'aimer autant qu'il peut aimer, et ce n'est guère, lui dire mon envie de mourir, parce que je suis à bout de forces et ne peux plus supporter la présence de sa fiancée que mon mari, pris d'une crise d'amitié pour M. Mérans, m'impose à chaque heure. J'avais préparé des paroles attendrissantes. Je sais que je compte bien peu auprès de son ambition. Cependant, j'attendais quelques mots de pitié et des baisers. Je n'ai rien pu dire. Il m'a prise violemment,

après avoir consulté sa montre, et m'a renvoyée avec ces phrases cruelles : « Maintenant, laisse-« moi tranquille jusqu'après mon mariage. Trois « semaines de voyage de noces, et je te reviens ! » Il riait. O ce rire méprisant ! Quand je suis redescendue, je n'avais pour lui que de la haine. J'aurais voulu frapper et mordre. Je le déteste. Je veux le détester... »

Annie avait laissé tomber son journal, qui étalait sur le sol ce grand titre en manchettes : *la Candidature Alvard acclamée à Rumilly*. Elle songeait à Jacques et écoutait en elle-même le son de son bonheur fêlé. De petites peines très vagues la blessaient comme de jeunes épines. En deux mois, elle pouvait compter les tendres paroles de son fiancé ; encore les prononçait-il en présence des autres, d'une voix que tout le monde entendait, ce qui la faisait rougir et lui gâtait sa joie. Il ne désirait pas l'intimité qui était pour elle nécessaire à l'amour. Toujours il semblait parler en public. Trop souvent aussi il l'entretenait de sa campagne électorale et de sa destinée politique. Elle pressentait que cette ambition lui serait cruelle. Puis elle se gourmanda elle-même sur sa tristesse. Comment exiger de Jacques tant de petites attentions ? Après avoir semé le bon grain dans les campagnes, il venait, presque chaque soir, lui faire la cour, et elle se plaignait ! Vraiment, elle exigeait trop de lui. Lorsqu'il serait élu, il se consacrerait sans doute tout à elle. Dans huit jours, elle ne connaîtrait plus de mélancoliques pensées.

La fiancée de Jacques et sa maîtresse, au bout de leur songerie, se regardèrent. Annie adressa un

sourire à son amie distraite, dont les bizarreries depuis quelque temps signifiaient pour elle un grand chagrin intérieur qu'elle ne devinait pas, et Mme Ferresi, surprenant l'inquiétude de la jeune fille, se réjouit de la savoir peu sûre de son bonheur. Cependant elle haïssait moins sa rivale qu'elle ne se figurait la haïr; elle consentait même sans trop de peine à lui prendre la main, à embrasser sa joue. Jacques n'avait pas tenu dans ses bras ce corps exquis. Un mois encore le séparait de celle qui devait être sa femme. En un mois, tant d'événements se passent! La comtesse, superstitieuse et livrée aux espoirs chimériques, se fiait au hasard et adressait même à Dieu des prières en italien, afin de garder son amant pour elle seule.

Le vent du soir commençait à rafraîchir l'air alourdi par la chaleur du jour. Mme Mérans, devant le silence obstiné de ses deux compagnes, ne pouvant se taire, parlait à ses rosiers. Jeanne se promenait dans l'allée, nu-tête, pour voir le coucher du soleil. Elle revint en courant :

— Voici la charrette anglaise de M. Ferresi.

Elle paraissait toute réjouie de cette nouvelle. Ses joues rougissantes étaient jolies comme le printemps en fleur. Mais personne ne la regardait.

Le comte Ferresi et Lucien Halande descendirent de voiture. Celui-ci avait le teint animé par la course au grand air, et sa nonchalance habituelle se transformait en des attitudes plus viriles.

— Mademoiselle Annie, dit le premier d'une façon courtoise, nous sommes les éclaireurs de votre fiancé. Il sera ici dans une demi-heure. En

ce moment, il triomphe à Thônes. Ses discours sont magnifiques.

Le mariage de Jacques rassurait ses craintes conjugales. Depuis deux mois, il célébrait le jeune homme en paroles emphatiques et tâchait de glisser furtivement dans son programme quelque addition d'un individualisme effréné.

Jeanne disait à Lucien :

— Vous avez salué tout le monde, excepté moi, monsieur Halande.

Et Mme Mérans réclamait des détails sur la réunion publique. Le comte, pris d'un accès de toux, dut céder la parole à Lucien.

— Le candidat parle du haut d'une terrasse qui domine la grande place de Thônes. Il vibre consciencieusement. Des femmes pleurent, des vieillards hochent la tête avec de petits rires admiratifs et des jeunes gens ont sur le visage le sourire figé du bonheur. Les mots de liberté, de justice et de fraternité montent dans l'air du soir, qui est limpide et sonore. Les auditeurs sont fascinés. Voilà.

— Vous écourtez, dit la bonne dame pour faire plaisir à Annie.

— Alors, je reprends. Imaginez la foule, cinq cents personnes, des hommes en blouse ou en bras de chemise, des femmes aux fichus clairs des jours de fête, massés à l'ombre sous de grands platanes. Devant eux, au soleil, la terrasse d'où l'orateur, en pleine lumière, lance sa harangue. Voulez-vous une idée de l'éloquence du candidat? Il faisait très chaud; le soleil tapait sur le crâne de Jacques. Un brave paysan le remarqua, chercha une chaise, se hissa dessus et se mit en devoir

d'abriter notre ami sous un vaste parapluie rouge. Mais Jacques est un orateur d'action. Le pauvre bonhomme faisait des efforts désespérés pour suivre ses mouvements et promener sur ses évolutions la tente improvisée ; il remuait la chaise avec frénésie. Le candidat se démenait, le paysan gesticulait, et le parapluie décrivait en l'air des courbes savantes. Eh bien ! personne n'a remarqué ce tableau, qui était rustique et familier plus encore que grandiose.

Annie fixait sur le jeune homme un regard de reproche. La plus légère moquerie la blessait. Il s'affligea de cette peine qu'il lui causait vainement.

— C'est un orateur infini, affirma avec un geste pathétique M. Ferresi, qui avait recouvré la voix.

Et l'on ne savait s'il entendait par là que Jacques pouvait garder la parole longtemps sans fatigue, ou provoquait réellement chez lui une admiration béate. Il ajouta :

— Hier, à Doussard, de petites filles vêtues de blanc lui offrirent des bouquets de fleurs champêtres dont nous fûmes tous parfumés ; elles tendirent leurs jeunes fronts à son baiser paternel. A Talloires, de robustes gars le portèrent sur leurs épaules, et il s'avançait dans la gloire à la façon d'un dieu.

Mme Mérans, qui ne perdait pas de vue son dîner, demanda à Lucien :

— Savez-vous qui viendra ce soir ici avec mon mari ?

— Jacques, Charavet le notaire, et l'avocat Brénaz qui est maire de Thônes. Celui-ci est

jaloux de la popularité d'Alvard dans sa commune. A la sortie de la réunion qu'il présidait, il lui a glissé méchamment : « Je voulais prendre la parole après vous pour exhorter mes électeurs à vous donner leur vote, mais tout ce monde avait l'air si pressé de s'en aller... » Jacques ne l'écoutait pas, heureusement; il digérait son triomphe.

Annie murmura :

— Si la réunion est finie, pourquoi Jacques ne revient-il pas?

— Il boit, dit M. Ferresi. Le verre en main, il semble un jeune Bacchus. Je ne sais si, dans cette posture, entouré d'un groupe sympathique, il n'offre pas une beauté plus séduisante que lorsqu'il balance des périodes cadencées. L'auberge, mademoiselle, est le palais du peuple; celui-ci, comme les fleurs, a besoin d'être arrosé.

Le sable de l'allée craqua sous un pas lourd. On vit venir un grand vieillard, droit, raide, un peu gros et très rouge, sanglé dans un veston clair. Il s'agitait et de loin criait d'une voix puissante :

— Alvard? Où est Alvard?

Mme Mérans s'avança vers le nouveau venu :

— Il va venir, commandant. Nous l'attendons.

Conseiller général de Faverges, le commandant Barot était l'un des plus fermes soutiens de Jacques. Sans opinion politique, la haine de Frossard l'avait seule déterminé dans cette alliance.

Il arrivait par le bateau, avide de nouvelles.

— Alors, ça marche? demanda-t-il à Lucien.

Sans attendre de réponse, il salua Mme Ferresi et les jeunes filles de compliments surannés, et,

tirant doucement l'oreille d'Annie, il prit une petite voix flûtée pour lui dire :

— On a de l'ambition. On veut être la femme d'un ministre, car il le sera. Où pérore-t-il, le triomphateur?

Et il déclara à toute l'assistance :

— Frossard apprendra à me connaître. Pas une voix dans mon canton, pas une, vous entendez bien! Cet homme est une honte nationale.

— La nation l'ignore probablement, fit Lucien.

— Monsieur, reprit le vieillard, en 1870 je commandais un bataillon de mobiles. M. Frossard s'est fait réformer trois fois pour ne pas partir. C'est *froussard* qu'on le devrait nommer. Aujourd'hui, il préside le banquet des anciens combattants et porte des toasts à la patrie. Il est décoré et je ne le suis pas.

Il étalait sa plaie secrète. Il n'avait jamais commandé que ses mobiles, et son bataillon n'avait pas eu l'occasion de se battre. Mais son âme était naturellement guerrière. En cultivant ses terres, il projetait l'anéantissement de l'Allemagne et de quelques autres peuples. Par habitude, et aussi pour son allure dégagée, on continuait de l'appeler commandant. C'était un brave homme simple et vaniteux. Il expliqua à Lucien qu'il préparait un mémoire pour l'Académie de Savoie sur les généraux savoyards du premier Empire.

— C'est le style qui m'ennuie, conclut-il.

Et il montrait sa grosse main, faite pour le fusil de chasse et non pour la plume.

— On parlera de moi quand Frossard ne sera plus député. Mais n'est-ce pas incroyable, mon-

sieur, qu'il ait présidé ce banquet à ma place?

Comme le groupe remontait l'avenue vers la villa, le portail s'ouvrit pour livrer passage au landau électoral.

— Vive notre député! cria M. Barot de sa voix tumultueuse.

Jacques, s'inclinant avec grâce, fit mine, en souriant, de saluer des foules imaginaires. La voiture s'arrêta. M. Mérans, Alvard, le notaire Charavet et l'avocat Brénaz mirent pied à terre.

— Commandant, un grand succès à Thônes! dit Jacques, se précipitant avant les autres et plein d'égard pour ce puissant conseiller général.

Le visage d'Annie prit une expression dolente : la première pensée de Jacques n'était pas pour elle. Le jeune homme vint la saluer avec cette grâce un peu familière qu'il lui réservait. Ses yeux brillaient d'une clarté joyeuse, sa bouche souriait; il entendait encore le bruit des acclamations populaires; la certitude du triomphe l'embellissait. Oubliant sa peine, elle l'admira.

On gravit le perron de la villa, et l'on passa presque aussitôt dans la salle à manger, décorée d'une magnifique coupe de roses, honneur de Mme Mérans. M. Mérans, qui aimait les axiomes gastronomiques autant que la belle ordonnance des repas, déclara en s'asseyant :

— C'est l'esprit qui rend aimable, c'est l'estomac qui rend heureux.

Lucien fit du regard le tour de la table et vit le comité à l'œuvre :

« — Ces provinciaux ignorent tous la dyspepsie, pensa-t-il. C'est une supériorité. »

Jacques, placé à côté d'Annie qu'il n'avait pas vue de plusieurs jours, décevait l'attente de sa fiancée. Elle avait imaginé en quelles phrases choisies il lui exprimerait ses regrets de l'absence, et il racontait sa victoire.

M. Ferresi, qui suivait la campagne pour faire de l'exercice selon les prescriptions médicales, célébrait le jeune héros :

— Les phénomènes de l'éloquence passent en manifestations spontanées les phénomènes de l'amour. Un vieillard branlant, dans un village au-dessus de Thônes, buvait les paroles de notre ami et le suivait comme son ombre, en répétant sur le mode lyrique : « C'est un terrible ! » Il appuyait sa faiblesse trébuchante à cette jeune force.

— Et l'ennemi? réclama le commandant Barot. Et ce Frossard? Vous n'en dites rien!

Frossard appartenait à M. Mérans. Une fois de plus, celui-ci s'escrima à crever ce ballon gonflé :

— Frossard est né orateur. J'entends par là que sa tête est sonore et que la pensée y est à l'aise pour faire le bruit d'un hanneton dans un tambour. Il parle et il apprend ce qu'il a pensé en même temps que le public, quelquefois même après. « Ne tenons pas de propos terre à terre, — assure-t-il quand on discute avec des arguments, — il faut planer. » Il plane toujours. Lorsqu'il occupait la mairie d'Annecy, j'étais déjà conseiller municipal. On devait un jour, au conseil, discuter l'adjudication d'un immeuble de la ville. Un cahier des charges avait été dressé. Avant la séance, je lui tends ce cahier des charges en lui

disant : « Il faudrait l'étudier. Si vous voulez, je le connais, je vais vous le résumer. » D'un geste, il m'arrête : « Inutile, cher monsieur, j'ai l'habitude de la parole. »

— Je l'ai entendu parler au peuple, dit Lucien. Il demande « une plus juste et plus équitable répartition de l'impôt ».

— De l'extrême droite à l'extrême gauche, fit l'avocat Brénaz grincheux, cette phrase est prononcée à l'heure actuelle, dans tous les arrondissements de France.

Alvard l'avait précisément dite à plusieurs réunions.

M. Mérans, souriant, intervint encore :

— Et son discours sur la presse et ses abus ! Bien qu'il date de quelques années, il vaut d'être sauvé de l'oubli : « Je veux, disait-il alors avec une autorité solennelle, je veux une loi qui, tout en respectant de la façon la plus absolue la liberté d'écrire, apporte néanmoins quelques restrictions à la liberté de la presse... »

Lucien reprit :

— Aujourd'hui, il dénonce encore le péril ecclésiastique et veut une France respectée au dehors.

Le commandant Barot ramena sur ses yeux les broussailles de ses sourcils. Il se croyait anticlérical. Jacques, qui consentait à quelques fadeurs pour séduire Annie et endolorir le cœur de Mme Ferresi, ne perdait pas un mot de la conversation générale : il comprit cette impatience et fit dévier le débat. L'union précaire de son comité réclamait toute sa diplomatie.

Le jeune notaire Charavet, net et méthodique, — Alvard le surnommait l'organisateur de la victoire, — résuma en quelques mots la situation des partis et pronostiqua l'élection de Jacques à cinq cents voix de majorité.

— Le succès est douteux, répliqua M. Brénaz.

Et il entreprit la démonstration inverse, ce qui jeta un froid dans l'assemblée enthousiaste, qui l'estima indélicat. Il parlait durement et non sans acrimonie. C'était un vieux républicain de la première heure, qui soutenait avec intransigeance une doctrine libérale et apportait des procédés autoritaires dans la défense de la liberté. Il prouvait à quel point les gens à convictions arrêtées peuvent être ennuyeux, et triomphait sans mesure de la justesse de ses idées. Jaloux de Jacques, qu'il appelait un gêneur et qui lui avait pris au barreau la première place, il désirait son départ, mais ne souhaitait pas sa victoire aux élections.

Par les sourires et les paroles aimables qu'elle distribuait indistinctement aux convives, Mme Mérans, bienveillante, maintenait une atmosphère tiède et agréable. La paix émanait d'elle naturellement, et l'on suspendait les hostilités devant son parti pris d'optimisme tranquille.

On alla prendre le café sur la terrasse. La nuit envahissait la terre, une de ces nuits d'été incomparables où des clartés demeurent au ciel et font pâlir les étoiles Des souffles doux agitaient mollement les feuillages et apportaient leurs caresses, que les fleurs du jardin parfumaient. Après les pelouses, on distinguait le lac dormant ; des lueurs

égarées au couchant se reflétaient dans ses eaux dorées et violettes. Plus loin encore, la ligne indécise des montagnes s'esquissait dans l'ombre. Et de la terre montait le chuchotement régulier des mille voix nocturnes, cette musique subtile au rythme paisible.

Les conversations, d'abord bruyantes, participèrent inconsciemment du recueillement du soir. Les mots s'adoucirent et les pensées devinrent plus graves. Seul, le commandant Barot effarouchait le silence.

Mme Ferresi joua de mémoire au piano des danses norvégiennes dont l'âme était lointaine, triste et sauvage. Sur la terrasse, cette musique parvenait assourdie et un peu confuse. Jacques, debout auprès de la comtesse, regardait le reflet des astres briller aux bagues de ses mains pâles. Parfois il se penchait vers elle et lui parlait. Jeanne les regardait par la fenêtre ouverte. Annie livrait son âme à la beauté de la nuit. Ce qu'elle ressentait était si profond et si amoureux qu'elle en frissonnait toute. Une langueur délicieuse la charmait et l'oppressait ensemble. Elle aimait l'amour d'une tendresse infinie. Cependant elle s'accoudait seule à l'angle de la balustrade.

S'éloignant du groupe des fumeurs et oubliant jusqu'à la noble sérénité du soir, Lucien, mécontent, estimait son entourage et résumait ses impressions de la campagne électorale :

« — Jacques me stupéfie par son activité, son mépris des idées sociales et son dégoût du peuple. Le soir, il roucoule ici, — oh ! sans excès, — et rentre tard à Annecy. Le matin, à la première

heure, il remonte en voiture, classe ses notes et prépare ses discours, qu'il adapte aux lieux et aux circonstances. Il a plaidé ces jours derniers encore, et il écrit lui-même son journal pour mieux s'assurer des louanges. Aux électeurs il promet la lune, et, trop confiant dans sa supériorité, — c'est là son point faible, — il les bafoue en les quittant. Cependant il brillera dans notre démocratie dépourvue du sens moral et de tout amour véritable du bien public.

« Quant à son comité bigarré, qu'il maintient à grand'peine comme un pâtre ses chèvres indociles, l'intérêt privé est son seul guide. Le commandant Barot veut se venger de Frossard, qui n'a pas su le décorer, fût-ce du Mérite agricole ou des palmes académiques. Charavet, le notaire, guette la riche clientèle de M. Mérans et du vieux parti conservateur. L'avocat Brénaz, pour qui les affaires sont en baisse au palais, désire voir les talons de Jacques, et M. Mérans, esprit distingué et volonté faible, admire aujourd'hui l'énergie dangereuse de son futur gendre, parce qu'il manque lui-même de cette qualité. Moi-même, j'ai consenti au profit de cet ambitieux à donner ma signature, — mon nom, qui fut glorieux dans ce pays, — poussé par l'indifférence profonde où je suis des destinées de ma province.

« Pauvre peuple, qu'on grise de promesses, qu'on abêtit de banalités, et qui te passionnes sans comprendre pour des candidats sans amour, tu as voulu te conduire toi-même; tu erres, les yeux bandés, cherchant le bonheur. Je te plains, mais ce n'est pas moi qui t'éclairerai. Demande la

lumière à ceux qui utilisent ton obscurité pour s'enrichir de tes dépouilles... »

Mme Ferresi ferma le piano et vint sur la terrasse rejoindre Annie et Jeanne. Lucien Halande leva les yeux sur le paysage nocturne et sur le groupe des trois femmes.

L'Italienne, s'appuyant à la balustrade les mains en arrière, tournait le dos au lac. Elle méprisait la beauté du soir que les hommes ne peuvent posséder; elle savait que la beauté des femmes, en répandant le désir, donne plus de souffrance et plus de volupté. Ses torsades noires encadraient d'ombre son visage. Lorsqu'elle se détournait, son profil pur se dessinait en clarté sur la nuit, et sur la chair pâle de ses joues et de son cou semblait transparaître une lumière intérieure.

De brèves flammes passaient dans les yeux qui regardaient les lignes moelleuses de ce corps et ce teint de perle qui contenait l'espoir de tant de joies et l'abîme de tant de mélancolies.

Sous les étoiles, Annie ressemblait à une vision. Sa grâce frêle s'affinait encore, et sa figure rayonnait, mystique et si pure qu'on eût dit une figure d'ange.

Lucien contemplait la femme et la jeune fille tour à tour, et il les admirait comme des œuvres d'art. Il oubliait Jeanne, qui s'était enveloppée dans un plaid blanc, et dont la nuit limpide flattait la beauté naissante. Elle avait posé sur sa poitrine sa petite main qui retenait le châle; elle regardait le jeune homme de ses yeux profonds d'enfant aux prises avec une trop grave pensée.

Ses cheveux roux, un peu éclairés, lui faisaient comme un halo d'or sombre.

Elles opposaient au charme antique et durable de la nature en cette nuit d'été le charme de leur jeunesse passagère. Le plaisir de les voir s'imprégnait de cette tristesse sacrée qui pare tout ce qui est beau et fragile.

Des mots de politique venaient du groupe des fumeurs auquel Alvard s'était mêlé. Seuls, le comte Ferresi et Lucien extrayaient du spectacle ce qu'il contenait de jouissance. Le comte finit par dire à la fiancée de Jacques :

— La beauté de la nuit se reflète dans vos regards. Et le reflet surpasse l'image; vous y joignez votre beauté. Le paysage cesse de me passionner; je préfère celui de vos yeux.

Elle rougit. Pourquoi Jacques ne lui disait-il pas de ces paroles aimables qui flattent les jeunes cœurs?

— Eh bien! les amoureux! s'exclama le commandant Barot, qui rentrait au salon par crainte de la fraîcheur et des rhumatismes, et qui passait à côté de la jeune fille. Déjà veuve ce soir, ma petite colombe! A quoi pense notre grand homme?

Ces saillies, que le brave homme croyait amusantes, torturaient Annie. Lucien le comprit, et, pour éloigner ce fâcheux, il proposa d'aller voir la lune se lever sur la Tournette.

— Nous prendrons les canots qui sont amarrés sur la grève au bas de la pelouse.

La petite Jeanne battit des mains. Mme Ferresi, Annie et Jacques approuvèrent.

— Soyez prudentes, fit Mme Mérans à ses filles négligemment, et pour l'acquit de sa conscience.

A travers les avenues, les jeunes gens descendirent à la plage. Deux barquettes étaient amarrées. Jacques prit la plus petite avec Annie et s'éloigna le premier de la rive. Il s'arrêta au large, et Lucien les rejoignit à force de rames.

La lune ne devait pas être éloignée de l'horizon. Sur la Dent de Lanfon, une douce lueur traînait; puis ce fut un flot de lumière blanche, et sur ce nimbe se découpèrent les escarpements du rocher. Dans la paix solennelle de la nuit, l'astre apparut et se détacha de la montagne. Sa course lui communiquait la beauté de la vie. Il monta rapidement dans le ciel et, comme une jonchée d'étoiles, il laissa tomber sur les eaux du lac une tremblante colonne de clarté. Cette colonne jouait, se brisait et, selon la pureté de la surface liquide, tantôt elle formait des rondes de points lumineux, tantôt une nappe frissonnante d'argent. Un second jour atténué éclaira la nature. La Tournette et la Dent de Lanfon, tristes comme des châteaux en ruine, profilaient noblement leurs grandes tours sur le ciel. On imaginait au loin des paysages mystérieux.

Les promeneurs nocturnes se taisaient, saisis par la paix et la profondeur de l'espace.

Dans le silence, une voix de femme monta, une voix passionnée et chaude, d'une plénitude admirable. Elle disait une romance d'Italie. Parfois elle tenait longtemps la même note en la renforçant; elle animait l'horizon d'une volupté douloureuse.

Mme Ferresi chantait, debout sur la barque qui dérivait dans le sillage de la lune dont elle recevait les reflets sur le visage.

Tout à coup, au milieu de son chant, elle se tut, se rejeta au fond du canot, et, en sanglotant, d'un geste désespéré, elle prit la main de Lucien qui sentit ses ongles lui entrer dans la chair. Il avait vu, dans la première barque, un peu dans l'ombre, Jacques embrassant Annie, et même il en avait ressenti une tristesse soudaine. Il devina la jalousie présente de l'Italienne, mais non son ancienne liaison. Et il ne vit point, à l'arrière du bateau, Jeanne, immobile dans son châle blanc, qui laissait couler ses larmes. Au clair de lune, il aurait pu lire, dans ce regard de la jeune fille, l'immense anxiété du secret qu'il pressentait et aussi toute la douceur de l'amour.

— Rentrons, j'ai froid, dit Léonore Ferresi, domptant son chagrin.

Jacques avait remarqué son trouble. Il parlait tendrement à sa fiancée, mais ce n'était point la beauté de la nuit qui le rendait plus amoureux. Il avait senti, en quittant le rivage, que cette magnificence des choses agissait plus que ses paroles sur le cœur d'Annie; sa passion de dominer lui inspirait de vaincre cette rivale inattendue et de procurer de plus puissantes émotions à l'enfant sensible qui l'accompagnait.

« — Léonore est folle, pensa-t-il. Elle va tout découvrir à ma fiancée. Je me vengerai d'elle. »

Annie, qui ne s'était même pas aperçue de la fin

brusque du chant, comprit seulement que la pensée de Jacques allait ailleurs. Et comme la barque entrait à son tour dans le sillage de la lune, Lucien, qui regardait la jeune fille, distingua son expression douloureuse. Il songeait :

« — Chacune de nos embarcations porte un amour de femme pour ce Jacques indifférent. Chacune aussi porte le poids d'une souffrance. »

Il oubliait sa peine, qu'il voulait ignorer, et celle de la petite Jeanne vaillante, qui maintenant s'efforçait de sourire.

Les bateaux regagnèrent le bord. Ils laissaient une traînée lumineuse où tremblaient des reflets pareils à des miroirs brisés qui renvoyaient à la lune des fragments de son image. Lorsque les rames se levaient, des gouttelettes d'eau en retombaient, semblables à des pierreries. Au fond des eaux, à des distances qui semblaient incommensurables, des étoiles brillaient d'un pâle éclat : on eût dit un ancien firmament englouti.

En rentrant au salon, Jacques plaisantait, las de sentimentalité. Comme on attelait les voitures et que les invités se disposaient à partir :

— Embrassez-vous donc, fit le commandant Barot, en poussant l'un vers l'autre les deux fiancés.

Jacques découvrait l'occasion de sa vengeance. En fixant Léonore d'un regard dur, il effleura des lèvres la joue d'Annie. Le visage de celle-ci s'empourpra. Ce baiser en public lui donnait de la honte; elle attribuait aux caresses un charme si délicat et intime que la présence des autres le fai-

sait envoler. Cependant l'Italienne agitée mordait son mouchoir.

Afin de repartir le lendemain à la première heure pour le canton de Faverges, Jacques et le commandant Barot devaient coucher à Menthon où Mme Mérans leur offrait l'hospitalité.

Le premier reconduisit Lucien Halande jusqu'à l'entrée du parc d'Avully. Devant eux, sur le chemin, leurs ombres grêles s'allongeaient.

— Encore une semaine remplie, disait Jacques. Tous les jours des réunions publiques, des réceptions de comités, des polémiques de journaux. Ma parole, je regrette que la période électorale touche à son terme. Cette vie active et batailleuse me plaît fort. On se sent vivre.

— Cependant, objecta Lucien, tu devrais te réjouir de cette liberté prochaine. Tu es fiancé, ne l'oublie pas.

Jacques reprit :

— Ces trois semaines qui sépareront mon élection de mon mariage vont me paraître vides et longues. J'ai hâte d'être marié et installé à Paris.

— Il faut bien connaître sa fiancée, afin de pouvoir ensuite la conduire doucement.

— Oh ! ce n'est pas compliqué. Annie est toute simple et m'adore.

Il fallait qu'il fût bien séduisant pour montrer tant de fatuité sans ridicule. Lucien, grave, savait la vérité de cette dernière parole, et il se demanda pourquoi il s'en affligeait. Brusquement, il dit adieu à Jacques avant d'arriver au parc.

Un peu plus tard, tandis que Jacques dormait déjà, réparant ses forces pour les luttes du lende-

main, Annie et Lucien, accoudés à leurs fenêtres, auscultaient leurs peines incertaines, et Léonore Ferresi, assise aux côtés de son mari dans la voiture qui les emmenait vers Talloires, se disait qu'il devait être bon de mourir et que néanmoins la mort devait être effrayante.

VI

UNE ÉLECTION LÉGISLATIVE

Le 20 août au soir, Jacques Alvard et son comité se rassemblèrent au bureau de *l'Avenir,* à Annecy, rue Royale, pour attendre le résultat de l'élection. M. Mérans et quelques autres personnages importants, peu soucieux des bruits de la foule, manquaient à l'appel.

Les hommes d'âge avaient revêtu les redingotes cérémonieuses qui leur servaient aux comices agricoles et aux enterrements, et s'entretenaient respectueusement du suffrage universel. Les jeunes, ne voyant là qu'une distraction sans conséquence, remuaient et frétillaient en vêtements clairs.

Jacques caressait la pointe de sa barbe blonde. Dans sa belle confiance de conquérant, il ne doutait pas de la victoire et se composait une souriante figure d'élu. Déjà il préparait son message de remerciements aux électeurs.

A l'embrasure d'une fenêtre, Lucien Halande causait avec le comte Ferresi, venu par curiosité. D'étranges scènes de sa femme avaient ressuscité d'anciens soupçons dans l'esprit de ce dernier. Il apportait une ardeur nouvelle aux théories anarchistes, il citait Bakounine à son interlocuteur et

lui montrait un numéro de *la Révolte* où Jean Grave prouvait l'ineptie du vote.

Des groupes se formaient au sujet de l'élection. Parmi les pessimistes, pontifiaient l'avocat Brénaz, dont les aigres paroles tombaient comme une douche d'eau froide sur les espérances et les gaietés, et l'élégant avoué Collard, pomponné et tiré à quatre épingles, heureux de son année judiciaire, ne croyant pas à la bonne organisation de la campagne, parce que lui-même n'avait pas quitté son étude.

Au bout d'une table, Charavet faisait des pointages favorables que lisaient, par-dessus son épaule, le commandant Barot, inquiet de perdre sa vengeance, et le médecin Ravaux, grand et bruyant, dont les yeux se brouillaient pour avoir trop fréquenté l'électeur dans la journée.

Dans un coin de la salle, le gros notaire Taillard veillait à l'installation d'un souper substantiel et fin qu'il attaquait sournoisement par avance.

« — La préfecture étant contre nous, nous serons battus, se disait-il. Personne ne mangera. En ce moment, je sauve l'honneur du maître d'hôtel. »

On apportait les votes des communes d'Annecy-nord et d'Annecy-sud. Charavet les mettait en ordre et les additionnait par canton. Jacques lut à haute voix, tranquillement, le résultat ainsi collationné. Il avait la minorité dans Annecy-sud, et grâce à M. Mérans, conseiller général, une belle majorité dans Annecy-nord ; en totalité : 3 285 votes contre 2 864.

— C'est la défaite, dit Brénaz. Rumilly, Thorens, Faverges sont contre nous.

— Pas Faverges, rectifia le commandant Barot d'un ton sec.

Le docteur Ravaux, aux regards troubles, s'assit dans un canapé, en affirmant qu'Alvard serait élu. Il ajouta, sans prendre garde, ce commentaire méprisant :

— Les électeurs sont des crétins.

Un instant plus tard, il ronflait.

De mauvaises nouvelles arrivèrent. Le canton de Rumilly, l'un des plus populeux de l'arrondissement, faisait pencher la balance en faveur de Frossard de plus de trois cents voix.

— Je l'avais prédit, dit Brénaz, heureux de l'insuccès du confrère.

Que celui-ci fût élu ou non, il y trouvait matière à plaintes. Il désirait à la fois l'humiliation d'Alvard et sa place au barreau.

Jacques protesta de sa voix calme qui exaspérait Brénaz :

— Attendons la fin. Mon canton et celui du commandant, Alby et Faverges, nous manquent. Je compte beaucoup sur eux.

— Parfaitement, appuya Barot.

Lucien intéressé quitta la fenêtre.

— Je vais voir à la préfecture les résultats affichés.

— Je vous accompagne, dit M. Ferresi.

Ils descendirent dans la rue, qui était presque déserte. Ils suivirent l'avenue du Pâquier, qui ajoutait l'ombre de ses feuillages à l'ombre de la nuit, et arrivèrent devant le monument préfectoral dont toutes les fenêtres étaient éclairées. Une masse grouillante et houleuse s'agitait devant

la grille à chaque fois qu'on inscrivait un vote. On criait : *Vive Alvard!* ou *Vive Frossard!* on s'insultait d'un groupe à l'autre, des poussées soudaines remuaient cette foule braillarde et avinée.

Les deux hommes hésitèrent à s'avancer. M. Ferresi exhala son dédain harmonieux :

— Votre pays, monsieur, est la proie du marchand de vin. La féodalité du cabaret remplace celle du château. Le peuple demande à boire et à jouer. Il lui faut les arènes : il a la cour d'assises et l'élection. Comme aux combats de taureaux, il acclame le vainqueur et siffle le vaincu. Pauvre peuple qui s'accommoderait si bien d'un bon tyran, et même d'un mauvais!

— C'est à nous de l'élever, dit Lucien, ou plutôt de le diriger. Il travaille et souffre. Nous ne devons pas l'oublier.

Le comte le regarda avec surprise :

— Je croyais que vous détestiez le peuple...

On affichait le résultat de deux cantons, Alby et Faverges. Dans le sien, Jacques avait la presque totalité des suffrages; dans celui du commandant, Frossard le distançait de quelques voix. Thônes et Thorens-Sales manquaient encore. Ainsi l'élection demeurait douteuse, Alvard n'ayant que cent cinquante à deux cents voix de plus que son concurrent.

— Le commandant sera furieux, assura le comte Ferresi ironique, tandis qu'il revenait avec Lucien Halande aux bureaux de *l'Avenir*.

M. Barot ne manqua pas de s'irriter contre son canton. Il pensait être l'instigateur de la victoire.

Il avait cru assouvir en ce jour sa haine contre Frossard, et cette vengeance rentrée le congestionnait. Les mots trop violents qu'il voulait dire l'étranglaient, et il gardait un silence farouche.

Alvard, habile à conduire les hommes, s'approcha de lui, et de sa voix tranquille il le calma :

— Sans vous, je n'aurais pas eu dans votre canton une seule voix. Vous avez rendu la majorité de Frossard dérisoire. Merci.

Ces paroles furent douces au vieillard. Cependant il ne parla pas et attendit, raide et rouge, le résultat final. Sa vanité souffrait.

Charavet inquiet vint prendre à part le candidat :

— Nous n'avons pas les suffrages escomptés. Les fonctionnaires ont dû clandestinement travailler contre nous.

— Thônes et Thorens voteront bien, assura Jacques.

Brénaz intervint :

— Thônes, oui, peut-être, parce que j'ai préparé ma commune; Thorens, non. Nous pouvons être battus à cent voix de minorité.

Dans la salle, on avait cessé de rire et de plaisanter. Taillard abandonna même le coin d'ombre où il découpait un pâté en tapinois. Les convaincus étaient pris d'anxiété; les autres retrouvaient des instincts de joueurs que cette partie enfin sérieuse passionnait. Ceux qui se découragent volontiers lorsque le succès n'est pas immédiat parlaient déjà de la tristesse d'échouer si près du but. Un jeune homme sans philosophie maugréa :

— Ces paysans sont domestiqués. Ils naissent avec une boite de cirage dans les mains et cherchent toute leur vie des pieds officiels pour les faire reluire.

Un agent électoral entra à ce moment. C'était un homme long et maigre, au grand nez busqué, sans profession autre que le braconnage et la contrebande, que Brénaz avait fait jadis condamner au nom d'un propriétaire las de perdre son gibier. Il apportait le vote de Thônes, et ce vote était défavorable. Il se hâtait de jouer ce méchant tour à l'avocat. Cet échec partiel prit les proportions d'une catastrophe, dont on rendait Brénaz, maire de Thônes, responsable. De fait, il avait travaillé contre son candidat, mais ne se croyait pas tant d'influence. Un vent de défaite passa sur les visages. Charavet désespéré posa son crayon. Tous les yeux se portaient sur Jacques; il gardait son beau sourire triomphant et ne répondait rien aux pronostics découragés. Brénaz, déjà écrasé de sa triste importance, enrageait de ce calme; il espérait lui voir une mine de vaincu.

Enfin, un gamin essoufflé vint dire le résultat de Thônes et de Thorens-Sales, qu'on avait affiché à la préfecture. Alvard était élu à 500 voix de majorité : 8 632 suffrages contre 8 111.

On acclama le vainqueur. Une détente joyeuse se produisit chez tous après l'énervement de l'inquiétude. Barot mâchonnait pourtant de vagues menaces contre ses électeurs, et le docteur Ravaux dormait toujours sur son canapé, sourd aux vaines contingences.

— Là-dessus, mangeons et buvons, réclama Taillard, qui toute la soirée avait absorbé.

On remplit les coupes de champagne. Les faces s'épanouirent et les conversations s'animèrent. Chacun exagéra son influence politique et son travail électoral. Des rivalités se firent jour entre les membres du comité.

Jacques ne souriait plus et ne parlait guère. Il songeait à sa fortune.

Une rumeur monta de la rue, d'abord sourde et lointaine, puis s'enflant et grossissant. Elle éclata en fanfare sous les fenêtres de *l'Avenir*. C'était la foule en marche qui criait : *Vive Alvard!* Les croisées ouvertes livrèrent passage à ces rafales de victoire. Jacques parut à l'une des fenêtres; les lampes disposées derrière lui donnaient un fond de lumière à sa silhouette sombre. A sa vue les cris redoublèrent. Un délire frénétique s'empara du peuple et s'ébroua dans la fatigue des poitrines lasses de cracher l'enthousiasme. L'élu, pris d'une inspiration heureuse, s'avança un peu en dehors de la fenêtre, et, tendant sa coupe, il prononça de sa voix puissante et martelée, qui dominait le tumulte des acclamations :

— Je bois au suffrage universel. Au peuple d'Annecy! Au peuple de France!

— Bravo! hurlèrent deux mille voix dans une vocifération joyeuse.

Le nouveau député regardait au-dessous de lui cette masse compacte et noire qui grouillait et criait. Il respirait avidement l'air du triomphe, et en apparence il demeurait indifférent.

— On se sent vivre, dit-il à Lucien Halande qui, appuyé sur l'épaule du comte Ferresi, cherchait à déchiffrer les visages de la foule à demi éclairée par les becs de gaz.

Cette houle humaine s'agitait comme les vagues de la mer. Les traits des visages se perdaient dans le remous : on ne voyait au premier regard que des yeux qui brillaient et des bouches qui s'ouvraient. De grandes lignes d'ombre et de lumière détachaient des groupes en plein relief et défiguraient les autres. On eût dit un monstre formidable aux mille têtes.

Le regard de Lucien distingua bientôt des détails. Un vieillard tenait en l'air son chapeau mou, semblable à une loque, et montrait une horrible bouche édentée. Une bande d'ouvrières, les cheveux coiffés à la chien, envoyaient des baisers à Jacques, et leurs traits contractés et graves indiquaient leur désir. Un gros paysan à blouse bleue attirait par ses cris l'apoplexie sur sa face rouge. Juché sur un réverbère, un gamin hurlait dans le vent, les yeux fous.

Le jeune homme se passionnait comme s'il découvrait un monde nouveau. La manifestation s'écoulait. Alvard ferma la fenêtre, et, par ce besoin de fanfaronnade qui lui servait de sincérité, il dit assez haut pour être entendu de Lucien :

— Maintenant, je me gausse de ces gens-là!

Halande le regarda et le méprisa. A cet instant même, il songeait aux acclamations de la foule qui avaient ainsi salué son père et son grand-père, ces grands citoyens donnant leurs forces au peuple

et à la patrie, et, enfiévré par le spectacle qu'il avait vu, il considérait Jacques comme un voleur de suffrages et lui-même comme un déserteur. Le travail intérieur qui s'opérait chez lui depuis son retour lui apparaissait dans une sensation violente.

Dans la salle, des réflexions sans profondeur s'échangeaient. L'aristocratique avoué Collard, paré et musqué, jugeait de haut :

— Ce sont des sauvages en folie.

Ce fut Lucien Halande, jusqu'alors estimé comme un dilettante de la politique, qui répliqua :

— Pourquoi donc? Ils acclament une énergie, et ils espèrent le bonheur. Je remarque leur spontanéité et non leur inélégance.

Le comte Ferresi emmena le jeune homme à l'écart. Lui désignant l'élu, il murmura :

— De la poitrine, une voix puissante, des lieux communs, et ils sont conquis. Ils sont semblables aux catins que dompte un dur biceps. Devant la force, ils font les chiens couchants. Napoléon est demeuré populaire dans vos campagnes qui sont pacifiques jusqu'à la lâcheté. et cette ironie me ravit.

— Non, ils se sentent faibles; ils demandent un appui, et surtout de l'amour.

Mais l'Italien reprit avec emphase, comme si ses pauvres ardeurs de lettré pouvaient se réaliser en actions :

— Ignorons le vulgaire et dédaignons les basses fonctions des hommes d'État. Au-dessus des patries et des lois, développons librement nos forces,

selon les théories de Nietzsche, nous qui sommes les esprits supérieurs de l'humanité.

Jacques entendit cette phrase, et par une misérable vilenie de pensée, il eut un mauvais sourire en songeant aux deux syllabes grotesques et flétrissantes qui réduiraient à néant l'orgueil de ce petit homme malade, contempteur de la politique.

Pour diminuer le succès populaire du nouveau député, Brénaz décomposait les éléments de la foule :

— Il y a d'abord tous les gredins du pays. C'est le fond même de toute manifestation. Ajoutez-leur le tas des sympathiques, atteints par cette épidémie d'enthousiasme, les curieux qui se promenaient pour avoir des nouvelles et ont suivi le mouvement général, enfin tous ceux qui, ayant voté contre Alvard, tiennent à se montrer parmi ses partisans, puisqu'il est élu.

Cependant la manifestation, après avoir fait le tour de la ville, revenait plus nombreuse et plus bruyante sous les bureaux de *l'Avenir*. Mais son caractère avait changé. Elle outrageait le vaincu plus encore qu'elle n'acclamait le vainqueur. On lançait en l'air un affreux mannequin bourré de son, qui portait en grosses lettres sur le dos : *Frossard*. Les becs de gaz éclairaient par intervalles l'inscription.

Après quelques poussées, la foule s'arrêta aux pieds de Jacques Alvard. Il essaya du lieu commun et cria :

— Je salue la liberté et la démocratie.

Mais son appel vibrant n'émut personne. Alors, il clama à pleins poumons :

— Conspuez Frossard!

Et ce cri déchaîna un tumulte effroyable d'enthousiasme. Jacques riait. Il ne remarquait dans cette scène que son pouvoir sur les hommes. Comme les conquérants qui agrandissent leurs conquêtes par l'imagination, il faisait, du présent victorieux, le piédestal d'un avenir de gloire. Des flammes de Bengale, allumées aux fenêtres, illuminaient de lueurs rouges son visage. Le succès fortifiait sa beauté énergique. Rien ne lui paraissait impossible à cette heure; il se sentait de taille à remuer le monde.

Lucien Halande le regardait encore, et dans le bruit de la rue il songeait :

« — Il lui semble naturel de jeter un homme en pâture à cette bête féroce. Après tout, n'a-t-il pas raison de la mépriser en la flattant? Aux dernières élections, Frossard, à califourchon sur une table, était porté en triomphe; aujourd'hui, on l'insulte publiquement sous une effigie grossière. Peuple ignorant et sans pitié! »

La foule, poussée en avant, reprenait sa marche en hurlant sur l'air des *Lampions* :

— Conspuez Frossard!

Étonné d'être aussi populaire, le comité, des fenêtres du journal, ne se lassait point de la regarder défiler.

— Soupons, réclama Taillard impérieusement.

— Nous partons? dit le comte Ferresi à Lucien Halande. Talloires est loin. Ma voiture est attelée dans la cour de l'hôtel d'Angleterre. Je vous déposerai à Menthon.

Avant de partir, Lucien se tourna vers Jacques.

— Faut-il prévenir les Mérans de ta victoire? Il est peut-être bien tard pour frapper à leur porte?

Mais le nouvel élu ne l'écoutait pas. Les acclamations de la foule tintaient encore à ses oreilles. La pensée d'Annie ne traversait point sa mémoire.

Le comité soupa, sans même remarquer l'absence de MM. Ferrèsi et Halande. Sous l'action de vins généreux, les cerveaux de ces vainqueurs s'échauffèrent. Aux phrases prétentieuses de politique générale, se mêlèrent bientôt les anecdotes égrillardes des vieillards et les confidences des jeunes gens sur leurs prouesses amoureuses. Le commandant Barot, taciturne mais satisfait de la manifestation hostile à Frossard, observait le notaire Taillard afin de s'encourager par l'imitation à manger plus copieusement.

Jacques desserrait à peine les lèvres. Avec le peuple avait disparu la savoureuse sensation de la gloire. La médiocrité de l'adversaire, la banalité du triomphe, lui apparaissaient et le blessaient. Il regrettait la fièvre de l'effort, la tension constante de son esprit durant la période électorale. Le calme plat qui allait suivre le lassait par avance. Les trois semaines qui le séparaient de son mariage, il les imaginait fastidieuses et monotones, au regard des jours qu'il venait de parcourir. Que ne pouvait-il les franchir d'un bond et se retrouver à Paris? Déjà il combinait son plan de vie publique. A la Chambre, il observerait rapidement les hommes, se créant des relations utiles, flattant les nullités, guettant l'heure favorable; ainsi mis au

point, il débuterait par un discours d'affaires, net, exact et précis, sans échec possible. Son activité s'étendrait en dehors du Palais-Bourbon : au barreau, où il comptait prendre une place importante ; dans le journalisme qui l'attirait, comme le barreau, par la perspective du combat quotidien. Un grand théâtre serait propice au déploiement de ses forces. Il avait hâte de s'y montrer.

Comme il évoquait cet avenir, il laissa tomber ses regards sur son entourage. Il vit de bonnes faces réjouies et d'autres contractées et envieuses. Ses yeux se détournèrent dédaigneusement. Déjà il regardait de haut ces auxiliaires de sa fortune, et il se savait gré de sa supériorité. La crainte de se découvrir des égaux lui fit chercher Lucien, dont il craignait l'esprit lucide et ironique.

— Où donc est allé M. Halande ? demanda-t-il.

— Il est parti pour Menthon, dit quelqu'un.

Et, Taillard, méprisant, ajouta :

— Ces Parisiens, ça ne mange rien.

A deux heures du matin, le comité quitta les bureaux du journal. Quelques jeunes gens s'étaient déjà évadés vers des hospitalités plus joyeuses. Comme cette sortie en corps manquait de tenue, Jacques, agacé, demeura en arrière avec le commandant Barot qui, raide et gonflé, gardait une attitude décorative...

VII

SOIR D'ÉLECTION

Le cheval de M. Ferresi avançait lentement dans la rue Royale encombrée de badauds.

— Regardez, dit Lucien, lorsqu'ils arrivèrent au Pâquier.

La place était noire de monde. Au centre, une mince flamme montait, entourée par une chaîne de voyous qui dansaient une sarabande et hurlaient : *A bas Frossard!* C'était le mannequin qu'on brûlait.

Le comte s'indigna.

— Le peuple est le plus odieux des souverains. Je préfère encore sa haine à son amour.

Il semait sa phrase de *hep* impérieux pour obtenir le passage.

Lucien pensait :

« — Oui, le peuple distribue à l'aveugle son amour et sa haine. Ce pauvre Frossard, dont M. Mérans nous livre en détail l'âme naïve, semblable à une omelette soufflée, est indigne de supporter des malédictions qui l'assimilent à tant de grands hommes. Il faut à la foule des dompteurs comme Alvard, qui la caressent et la fouaillent tour à tour. »

Comme ils passaient devant la préfecture, dont

la lune à son dernier quartier éclairait la belle façade Louis XIII :

— Tenez, dit encore Halande, et il montra du doigt à son compagnon de route un gros homme qui s'épongeait le front et tenait son haut de forme à la main.

Tout bas il ajouta :

— Frossard ! Le lâchage commence vite.

Le vaincu fuyait, abandonné de tous. Il quittait la préfecture par une porte de derrière, celle même qui jadis servait à sa femme. Lamentable, effondré, craignant les injures, il regagnait son gîte. Sans mandat, il n'était plus rien désormais. Il n'osait même plus garder sur la tête le chapeau élevé qui le désignait à l'attention, ce haut de forme qu'il n'avait pas quitté de toute la législature, et qui symbolisait à ses yeux provinciaux et l'importance des fonctions législatives et le luxe de Paris.

— Écoutez ! murmura le comte, il est parti à temps.

Un groupe aviné, conduit par un ancien domestique chassé de la préfecture, tirait des fusées et criait devant la grille :

— Hé ! préfet ! On te rend ta Frossarde ! Reprends ta grue !

Lucien ne put se tenir.

— C'est honteux. Allons-nous-en d'ici.

M. Ferresi fouetta sa jument. Ils furent bientôt en rase campagne et respirèrent l'air frais de la nuit. Les lanternes rouges de la voiture déplaçaient à côté d'eux les bordures éclairées de la route, mettaient en lumière des arbres, des haies,

des tas de pierres. Las de la foule, ils jouissaient de la solitude et du silence. Le comte, frileux, s'était enveloppé de châles et de couvertures. Cette journée l'approvisionnait de fiel contre l'humanité. Lucien dégageait sa pensée du dégoût où elle s'était embourbée.

« — Il faut avoir pitié du peuple, se disait-il. Il ne sait pas ce qu'il fait. Personne ne s'occupe de lui réellement. On ne l'aime pas. On l'abreuve de promesses, on le nourrit de déclamations, et l'on s'étonne de son anémie cérébrale. Entre la bouillabaisse pâteuse qu'était le programme radical de Frossard et le pot-pourri qu'était celui d'Alvard, que pouvait-il choisir? Il faudrait lui expliquer la vie congestionnée de la nation, trop centralisée, trop administrée, toute au bénéfice de Paris; lui montrer la nécessité de l'ordre et de l'esprit de suite dans la maison de l'État comme dans une maison particulière; il faudrait faire tout un cours simple et familier, sans phrases, à peu de gens à la fois. Puisque la démocratie est un fait accompli, encore importe-t-il d'organiser cette force jusqu'ici inconsciente. Après cela, peut-être serait-on vilipendé et brûlé en effigie. On l'aurait du moins mieux mérité que le triste Frossard : on aurait essayé de faire du bien... »

Et il se rappela cette anecdote des élections qui précédèrent la mort de son père. M. Albert Halande avait fait volontairement la campagne de 1870; il commandait un bataillon de mobiles, fut blessé et décoré. Le grand argument qu'invoquait contre lui son concurrent à la députation était la menace de la guerre. « Prenez garde, disait-on dans les

villages, si vous nommez M. Halande, c'est la guerre. Mères, il fera massacrer vos enfants. C'est un homme qui a soif de sang et ne se plaît qu'à la bataille. Vous l'avez bien vu en 1870 : il n'était pas obligé de partir, et il est parti !... »

« — Mon père, pensait Lucien, nous racontait cette histoire en riant. Il traitait le peuple en enfant et ne lui gardait pas rancune de ses injustices, à cause de sa franchise et de son absence de perversité. Il l'aimait et en avait une pitié excellente. Je suivrai son exemple sur ce dernier point... »

Cependant M. Ferresi montrait une âme aigrie sous des paroles soignées.

— Quand j'étais enfant, monsieur Halande, mes parents avaient une cuisinière qui excellait à décapiter les canards. Un jour elle me demanda de maintenir, pendant l'opération, l'un de ces volatiles. Comme je refusais mon concours, répugnant à ce geste cruel, elle me dit avec la brusquerie qui lui était familière : « Eh! faites le dégoûté! vous en mangerez bien! » Cette fille de basse-cour parlait d'une façon symbolique. Nous répudions les basses besognes de la vie sociale et nous en profitons. Nous supportons fort bien que des ouvriers souffrent de misère pour produire notre superflu, et nous négligeons de les éclairer à ce sujet. Mais nous ne leur en voulons point personnellement, et même nous éprouvons pour eux quelque pitié qui flatte notre cœur. C'est là une étrange faiblesse, monsieur Halande. Voyez M. Alvard : il ne craindrait point de tenir le couperet; par là il nous dépasse en vigueur. Moi, je ne suis hardi que dans

mes pensées. La timidité de mes actions fut toujours grande. C'est le privilège des races en décadence d'allier l'orgueil intellectuel à la défaillance de l'énergie physique...

Mais Lucien n'écoutait pas. Il songeait au peuple léger et injuste. Et M. Ferresi, fatigué par sa tirade, toussa et murmura :

— Je voudrais tuer un homme, que je ne le pourrais pas...

Enfoui dans ses couvertures, il tremblait et ses yeux brillaient de haine.

De leur terrasse, à Menthon, les Mérans avaient vu s'allonger dans le ciel nocturne le trait vertical des fusées qui retombaient en pluie d'or.

Leur veillée s'était prolongée au salon, dont les croisées ouvertes leur offraient, avec la fraîcheur du soir, l'aspect du lac sombre et d'Annecy lumineux. Annie, inquiète, avait appelé ses parents pour regarder les signaux.

— Les candidats, disait M. Mérans, devraient adopter une couleur comme les jockeys aux courses. On illuminerait selon les circonstances. Ainsi l'on serait fixé.

Il ajouta :

— Jacques m'a bien promis, élu ou non, de m'envoyer un messager. Il l'oubliera certainement dans le triomphe, et jugera cette démarche inutile dans la défaite. Nous saurons demain le résultat. Allons nous coucher.

— Allons nous coucher, reprit sa femme. Sûrement, Jacques est élu.

— Oh ! père, encore un instant ! murmura Annie

suppliante qui ne pouvait admettre l'oubli de son fiancé. Quelqu'un viendra tout à l'heure.

— Très bien, patientons, consentit M. Mérans. Ces fillettes s'imaginent qu'on pense toujours à elles. Tu perdras cette illusion, mon enfant. Tous les hommes sont égoïstes. Demande à ta mère.

A l'une des croisées, Annie s'accouda. Au delà des arbres du jardin et des eaux du lac, elle apercevait en face d'elle les montagnes confuses que le croissant de la lune commençait à peine de blanchir. Elle entendait les vagues légères qui brisaient au rivage.

Une tristesse sans cause précise, trop grande pour elle, entrait dans son cœur. Devant la désolation des choses sans lumière, elle comprenait la solitude des êtres humains. Les âmes se cherchaient et s'appelaient vainement dans une nuit sombre comme cette nuit. L'amour glissait sur elles, sans les éclairer ni les réchauffer, comme les rayons de cette lune cachée sur le sommet des monts. Les amants ne se connaissaient point; ils demeuraient l'un près de l'autre comme deux étrangers. Son mari vivrait avec elle sans visiter ce cœur qui était à lui et que, fiancé, il ignorait. Le monde marchait ainsi, sans prêter d'attention aux chagrins des petites filles. Et pourtant l'amour, c'était la beauté de la vie, comme la lumière est celle des choses.

Jacques lui paraissait perdu pour elle, séparé d'elle par d'immenses étendues glacées. Elle désira son échec afin d'avoir à panser les blessures de son orgueil, Elle s'apitoyait sur lui et surtout sur elle-même.

Jeanne vint déposer un châle sur les épaules de sa sœur. Elle remarqua la pâleur d'Annie et la mélancolie de ses yeux. Elle voulut l'interroger. Ses lèvres allaient prononcer quelque chose de grave, car sa figure d'enfant s'altéra. Elle embrassa Annie en lui disant :

— Je t'aime bien. Pourquoi t'en vas-tu de chez nous?...

— Voici quelqu'un, fit la jeune fille l'interrompant.

Et sa tristesse s'évanouit comme un mauvais songe. On avait sonné à la villa. Lucien fut introduit. Elle courut au-devant du jeune homme.

— *Il* est élu?

— Oui, dit-il, j'ai voulu vous l'annoncer.

Annie demanda encore :

— C'est *lui* qui vous envoie, n'est-ce pas?

Elle attribuait à Jacques la pensée de cette visite nocturne. Pour ne pas la peiner, il répondit :

— Oui, c'est Jacques.

Mais sans élan et sans joie. La petite Jeanne le regardait de ses grands yeux clairs qui comprenaient trop vite.

Lucien donna des détails. Lorsqu'il raconta l'aventure du mannequin symbolique et la fuite apeurée de Frossard, M. Mérans s'affligea :

— Savez-vous bien, mon cher Halande, que d'un coup vous supprimez plus de trente anecdotes de mon répertoire ? Le destin est absurde. Il accorde une fin tragique à cet élu que le vaudeville protégeait et qui marchait dans la vie avec une grande force comique. Désormais je ne pourrai plus, sans manquer d'élégance envers ce vaincu, *frossardiser*

à table avec des convives choisis, et je viens justement d'apprendre la harangue magnifique qu'il prononça ces derniers temps au comice agricole organisé à Annecy en faveur de son élection. Il encouragea ses concitoyens à ne pas se contenter d'exploiter la terre, notre mère, mais à tourner encore leurs regards vers la grande industrie. « Sully, messieurs, a-t-il dit en terminant, Sully, qui fut le Mouillard de Henri IV (vous ignorez peut-être que Mouillard, c'est notre ministre actuel de l'Agriculture), avait coutume de dire que l'Agriculture et l'Industrie étaient les deux mamelles de la France. Notre Savoie est trop belle personne pour qu'elle puisse se contenter d'une seule mamelle... »

Annie, silencieuse, se réjouissait de la victoire :

« — C'est le terme de ses fatigues. Maintenant il est à moi. Il ne sera plus partagé entre sa carrière et son amour. Il m'interrogera, et moi, je lui livrerai tout mon cœur. »

Elle oubliait l'air mystérieux que Jeanne avait eu pour lui parler avant la venue du messager de Jacques.

Sur le pas de sa porte, M. Mérans, reconduisant son jeune ami, ajoutait :

— Applaudissements prolongés, Il y a *applaudissements prolongés* à la fin de mon compte rendu. Décidément, l'échec de Frossard me coûte cher.

Dans l'avenue de son parc, Lucien songeait en rentrant chez lui :

« — Annie était belle ce soir. L'amour se lisait sur son visage. Quelle destinée de souffrance se prépare! Elle donne sa vie sans connaître ni cette

vie ni l'époux qu'elle a cru choisir. Où donc aurait-elle appris à les connaître? Sa pureté même lui ferme les yeux devant le mal. Comme le peuple, elle ne sait pas. Comme le peuple, elle souffrira en cherchant le bonheur. Comme lui encore, elle me fait pitié. Mais je ne puis rien pour eux. »

VIII

DEUX LETTRES D'AMOUR

Lucien Halande ne quittait plus son domaine. Sans entrain, il écoutait les explications embrouillées de son fermier, Marie Faveraz, qui, dès l'aurore, l'emmenait aux champs; il tâchait de s'intéresser aux progrès du labourage et à la récolte des regains.

Souvent il recevait la visite de Jacques Alvard, venu à Menthon pour faire sa cour. Il ne trouvait aucun plaisir aux confidences ennuyées de celui-ci.

— Ce manque d'activité me tue, disait Jacques. Tu ne peux savoir à quel point je regrette la lutte passée. Les premiers jours qui ont suivi mon élection, j'avais encore des prétextes pour ne pas m'arrêter à Menthon : de grands électeurs à remercier, des cantons à pacifier, mon journal, que je dirigerai de Paris, à installer définitivement. Aujourd'hui, je n'ai plus de ces bonnes raisons. Le matin, j'étudie le budget de la France. Mais, le soir, je suis condamné à l'amour forcé. Enfin, je gagne trente mille francs de rente. Et la fortune est nécessaire à qui veut le pouvoir.

Connaissant l'art d'utiliser les hommes, il tirait de la conversation de Lucien des observations précieuses sur le monde parisien, sur la prospérité et le commerce des divers pays que celui-ci avait parcourus. Il l'étonnait ensuite en lui servant ses propres réflexions sous une forme clarifiée.

L'avant-veille de son mariage, il vint trouver Halande qui achevait de déjeuner. Il avait sa figure tendue des jours de bataille,

Lucien le conduisit dans son petit salon. Des roses remontantes ornaient la cheminée, devant la photographie d'Annie enfant. Jacques sortit deux lettres de son portefeuille.

— Je te demande, dit-il à son ancien camarade, un conseil et un service. Le conseil d'abord. Lis ceci. Ta psychologie s'édifiera sur le mysticisme des jeunes filles.

Et il tendit la première lettre à Lucien qui hésitait à la prendre.

— Oh! tu peux lire. Ce n'est pas indiscret. C'est de ma femme, et il ne s'agit que de religion.

Il disait déjà : *ma femme,* car il considérait les faits comme accomplis dès qu'ils étaient décidés.

Lucien, avec une gêne visible et une tristesse singulière, lut ce billet d'Annie :

Il y a des choses que je voudrais connaître et que je ne sais pas vous dire, Jacques. Il faut bien que je vous les écrive : elles me tourmentent à mesure qu'approche l'heure bénie de notre mariage. Quand même je suis très silencieuse, il ne faut pas croire que

je ne réfléchisse pas, et il faut être indulgent pour moi.

Vous savez si je désire notre bonheur. Il me semble qu'il est au prix d'une grande confiance de nos âmes. Et j'ai peur quelquefois qu'il n'y ait pas deux âmes dans le monde ayant la même manière de sentir et d'aimer. Jacques, je ne songeais pas à cela autrefois. Mais, ces derniers temps, des pensées toutes nouvelles me sont venues.

Je suis très inhabile à m'exprimer, Jacques. Et j'ai peur parce que je ne sais rien de vous. Moi, je suis toute prête à vous révéler mon cœur, quand vous voudrez. Je vous l'ai donné. Il est plein de vous. Mais je voudrais tant connaître aussi votre pensée. Ne me jugez pas trop prétentieuse : je voudrais tant que nous ayons la même foi et le même amour.

Une de mes amies m'a raconté qu'avant d'accorder sa main à son mari elle avait demandé à causer avec lui quelques instants, pour lui dire qu'elle entendait conserver toute sa liberté. Être libre, Jacques, c'est justement ce que je ne veux pas. Moi, je désire suivre votre volonté. Notre volonté à tous deux, n'est-ce pas de nous aimer et de nous rendre meilleurs l'un par l'autre? Vous qui êtes puissant, vous pouvez faire tant de belles œuvres! Jugez-moi digne de vous aider, et Dieu veillera sur notre tendresse.

Je voudrais tant que vous ayez l'âme religieuse. Oh! je ne demande pas cette ardeur dans le bien que je n'ai pas, hélas! mais seulement le désir de la vérité et le souci d'accorder ses actes et ses croyances. Ne vous moquez pas de la prière de votre petite

fiancée. Ce serait très mal. Aimez-moi comme je vous aime. Dites-moi que vous croyez ce que je crois, et je serai complètement heureuse.

Annie MÉRANS.

Jacques suivait sur le visage de Lucien l'impression de cette lecture.

— Elle a une âme pieuse et délicate, dit celui-ci en lui rendant la lettre. Elle sera une femme adorable.

— Un peu exaltée, répliqua Jacques. Mais ces jolies formules morales s'atténueront dans le mariage. Sa religion sera plus...

— Plus terre à terre?... Que vas-tu lui répondre?

— Moi! rien. Il vaut mieux parler qu'écrire. Je suis plus sûr de mes paroles que de mes pensées. Je vais aux Peupliers tout à l'heure : sous les arbres, je lui parlerai de ses pieux sentiments.

— Mais elle te demande de lui parler des tiens.

— Eh bien! dans mes réunions publiques, n'ai-je point déclaré qu'une société ne se passait pas facilement de religion? n'ai-je point parlé du culte de la justice et de la fraternité?

— Oui, la religion utilitaire, sauvegarde sociale.

Jacques laissa tomber les bras dédaigneusement.

— Que veux-tu? je n'ai pas le sens du divin. Je ne me tourmente pas avec l'inconnu. Pourquoi chercher ce qui nous dépasse? Nos yeux nous laissent voir jusqu'à une certaine distance : c'est qu'il était inutile que nous vissions plus loin. De grâce, négligeons les choses inutiles.

— Ce sont peut-être les seules importantes, fit Lucien.

Jacques lui présenta la seconde lettre et reprit :

— Annie ne m'embarrasse guère. Voici qui est plus grave. Il faut te dire... — il hésita une seconde, — il faut te dire que la comtesse Ferresi était ma maîtresse.

— Ah ! murmura Lucien très troublé et pensant involontairement au malheur d'Annie.

— Ce n'a pas été facile de lui faire accepter mon mariage. Je croyais y être parvenu. Au dernier moment, elle me joue la comédie du suicide. Lis donc cette lettre. Je t'expliquerai ensuite le service que j'attends de toi.

— Non. Je n'aime pas à lire les lettres d'amour. On pénètre en des cœurs dont les secrets ne vous appartiennent pas. J'ai déjà eu tort tout à l'heure.

— Cependant, il faut que tu lises. Tu ne peux pas refuser de m'aider. Tu es mon plus ancien ami. C'est plus sérieux que tu ne crois.

Pour décider Lucien, il ajouta :

— Lis vite. Il s'agit peut-être de sauver la vie d'une femme.

Halande prit la lettre avec répugnance. Cette aventure où il s'engageait à la suite de Jacques lui semblait pleine de précipices. Il lut :

C'est l'anniversaire aujourd'hui de notre soirée de noces. Le 11 septembre, vous remémorez-vous? Un an déjà, et je t'appartiens. Ce soir vraiment nuptial, qui me donna une vie nouvelle, me bouleversa plus que la nuit douloureuse où, de jeune fille ignorante, je devins une femme sans amour. Et dès lors, la durée de tes baisers est celle de ma vie. Je ne fus que la servante joyeuse de tes désirs. Tu brisas en moi

l'orgueil, le goût de plaire. Je ne me reconnais plus, je n'ai plus d'âme; elle se répandit dans ma chair amoureuse.

Tu voulus m'asservir davantage, tu me contraignis à laisser ta vie à une autre femme, me promettant de me revenir furtivement. J'étais une si humble esclave que je consentis. Tu m'infligeas le supplice de contempler ta fiancée avec des yeux qui voyaient ses caresses futures. Que dis-je? Tu lui parlas d'amour devant moi, tu touchas de tes lèvres sa joue en fleur. Et la seule vue de tes lèvres affole mon pauvre corps.

Dans trois jours tu serreras cette femme contre ta poitrine. Tu lui donneras les mêmes baisers. Je ne verrai pas la lumière de ce jour maudit. Je t'annonce que je vais mourir. C'est le soir de Menthon, sur les eaux éclairées par la lune, que je l'ai résolu. Demain au matin, avant que ma lettre ne soit dans tes mains, je me précipiterai du roc de Chère. Je ne te jette pas de maléfice en mourant. Je souhaite seulement que tu voies une dernière fois mon corps retiré des eaux, que je sois encore belle et que, ne pouvant plus me posséder, tu envies, dans les bras de ta froide épouse, la pâture des vers de ma tombe.

LÉONORE.

Lucien Halande se leva.

— Elle ne s'est pas tuée? Tu l'as vue aujourd'hui?

Jacques répondit très tranquillement :

— Non, je ne l'ai pas vue.

— Tu sais qu'elle est vivante?

— Je n'en sais rien. Mais une femme qui dé-

clame ainsi ne se tue pas. Seulement elle est énervée. J'ai tout à redouter de son énervement. Je ne veux pas d'esclandre qui fasse rater mon mariage au dernier moment. Je ne puis pas aller la voir. Son mari et M. Mérans ont l'œil ouvert. Celui-ci a reçu une lettre anonyme qu'il m'a montrée. Je lui ai même dit que c'était toi l'amant de la comtesse, et qu'elle était la cause de ton retour en Savoie, t'ayant rencontré auparavant à Paris et en Italie.

— Tu n'en avais pas le droit, dit Lucien irrité. Je te défends de te servir de mon nom.

Jacques, sans se déconcerter, reprit :

— Avant toutes choses, il fallait détourner les soupçons. Qu'est-ce que cela peut te faire, je te le demande? Cette liaison est flatteuse, et M. Mérans est discret. Quant au mari, il ne sait rien de toi.

Il continua, tandis que Lucien se promenait de long en large :

— Il faut que tu ailles chez elle. Tu lui remettras cette lettre-ci, qui est sans adresse. Tu la calmeras. Qu'elle comprenne enfin que mon mariage n'est pas une rupture avec elle! Elle est invitée à ma noce. Je veux qu'elle y vienne. Si elle refuse, son mari devinera la vérité qu'il effleure déjà. C'est indispensable.

Lucien, agité, refusa.

— Je ne veux pas être mêlé à tes liaisons.

Jacques joua l'émotion.

— Voyons, mon ami, le temps passe. Cette lettre reçue, j'ai sauté en voiture. J'arrive. Je suis plus inquiet que je ne le laisse paraître. Je crois, je suis sûr que Léonore ne s'est pas tuée. Mais, ne recevant rien de moi, ainsi nerveuse, elle peut songer

réellement au suicide. Chaque heure qui s'écoule risque de l'incliner vers cette décision. Qui veux-tu que j'envoie vers elle? Qui lui persuadera de vivre pour moi qui ne puis courir auprès d'elle sans exciter la jalousie de son mari et déchaîner sans doute un drame chez les Mérans? Ma voiture est là. Elle te conduira à Talloires. Tu me rejoindras ensuite aux Peupliers. Va vite, je t'en supplie.

Sur ces paroles pressantes, Lucien Halande se décida.

— C'est bien, j'irai, dit-il.

Et, pensant à Annie, il ajouta :

— Mais tu me jures que tu romps définitivement avec ta maîtresse?

Jacques le regarda, surpris :

— Quelle drôle d'idée!

— Oh! si tu ne jures pas, je reste.

— Allons! je romprai définitivement, c'est entendu.

Et il haussa légèrement les épaules. Comme Lucien partait, il dit encore :

— S'il y avait un malheur, je compte sur toi.

Et déjà Lucien pensait :

« — Si Jacques tenait le moins du monde à la vie de sa pauvre amie, dès son arrivée il m'aurait parlé d'elle, et il m'aurait lu sa lettre la première, au lieu de tourner en dérision devant moi les sentiments pieux d'Annie Mérans... »

Annie, inquiète, attendait son fiancé.

La beauté de ce jour de septembre se répandait

vainement sur elle et ne lui donnait pas ces pensées joyeuses que dans la jeunesse et dans l'amour le soleil fait éclore.

Ce commencement de l'automne retenait toute la gloire estivale. Le ciel sans nuages mirait son azur dans le lac sans rides : l'image et son reflet luttaient de molles nuances. Entre les montagnes, sur les rives, flottait une poussière lumineuse, bleuâtre, et cette clarté vibrait, palpitante et chaude. Le matin, des blancheurs rosées neigeaient doucement à l'horizon, et les soirs avaient des rougeurs de braise qui se propageaient comme un incendie.

C'était comme une jeunesse prolongée de la nature.

Sous la véranda que formait l'entrelacs des branches, Annie attendait. Une fontaine cachée dans les arbres mêlait sa plainte rythmée au parfum des chèvrefeuilles du Japon. La jeune fille aimait cette fraîcheur odorante des eaux. Cette retraite lui plaisait pour abriter ses rêves.

Elle se disait :

« — Que pensera-t-il de ma lettre? »

Un grand désir de dévouement l'agitait. Elle reconnaissait son amour à une exaltation de bonté, à une facilité d'émotion toutes nouvelles. Ses sens innocents et calmes n'éprouvaient qu'un malaise vague; le souvenir des baisers que Jacques avait donnés à ses joues rougissantes l'attendrissait jusqu'aux larmes, mais ne lui causait pas de trouble.

Sa timidité, dont elle ne soupçonnait pas la grâce, et qu'un amant sincère aurait eu tant de joie à vaincre en elle, cette fleur de pudeur qui

donnait à son visage un charme adorable d'enfance, lui était douloureuse. Elle souffrait de paraître à son fiancé puérile et gauche. Elle n'osait pas exprimer son cœur et regrettait ce silence. Elle soupçonnait pourtant quel magique pouvoir a, pour délivrer l'âme prisonnière, la certitude d'être aimée. Aussi pourquoi Jacques ne désirait-il pas s'isoler avec elle, et pourquoi lui parlait-il semblablement, qu'ils fussent seuls ou en compagnie? Ainsi, elle voyait fuir son rêve et refrénait en elle ces exubérances de joie et ces enfantillages affectueux qu'une vraie passion eût demandés à sa jeunesse.

Jacques vint la rejoindre. La douceur de l'air, l'odeur des fleurs, le cours rafraîchissant de l'eau invisible, flattaient leur entretien amoureux.

— Vous avez douté de moi? disait le jeune homme. Pourquoi avez-vous pensé que nous ne serions pas d'accord dans notre vie? Je ne toucherai pas à votre foi. Elle me plaît. Les femmes doivent être pieuses. N'ai-je point, dans mes discours et mes programmes politiques, réclamé le respect de la liberté religieuse, en même temps que la justice sociale?...

Et il accumulait des preuves tout aussi convaincantes, mais il y ajoutait ce ton chaud et vibrant qui faisait de lui un orateur si dangereux, cette adresse insinuante de la voix et du geste qui paraît son goût de la domination. Il déchiffrait le mystère de la vie, il se penchait sur les misères humaines. Tantôt il découvrait ses belles dents blanches pour sourire, et tantôt ses yeux contenaient une inquiétude philosophique.

Annie, fascinée, entendait à peine ce qu'il disait. Elle était heureuse qu'il parlât si bien pour elle seule.

Après son départ, elle se rappela toute cette conversation qu'elle avait tant désirée. Les paroles de Jacques, dévêtues du prestige de sa personne, lui parurent si mesquines que son pauvre cœur se serra. Elle vit s'épaissir les ténèbres où elle se débattait. Trop faible encore pour porter le poids lourd de cette pensée, elle commença de s'initier au grand mystère douloureux de l'amour. Quel pouvait être ce sentiment qui s'emparait des cœurs avant qu'ils eussent songé à se défendre, et poussait l'un vers l'autre avec une puissance impitoyable deux êtres qui s'ignoraient et peut-être, ainsi rapprochés par lui continueraient de s'ignorer toujours? La caresse d'une parole, le charme d'un visage, la sensation d'un regard : il suffisait de cela pour troubler une vie. L'amour était donc une force fatale et inconsciente, qui mêlait, en dépit de tout, les cœurs humains pour la tendresse, pour la joie et pour la souffrance? Pouvait-on lutter contre cette force? par elle les yeux se cherchaient et s'adressaient de muettes prières, par elle les mains frissonnaient aux contacts trop doux, et les cœurs se dilataient devant la beauté.

Elle s'effrayait de découvrir ces choses terribles, et s'étonnait qu'elle n'en fût pas davantage brisée. Une grande douceur qu'elle ne comprenait point l'enveloppait toute. Elle se rendait compte que le bonheur la fuyait, et marchait vers l'avenir comme s'il était chargé de bonheur. L'amour plus fort que la connaissance, l'amour qui ouvre les portes

de la vie et distribue aveuglément les tristesses et les voluptés, l'entraînait malgré les doutes et les inquiétudes, malgré les regrets de son âme craintive et religieuse...

Léonore Ferresi s'est levée à l'aurore. Les draps frais de son lit et le doux sommeil du matin ne l'ont pas retenue. Au réveil, elle a senti sur ses joues des larmes qui n'avaient point séché. Elle s'est regardée avec complaisance dans la glace en s'habillant. La ligne et le grain de ses épaules ont satisfait son goût de sa beauté. Elle a accordé quelque admiration à ses torsades noires et à son teint de perle, et a souri tristement à son image, comme aux personnes chères qu'on souffre de quitter. Elle a revêtu une robe sombre aux pois blancs, qui est simple et met en valeur sa peau mate.

Elle sort furtivement de sa maison. On dirait qu'elle va à quelque rendez-vous d'amour. Elle traverse Talloires aux fenêtres closes, monte vers le Thoron et prend un sentier qui conduit au roc de Chère. Elle s'arrête un instant pour cueillir des colchiques violets qui éclairent les prairies comme de petites veilleuses. Dans la campagne, elle est surprise d'entendre déjà le bruit régulier des faux tranchant la seconde récolte du foin, et les appels traînants des bergers.

A travers les branches, elle voit le lac moiré de frissons si légers qu'on l'eût dit agité par le souffle des sirènes. Ses eaux, bleu pâle, transparentes, invitaient au bain. La brume matinale affaiblissait les contours des montagnes, qui apparaissaient

presque blanches dans la clarté. C'était le virginal décor de l'éveil des choses, une harmonie d'azur et de neige, de lignes fondues et de nuances imprécises, l'aspiration de la nature à la lumière, à la vie. Et Léonore, sentant une joie trop grande à cette caresse du jour naissant, ferme un instant les yeux.

Cependant elle veut bien mourir.

Elle est parvenue au sommet du roc de Chère, à l'endroit où elle s'est assise avec Annie Mérans. Elle s'avance au bord et regarde les eaux attirantes. Puis elle rentre dans la clairière pour cueillir encore des fleurs. Elle mêle des cyclamens odorants à des tiges de bruyère rose. Elle ne se hâte point de descendre parmi les ombres qui ne sont plus amoureuses. Ne faut-il pas entourer ce bouquet de quelques brins tremblants de graminées?

Elle tiendra ces fleurs en tombant, et ces fleurs qui flotteront sur le lac indiqueront à Jacques la place de son corps. Il faut bien qu'on puisse la retrouver, afin qu'elle ne demeure pas trop longtemps dans l'eau froide.

Elle se rappelle Ophélie et d'autres belles morts de littérature. A mi-voix elle psalmodie le premier couplet de la chanson que disait la petite pêcheuse :

Là-haut, sur la montagne,
Y a-t-un oiseau qui chante,
Qui chante nuit et jour,
Li ou la,
Qui chante nuit et jour,
Que les amours sont doux.

Elle ne sait pas les autres couplets, et son bouquet est fini. Elle n'a plus de raison de vivre. Elle

est calme et regarde avec sympathie les petites vagues du lac.

« — Oui, tout à l'heure, pense-t-elle. Je veux me reposer un peu, je suis bien fatiguée. »

Elle s'assied dans l'herbe et tâche de grouper quelques pensées. Elle a rencontré sur le chemin, près de Talloires, des paysannes qui allaient au travail. Elles portaient de grands râteaux pour ramasser le foin. Leurs tailles déformées, leurs traits fanés disaient leur dure vie. Elles peineront toute la journée au grand soleil, leurs maris les rudoieront, leurs enfants épuiseront leurs seins : elles le savent, et ne songent pas à mourir. Léonore envie leur destinée.

« — Elles trouvent du bonheur dans leur tâche quotidienne : du moins elles sont utiles, et moi, je ne sers pas même à donner de la joie. »

Elle approche le bouquet de ses narines. Dans le parfum des fleurs sauvages, elle aspire la vie naturelle. L'herbe embaume, des oiseaux chantent dans les arbres, l'eau du lac frémit, une poudre lumineuse palpite dans l'air ; tout vit, tout murmure la douceur de vivre dans le vent frais du matin.

Elle se dit : « Ces souffles, ces odeurs me font mal... Je voudrais me voir encore. Je n'ai pas de miroir. Je voudrais me dire adieu. Mais pourquoi ai-je tant désiré de mourir?... »

Elle pose à terre les fleurs et appuie la tête dans ses deux mains. Elle se souvient des baisers de Jacques, elle se souvient d'Annie se penchant ici même vers les eaux ; elle le voit qui embrasse la jeune fille, qui l'emporte dans ses bras... elle se

lève, court jusqu'au bord; elle va se lancer dans l'abîme; elle jette un cri aigu, d'une douleur profonde, et recule, effarée.

Cette fois elle a vu la mort de tout près, et sa pauvre chair de femme en est toute frissonnante.

« — Que c'est donc difficile de mourir! pense-t-elle. Je n'en aurai pas le courage si je garde les yeux ouverts; il faut que je ferme les yeux. Sainte Marie, aidez-moi!... »

Elle regarde autour d'elle, — c'est la dernière fois, — bien longtemps. Elle ferme les yeux. Elle reste là, glacée, fixée à la terre. Il n'y a qu'un pas à faire vers la mort. La mort l'appelle, lui sourit : c'est la fin de la douleur, c'est la paix.

Elle recule, les bras en l'air, comme pour repousser quelque chose d'invisible, et toujours les yeux clos. Quand elle rouvre les yeux, elle est déjà loin du bord. Et voici qu'elle éclate en sanglots et se roule dans l'herbe, humiliée, honteuse, se criant à elle-même :

— Lâche! lâche, qui a peur de mourir!...

Mme Ferresi avait donné l'ordre de n'introduire personne auprès d'elle. Les persiennes fermées, laissant à peine filtrer la lumière, elle demeurait dans l'ombre à se repaître de son humiliation. Elle imaginait l'air ironique de son amant, lorsqu'il la retrouverait vivante après sa pompeuse annonce de mort.

« — Il va venir, pensait-elle. Je ne veux pas le voir. Je suis sûre qu'il n'a pas cru que je me tuerais. Cependant j'ai bien voulu mourir, je n'ai

pas pu ; ce n'est pas ma faute. Un jour de beau temps, c'est si difficile. Je suis une pauvre femme qui n'a point de courage. »

Elle se rappela ce jour tragique où elle désira tuer sa rivale, et à ce souvenir elle frissonna.

« — Oh ! je ne suis pas bien dangereuse. Mes désirs sont violents, mais je n'ai pas la force d'agir. Autrefois on devait agir aussi vite qu'on avait pensé. Comme ce serait bon ! Maintenant je serais morte... Il me méprise à cause de ma faiblesse. Je ne pourrai pas supporter son regard. Je ne le verrai pas. Mais peut-être ne viendra-t-il même pas savoir si j'existe encore... »

Elle pleurait en se lamentant :

« — Pauvre malheureuse ! Pauvre malheureuse... »

Sa femme de chambre vint lui dire que M. Halande insistait pour être reçu, et qu'il avait une communication urgente à lui faire. Elle hésita, puis donna ordre d'introduire le jeune homme.

Celui-ci lui remit la lettre de Jacques qu'elle décacheta fiévreusement. Cette lettre ne devait pas contenir beaucoup de tendresse, car la comtesse ne put se contraindre devant son visiteur et éclata en sanglots. Elle disait à mots entrecoupés :

— Il ne croit pas !... Il ne croit pas... que j'aie voulu mourir. Ah ! qu'il est dur pour moi !...

S'essuyant les yeux, très lasse, désemparée, elle confia sa peine. Elle raconta ses tristesses d'amour, son essai de suicide, sa peur soudaine, sa honte ; ses paroles lui apportèrent une heureuse détente.

— Quand on ne désire plus vivre, acheva-t-elle, on est déjà comme mort. La vraie mort, c'est

bien, n'est-ce pas, celle de notre joie et de notre espoir? Elle est intérieure.

Lucien lui prit la main :

— Ne parlez pas de honte. Vous êtes bien plus touchante ainsi. Cela est naturel, que nous ayons peur de mourir.

Il lui dit encore d'autres phrases amicales, et par un geste spontané elle porta la main du jeune homme à ses lèvres.

— Vous êtes bon, vous, murmurait-elle. Ah! dites-moi pourquoi l'on aime ceux qui n'ont point de pitié.

Il lui parla aussi d'Annie Mérans, et, par une pente insensible, il en vint à lui demander de renoncer à cet amour qui ne lui causait que de la souffrance. Elle l'interrompit.

— Oh! ne me demandez pas cela! Vous voyez bien que je suis sans force. Il m'a jeté un sort. Comprenez-vous? Je suis damnée. Je suis une chose à lui.

Elle ajouta :

— Dans sa lettre, il me donne rendez-vous dans trois semaines. Ah! il ne se compromet pas, allez! Il m'écrit à la machine et sans adresse. Je n'ai pas une ligne de son écriture. Il veut aussi que j'aille à son mariage. Non, je n'irai pas. O,u si j'y vais, ce sera pour causer un scandale irrémédiable...

Il parvint à la calmer un peu, et la laissa gémissante et soumise.

Sur la route de Menthon, il rencontra M. Mérans qui sourit finement en le voyant revenir de Talloires.

« — Il s'imagine que je cultive ma passion! » pensa-t-il.

Et il laissa éclater en lui-même sa fureur contre Jacques.

« — Canaille! se disait-il. Il accorde trois semaines à sa femme avant de retourner à sa maîtresse. Qu'ont-elles donc toutes dans les veines pour aimer ce misérable qui les méprise et ne donne pas une joie de tendresse à leurs cœurs? Et quel pauvre sentiment est l'amour, qui livre ces âmes légères à cet homme de proie? Je dois empêcher cette abominable trahison. C'est mon devoir. Je dois prévenir Annie ou son père. Ce mariage ne se fera pas. J'ai quarante-huit heures pour le briser. »

Bientôt il fit un geste de découragement.

« — Ce que ma conscience me conseille de faire, un pitoyable point d'honneur m'en empêche. Jacques m'a confié, contre ma volonté, le secret de sa liaison. Ce secret ne m'appartient pas. Il me met au courant de ses vilenies, il me force à en être presque le complice. Et moi, je n'ai pas le droit de lui barrer la route. Voilà où nous plaçons notre honneur! »

La pure figure d'Annie revenait sans cesse dans son souvenir.

« — Cependant j'agirais bien avec désintéressement si je sauvais cette jeune fille. »

Il se répéta :

« — Je suis bien désintéressé. Je ne l'aime pas. »

Et dans sa colère intérieure, il alla enfin jusqu'à cette pensée qui l'étonna lui-même :

« — Jacques m'a volé le but véritable de ma vie.

Par le bien que les miens ont fait dans ce pays, un peu de son âme m'appartient : il ne l'aime pas, et il me la prend. Annie est celle que, par un choix admirable, ma mère m'avait destinée, enfant, entre toutes les femmes. Il ignore son cœur exquis, son esprit pieux. Il ne l'aime pas, et il me la prend. Ah ! pourquoi suis-je parti d'ici ? Pourquoi, surtout, suis-je revenu ?... »

IX

L'IRRÉPARABLE

Le matin de son mariage, Annie, à peine éveillée, courut à la fenêtre. Elle voulait voir si la journée s'annonçait belle. L'aube était radieuse : du côté du levant, flottaient de longues traînées rose et lilas; au bout de l'horizon, vers le couchant, quelques légers nuages semblaient fuir. A ce ciel pur, la jeune fille reconnut des présages de bonheur. Elle contempla longuement le paysage familier, comme pour le conserver dans ses yeux qui allaient changer de regard. Elle souriait paisiblement. Sa jeunesse triomphait de ses tristes pensées. Elle se fiait à la vie, au bonheur, à son amour.

On l'aida à revêtir sa robe de noces. Pâlie par l'émotion, grandie et amincie par sa toilette de satin à la lourde traîne, elle était pareille à une frêle infante qui se serait étiolée dans un palais mélancolique. Les glaces lui renvoyaient une image fine et élégante, un visage pur et d'une expression grave, presque mystique.

Des brassées de fleurs, où les roses dominaient, embaumaient la chambre.

Avant de descendre au salon, comme elle tour-

nait encore une fois les yeux vers la croisée, elle eut une exclamation de surprise. Les nuages qu'elle avait à peine remarqués tout à l'heure envahissaient le ciel; les signes de joie s'effaçaient.

Jeanne, toute fraîche en toilette rose, vint la chercher

— On t'attend : c'est l'heure...

Et, avant de sortir, la petite sœur embrassa tendrement l'aînée en répétant, tandis que ses yeux se mouillaient :

— Tu seras heureuse. Tu reviendras souvent, dis?

Au salon, Jacques, l'allure fière, grand et souple, portant bien l'habit, discourait parmi quelques amis du comité : Barot, massif et correct; l'avocat Brénaz, qui déjà avait taché son gilet; le petit avoué Collard, pimpant et fringant, hypnotisé par cette tache qui le choquait dans ses minutieuses habitudes de dandysme provincial; enfin Charavet, le notaire, radieux parce qu'il avait réussi à supplanter Taillard et à rédiger le contrat.

A l'abri d'une jardinière, le comte Ferresi traçait à Lucien Halande un sombre tableau de la misère en Italie. La comtesse, éblouissante de beauté dans une toilette vert d'eau, causait avec Mme Mérans et affectait de ne point se tourner vers son amant qui la regardait comme s'il lui découvrait un charme nouveau.

Annie entrant eut froid au cœur en voyant l'oubli dans lequel Jacques la laissait; elle pensait :

« — Quelle petite place j'occupe dans sa vie! »

Elle fit une moue chagrinée que, seul, Lucien remarqua. La veille, il avait eu avec son ami une discussion très animée. Il exigeait la rupture définitive de sa liaison, il menaçait d'avertir M. Mérans, il refusait d'être garçon d'honneur. Jacques Alvard avait commencé par plaisanter et ricaner :

— Qu'est-ce que cela peut te faire? Tu t'intéresses donc bien à ma femme?... J'agirai comme il me plaît. Tu ne diras rien, parce que tu n'en as pas le droit.

Halande répondait avec une obstination violente qu'il était assez lié avec les Mérans pour ne pas accepter de les trahir par un silence coupable. Et Jacques, comprenant, sans en bien saisir le motif, que son adversaire inattendu était buté, avait habilement cédé pour clore cet incident qu'il estimait sans importance, et juré solennellement qu'il ne renouerait pas avec sa maîtresse.

Mme Ferresi embrassa la jeune mariée :

— Comme vous êtes mignonne, ma toute chérie!

De ses yeux brillants, de sa chair nacrée, des courbes arrondies de son corps, émanait une volupté excitante. Aux yeux sensuels de Jacques, elle était incomparablement plus belle que la douce et délicate Annie.

Lucien, voyant ce baiser, détourna son regard. Une tristesse immense l'accablait. Il entendit les compliments séduisants que Jacques, ayant rejoint les deux femmes, leur adressait de sa voix insinuante.

« — Sans doute, pensait-il, il trouve une jouissance perverse à les voir ainsi réunies. »

Jacques s'approcha de lui.

— Nous partons ce soir pour Aix-les-Bains. Notre appartement est retenu. Puis nous passerons quinze jours ou trois semaines en Italie, et nous irons nous installer à Paris. Je désire arriver avant la rentrée des Chambres, afin de bien connaître le terrain et de préparer mon rôle.

Et il ajouta :

— As-tu lu *le Figaro* de ce matin? Il y a de curieux pronostics sur la Chambre nouvelle. Pas forts, paraît-il, nos nouveaux représentants. J'ai trouvé un mot aimable sur moi.

Annie le regardait de loin avec bonté.

« — Elle s'imagine qu'il me parle d'elle, » pensa Lucien assombri. Et, comme Jacques le quittait pour saluer des invités, il se livra à ses réflexions :

« — Je suis triste parce qu'il s'accomplit un acte définitif qui me sépare d'Annie. Maintenant, trop tard, je comprends la tendresse qui déborde de ce jeune cœur, sa franchise de sentiments et son absence de coquetterie. Ses fines et gracieuses qualités s'épanouiraient dans le bonheur. Pourtant elle marche sans regarder vers un abîme. Autrefois on parait ainsi les vierges qu'on destinait au sacrifice. Je ne sais pas si je l'aime. Je sais que d'avance sa douleur me cause une grande pitié. »

— Monsieur Halande, offrez-moi votre bras; vous m'oubliez toujours, lui dit Jeanne qui était demoiselle d'honneur

Il s'aperçut que le cortège était formé et qu'on allait partir.

On monta en voiture. De chaque côté du porche de l'église, des paysans faisaient la haie. Les femmes étaient venues en grand nombre pour voir marier « leur demoiselle ». Il y en avait de vieilles toutes ridées, ardentes et curieuses comme les jeunes, aux fichus clairs, qui reluquaient les toilettes. Sur le pas de la porte, le suisse, vieux, osseux et dédaigneux, perdu dans de vastes vêtements rouges usés, fripés et raccommodés, don Quichotte dans les habits de Sancho, s'appuyait avec dignité sur sa hallebarde, tandis que sa main gauche tourmentait la poignée d'une rapière à colichemarde, antique et rouillée. Il traitait la foule insolemment et assurait l'ordre avec brutalité. Une heure plus tôt il labourait la terre, et dans une heure il retournerait à son champ. Il suffisait d'un habit bariolé pour lui inspirer des goûts autoritaires et le signaler au respect de chacun.

Les voitures s'arrêtèrent successivement, et l'on défila. Jacques regardait la foule ; il marchait à la cérémonie comme à une réunion électorale. Annie s'absorbait dans son rêve ; elle ressemblait aux saintes des vieilles images par son recueillement et son air angélique.

Le soleil reparut et projeta des flots de lumière bleue et rouge à travers les vitraux. L'or fatigué de l'autel, la chasuble du prêtre, les camails rouges des enfants de chœur, la robe aux reflets argentés de l'épouse, la soie, le satin et la moire des toilettes resplendirent dans un poudroiement doré. Un sortilège enchanté transformait la pauvre chapelle.

Le curé de Menthon — un bon prêtre de campagne, sans autre prestige que celui de l'âge et de la vertu — avait amassé depuis quelques jours de belles phrases enguirlandées de citations et de métaphores. Après un texte latin, il abandonna sa préparation et parla avec son cœur. Il fit le tableau du mariage chrétien, montra l'homme et la femme se consacrant l'un à l'autre sans arrière-pensée de reprise, sanctifiant leur amour par l'amour divin, se fortifiant et s'élevant dans la vie par leur affection et leur estime réciproques.

Annie, émue, retrouvait ses pensées, et Jacques songeait à l'article du *Figaro*.

A la bénédiction nuptiale, Mme Ferresi devint blanche comme la robe d'Annie, et Lucien Halande sentit son amertume augmenter.

La messe finie, on s'entassa dans la sacristie trop étroite. Ce fut une avalanche de compliments et d'effusions sous laquelle la jeune mariée souriait avec courtoisie, presque absente. Mme Mérans ne manquait pas de donner son approbation à tout : « Ce bon curé a parfaitement parlé. Et le soleil qui s'est mis de la partie. Ma fille avait une auréole. Est-elle jolie, cette enfant! Le suisse a un uniforme très convenable. Vous avez vu comme la foule était recueillie. C'est consolant, ces spectacles pieux, dans le temps où nous vivons. . » Son mari, triste, pensait au vide que ferait dans la maison l'absence de son affectueuse et silencieuse Annie. Le commandant Barot, de haute taille, esquissait de grands gestes au-dessus de Collard, et Brénaz, serré entre deux dames corpulentes, calculait : « Alvard est l'avocat de la commune de

Menthon qui a un gros procès. Je lui succéderai... » Il serra cordialement la main du confrère. Jacques, habile à se plier aux circonstances, séduisait tout le monde par sa souplesse de propos. Mme Ferresi, dont il avait gardé la main un instant, avait pâli de joie à ce signe de tendresse.

A la sortie de l'église, les nouveaux époux conduisaient le cortège. Devant la porte, un petit chien vint entraver leur marche. Jacques le jeta du pied à quelques pas ; ce fut si vite fait qu'on vit à peine son mouvement.

— En v'là un qui s'entend au déblayage! fit un paysan qui ricana.

Quelques cris de : « Vive la mariée! Vive le député! » satisfirent la vanité d'Alvard. Le peuple n'était guère pour lui qu'une machine à acclamations.

Le repas de noces fut long et fastueux, comme on les fait en province. Peu à peu la gravité et le décorum fondirent, et la joie s'épanouit librement. Seuls, M. Mérans et le commandant Barot restaient visiblement étrangers à la gaieté générale. Le premier s'attristait du départ de son enfant et mêlait à cette affliction le déplaisir de dîner en compagnie de personnes qui n'entendaient rien, les unes, spécialement les femmes, aux finesses de la cave, les autres, spécialement les hommes, à celles de la conversation. « Un honnête homme, assurait-il à une voisine âgée et spirituelle, doit donner un dîner par semaine, mais exclusivement à des gens de qualité. » Et, par gens de qualité, il entendait les gourmets de la

chair et de l'esprit. Quant au commandant, il répétait en dedans le toast qu'il avait appris par cœur, et s'apercevait avec épouvante de la disparition de la phrase finale, qu'il rechercha en fixant d'une façon menaçante son vis-à-vis. La comtesse Ferresi se souvenait du serrement de main significatif de Jacques à la sacristie. Elle y voyait une promesse d'amour durable, et, sans fierté désormais, elle acceptait d'avance en pensée le partage et la trahison nouvelle. Lucien Halande, placé à côté de Jeanne Mérans, demeurait tout surpris des réflexions gentilles et drôles de la jeune fille. « Je n'avais jamais remarqué cette petite », songeait-il, et injustement il ajoutait : « Elle sera amusante et coquette », sans distinguer la loyauté et la mélancolie de ses yeux clairs lorsqu'ils se posaient sur lui. Annie, un peu offusquée de la gaieté trop lourde qui l'entourait, souriait aux paroles banales et joyeuses de son mari. Elle était lasse de tous ces témoins qui fanaient son bonheur en le contemplant, tandis que Jacques mangeait de bon appétit et, étant de la maison, ne se gênait point pour critiquer le service et se plaindre de ce qu'on eût rafraîchi le bourgogne au lieu de le laisser à la température de la chambre.

Dans l'après-midi, les deux époux disparurent, comme les jeunes gens commençaient à danser. Le train d'Aix partait à six heures.

Après qu'ils eurent pris possession de leur appartement au Splendid-Hôtel d'Aix-les-Bains, Jacques emmena sa femme dîner au Cercle. De la terrasse, la vue s'étendait sur le parc, déjà sombre à cette

heure, et, plus loin, jusqu'aux montagnes bordées de lueurs roses et orangées.

Des cordons de lanternes vénitiennes, disposés pour la fête de nuit, joignaient les arbres du parc, autour de la pièce d'eau. Lorsqu'ils furent illuminés, de longs rubans aux lumières diverses coupèrent l'ombre des feuillages et se reflétèrent dans le petit lac immobile. Au crépuscule encore lumineux, les étoiles essayaient de paraître ; seule, Vénus brillait au ciel. C'était une de ces chaudes soirées de septembre, où se donnent rendez-vous, avant l'exil, les suprêmes splendeurs de l'été. Les dernières fleurs se hâtaient d'embaumer avant que l'automne vînt disperser leurs parfums.

Sur la terrasse, les petites lampes aux abat-jour verts ou rouges éclairaient les tables de leurs coquettes clartés.

Ils occupaient l'une des tables recherchées, au bord de la balustrade, à côté de celle réservée tous les soirs au duc d'Athènes. Autour d'eux s'éparpillait la rumeur confuse du Casino. La brise légère leur apportait de lointaines musiques de danse qu'interrompaient par intervalles les propos des dîneurs et le bruit irrégulier du service.

Les lumières des lampes, variant les ombres sur les figures, accentuaient ou atténuaient les physionomies, mièvres ou hardies, régulières ou chiffonnées. Les nappes blanches, les fleurs pâles qui les décoraient, œillets roses, camélias, les toilettes claires, les plastrons ressortaient en tons crus.

Des femmes aux toilettes tapageuses, aux allures provocantes, des hommes aux masques affairés et

inquiets de joueurs ou de viveurs, montaient et descendaient sans cesse l'escalier tournant qui longe la terrasse. Sur le fond sombre, toute cette vie remuante déposait de fugitives taches lumineuses.

Un instant, Annie s'amusa de ce spectacle qui chatoyait. Puis sa petite moue de tristesse reparut au coin des lèvres. « Nous aurions été bien mieux dans notre appartement, chez nous, tout seuls », se disait-elle. Mais elle ne prononça point cette parole : elle craignait de causer la moindre peine à son mari, qui, sans doute, l'avait conduite là pour l'égayer et lui donner par ce spectacle nouveau l'une de ses premières joies de liberté. Pour cette pensée, qu'elle lui attribuait, elle lui sourit ingénument.

Il était charmant de grâce et de belle humeur. Mais il parlait à voix un peu haute, comme si la galerie le préoccupait. Des tables voisines on le regardait. Les femmes remarquaient sa jolie tournure, ses yeux aigus et sa barbe blonde; il semblait leur faire part des phrases caracolantes qu'il débitait. Il s'était mis en pleine clarté, et le fin visage d'Annie s'effaçait dans la pénombre. Elle sentit qu'on les observait, et, gênée, baissa timidement les yeux vers les fraises qu'elle mangeait. Son mari ne lui appartenait donc pas encore à elle seule? *Son mari!* elle se répétait ces deux mots avec joie ; elle ne pouvait se les dire sans se les redire, elle en caressait ses lèvres muettes. Elle releva la tête pour le revoir, et, comme on l'admirait toujours autour d'elle, elle l'admira moins.

— Voulez-vous aller dans le parc ? lui demanda-t-il au dessert.

— Je veux bien, dit-elle; l'air est si doux.

Elle prit son bras, et ils descendirent vers la Villa des Fleurs. Elle remarqua l'ennui de la foule élégante dans ce cadre de joie.

Ils traversèrent lentement les salles de jeu qui commençaient de se remplir. Jacques, tout en causant avec sa femme, posa deux louis sur l'un des tapis verts, en ramassa quatre, et continua son chemin aur cette réflexion pratique : « Notre soirée est gagnée. » Annie, qui n'avait pas vu ces deux gestes rapides, éprouvait une sensation de recul involontaire devant les femmes plâtrées qui la coudoyaient.

Il y avait concert ce soir-là. L'orchestre jouait le prélude de *Tristan et Yseult*. Des rafales de désirs fuyaient des violons frémissants. C'était le cantique délicieux et acide des sensuels tourments de l'amour. Cette volupté emplissait la nuit qui lui ajoutait sa troublante douceur. Elle énervait comme un parfum de tubéreuses.

Annie, oppressée, posa la main sur sa poitrine. Elle pressentait des joies ardentes et inconnues. Elle allait à elles, sans crainte, forte de son amour et de sa candeur. Jacques la voyait s'enivrer de musique, et ne comprenait pas qu'on fût ainsi dominé par une impression. Ce concours inutile de l'art à cette heure amoureuse déplut à sa vanité. « Elle est fraîche et très blanche, pensait-il; mais les inaugurations sont un goût de ministre, et je ne le suis pas encore. » — Sur cette plaisanterie politique, d'une ignoble trivialité, il emmena sa femme. Il tenait sa petite main fragile, et ils entrelaçaient leurs doigts. Il se

penchait vers elle et lui parlait à voix basse sous les arbres.

— Annie, m'aimez-vous?

— Si je vous aime!

Lasse de sa trop grande tendresse, elle appuyait à l'épaule de Jacques sa tête délicate.

Ils traversèrent ainsi les pelouses, s'éloignèrent sous les allées sombres. Il baisa ses yeux qui se fermaient. Quand elle les rouvrit, elle vit que des promeneurs les croisaient. Une fois de plus elle souffrit. En quel lieu du monde fallait-il donc aller pour vivre son rêve, pour que rien, ni un geste, ni une parole, ni un regard, ne ternît la limpidité de son bonheur?

Ils rentrèrent. Par la fenêtre ouverte, ils regardèrent la nuit. Au lointain, la ligne mal assurée des montagnes fermait l'horizon. La clarté des étoiles avait une expression triste qui attirait l'âme d'Annie. Au-dessous d'eux, les girandoles du Casino miroitaient, rouges, vertes et bleues; Jacques, qui bornait là sa vue, montra à sa femme l'effet des lumières qui se doublaient aux bassins.

Elle songeait: « Nous nous aimons. Je suis à lui. Je me donne toute à lui. Nous ne ferons qu'un dans la vie jusqu'à la mort, qui seule nous désunira, ou plutôt qui mêlera davantage encore nos âmes pour l'éternel bonheur. Nous nous aimerons toujours, toujours... »

Il se disait qu'il allait perdre sans aucun profit quelques semaines. Il se souvenait des baisers savants de la belle Léonore, et il contemplait avec un désir médiocre cette enfant précieuse qui se confiait à lui. Il n'avait pas d'inquiétude sur l'ini-

tiation et ne se tourmentait point des surprises de la candeur. Jamais il ne mêlait son âme aux caresses. A cette heure exquise et grave, il ne voyait pas le miracle que l'amour opérait chez cette vierge timide qui se confiait à lui et consentait, sans même savoir, à se donner.

La musique lointaine de l'orchestre leur parvenait, chargée de passion, ardente et chaude. Les souffles tièdes du soir les effleuraient de frôlements énervants.

Il se décida.

« — Puisque c'est l'heure d'aimer, aimons... »

Elle contemplait encore la nuit. Il se pencha sur son visage.

— Annie, donnez-moi vos lèvres.

Et, sans attendre de réponse, il lui baisa la joue et glissa jusqu'à la bouche. Il sentit qu'à cette volupté inconnue elle frissonnait toute, effarouchée et craintive. Il ne vit point son regard. Ce regard reflétait une invincible tristesse, mélancolie de sa virginité fuyant, éperdue, dans la nuit douce, pressentiment que rien ne remplacerait, dans la durée de sa vie, la mystérieuse attente du bonheur, et qu'après et peut-être pendant les caresses réapparaîtraient les éternelles différences des âmes, les infranchissables solitudes des cœurs...

X

LE VRAI RETOUR

Tandis que M. et Mme Jacques Alvard commençaient à Aix-les-Bains leur vie nouvelle, Mme Mérans, à Menthon-Saint-Bernard, s'efforçait de retenir ses invités et de les divertir. Elle eût considéré comme un affront leur départ avant une heure avancée de la nuit.

Cependant le père de la jeune mariée s'absentait fréquemment du salon pour fumer une cigarette sur la terrasse, et chaque fois il en revenait la figure plus tirée.

Après la première valse, Lucien Halande se leva pour partir. Mme Ferresi traversa le salon et vint à lui.

— Vous ne dansez pas? Tout à l'heure je vous regardais. Vous aviez un air triste et absorbé. A quoi pensiez-vous?

— A un souvenir littéraire, à ce vers de Dante sur Béatrice : *Quand elle passe par les chemins, son regard donne la paix.*

— Je ne vois personne ici à qui l'appliquer.

Et tous deux songeaient aux yeux d'Annie.

— Valsons, voulez-vous? reprit-elle.

Ils dansèrent. Lucien prit une joie violente à respirer l'odeur d'iris dont elle se parfumait, mêlée

à celle des tubéreuses qui ornaient son corsage. Il admirait son teint que la valse avivait, et sa chevelure noire comme l'aile des corbeaux. L'âme lasse et la chair frémissante, il la désira.

Elle voulut se reposer et le supplia de rester près d'elle :

— Vous ne voyez pas que je vais pleurer. Je marche comme une somnambule. Je souffre horriblement.

Le besoin de confession qui tourmente volontiers les femmes la poussait vers ce confident de son lourd secret d'amour. Mais il n'avait pas de paroles de pitié ce soir-là et, avide de solitude, il la laissa au bout de peu d'instants.

Elle flirta avec des jeunes gens sans réussir à oublier sa douleur jalouse. Heure par heure, elle suivait Annie et Jacques par la pensée, et lorsque, vers minuit, son mari l'emmena à Talloires, elle haïssait sa rivale d'une haine mortelle dont elle n'avait jamais soupçonné la profondeur, et se rendait compte avec dégoût de la sorte d'amour qui l'asservissait à son amant.

Sur le petit chemin qui conduit à Avully, Lucien Halande se répétait les paroles de la belle affligée :

— Je marche comme une somnambule.

Il se les appliquait à lui-même. Et parce qu'il ressentait une gêne douloureuse, il crut découvrir qu'il aimait Annie. Ne faut-il pas souvent l'irréparable — la mort ou la séparation définitive — pour nous révéler la grandeur de nos sentiments? Nous marchons dans la vie sans bien connaître notre cœur, et c'est la souffrance qui nous

fait évaluer d'un seul coup l'étendue de nos pertes.

Les ténèbres s'épaississaient lorsqu'il franchit le seuil de sa maison. Il s'accouda à la fenêtre, dans le boudoir de sa mère, et refusa de la lumière. Il ne se défendait plus contre son chagrin. C'était une douleur d'homme qu'il éprouvait, et non plus une fragile peine de jeunesse. Ses liaisons rompues, ses maîtresses quittées, toutes les tristesses de son passé lui semblaient vaines et légères dans cette méditation sur sa vie.

Il comprenait que son existence oisive et inutile de Paris avait tué son bonheur. Il pensait :

« — Ma vie naturelle était ici. Ici, aimé et respecté de tous pour les siècles de bienfaits que je représentais, je maintenais le respect et l'amour du nom que je porte. Je reprenais et continuais l'œuvre bienfaisante des miens. Sans ambition pour moi-même, tout en administrant mes terres, je demeurais le conseiller traditionnel de ce pays. L'un de mes enfants l'aurait sans doute représenté et dirigé au sortir de la période incohérente que nous traversons. Annie m'attendait. Elle était la gracieuse amie de mon enfance, destinée à parer ma maison de sa vertu. Elle a donné à Jacques son âme avide de tendresse, parce que le premier il l'a regardée avec des yeux ardents, et parce qu'il a su la séduire par les témoignages d'une passion dont sa naïveté ne pouvait soupçonner le mensonge. Ce soir, dans quelques heures, elle sera toute à lui. Pauvre petite fleur dont je connais seul le parfum, et qui se flétrira sans même avoir été respirée! »

Il ne craignit point de se déchirer le cœur avec

des images précises et cruelles, et, approfondissant son tourment, il songeait :

« — Elle est si pure que je ne la désirais pas, que je ne l'ai jamais désirée. Oui, mon émotion présente vient bien davantage de ma pitié pour elle, que d'un amour que je découvre maintenant et qui n'est peut-être que l'intelligence tardive de ma destinée. »

Il comprenait que sa peine unissait le sentiment du néant de toute sa vie, dont il n'avait pas su deviner le dessin, à sa jalouse compassion pour la sacrifiée.

Comme il s'abîmait dans ces tristes pensées, il tressaillit à la voix de son fermier Faveraz, qui était entré sans se gêner.

— On n'y voit goutte. Y a-t-il quelqu'un? criait le vieux fermier qui trébuchait.

Dans la nuit noire, Lucien ne put remarquer que le bonhomme se tenait aux meubles.

— Qu'est-ce que vous voulez, Faveraz? dit-il en se retournant.

— Ce que je veux? Les uns se marient, les autres meurent. C'est la vie.

— Il est ivre, pensa le jeune homme.

Déjà le vieux continuait :

— Comme ça, vous mariez notre député, et moi, j'ai mis en terre notre maire. On a bu un coup ou deux pour fêter cette privation. Comprenez.

— Bien. C'était un brave homme, votre maire?

— Notre maire? C'était le plus bête de la commune.

Lucien ne put s'empêcher de sourire.

— Comprenez, faisait Faveraz péniblement, en bégayant et répétant ses mots, on l'avait nommé comme ça pour faire à notre volonté. Tout le monde gouvernait dans la commune... Alors on a pensé, à l'ensevelissement, qu'on vous nommerait notre maire. Vous êtes revenu de Paris, on vous a sous la main. Votre père, qui est défunté, l'a été vingt ans. On m'a délégué Faut accepter. Pas vrai ?

— Ah ! dit Lucien très étonné, on a songé à moi pour remplacer le plus b. ., le maire?

Et rapidement, pour avoir la paix :

— Je réfléchirai, mon brave Faveraz. Laissez-moi tranquille.

Le paysan sortit en bredouillant :

— Bonsoir, monsieur notre maire...

De nouveau seul, le jeune homme reprit sa triste méditation :

« Oui, j'ai rompu cette chaîne solide que ma famille avait composée d'anneau en anneau, de génération en génération. Chef d'un territoire, si petit soit-il, j'ai abandonné mon poste et, circonstance aggravante, je l'ai abandonné à l'heure difficile, celle où le devoir cesse d'être clair et réclame autant d'intelligence que d'énergie. Aujourd'hui je le comprends parce que je souffre, et que ma souffrance ébranle au fond de moi ces forces obscures qui proviennent de l'âme de toute une race. Annie n'était pas seulement pour moi un doux objet d'amour. Elle m'attirait ici comme la grâce naturelle de mon pays. Elle m'attirait par un sentiment que ma raison aurait dû découvrir avant mon cœur, et depuis des années. Aujour-

d'hui, je reviens réellement. L'offre de Faveraz, qui, hier encore, m'eût fait sourire, je l'accepterai. Si je ne puis plus être heureux, je puis encore être utile, et je veux l'essayer... »

Et cette modeste décision lui procura un peu de calme.

DEUXIÈME PARTIE

Il faut élaguer en soi bien de la broussaille, pour que notre bel arbre propre puisse étendre ses racines, se nourrir de toute notre vie et couvrir de ses branches dans l'univers la plus grande surface.

MAURICE BARRÈS.

I

L'ENSEIGNEMENT D'UNE MORT SEREINE

— Annecy.

Le train à peine arrêté, Lucien Halande sauta légèrement sur la voie. Il guettait impatiemment l'arrivée, ses châles en main.

— Bonjour, Faveraz. Ça va bien? dit-il au vieux fermier qui l'attendait. Ce temps-là est bon pour la terre, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur le maire, la chaleur ravigote le terrain.

Le jeune homme se sentait allègre et joyeux. Il revenait de Paris, où il avait passé quelques mois, du quinze janvier aux premiers jours de mai. A son départ de la grande ville, il pleuvait, et il trouvait le soleil en Savoie, un soleil sorti tout neuf des brumes de l'hiver, pimpant et déjà piquant, auquel il chauffait avec volupté ses membres un peu engourdis par une nuit de wagon. Cet accueil gai des choses le réjouissait, et il avait hâte de retrouver son *home* et la vie de la campagne.

En montant dans la carriole du paysan, il se souvint de son impression maussade de l'année précédente.

« — Comme on change! pensa-t-il. Rien ne m'attirait plus dans ce pays. Quand j'y revins l'an der-

nier, las d'une vie oisive et décidé pourtant à la continuer, je voulais vendre mon domaine que je n'avais pas daigné revoir depuis ma première jeunesse. Je l'ai gardé, et voici que je commence à m'y plaire. Ce titre de maire dont on me salue, j'en comprends même l'honneur et l'utilité. »

Les bagages chargés, la voiture allait partir, lorsqu'un grand monsieur à la barbe grise, aux traits durs, qui s'avançait vers la gare en longues enjambées, interpella Lucien.

— Monsieur Halande ! monsieur Halande !

— C'est vous, maître Brénaz?

— Affaire gagnée sur toute la ligne. Je savais par votre fermier que vous deviez venir ce matin. Je tenais à vous porter moi-même la bonne nouvelle à votre descente de wagon.

— Merci. Quand le tribunal a-t-il rendu son jugement?

— Hier. C'est tout chaud.

— Mes félicitations, mon cher maître. C'est à vous que la commune de Menthon devra ses eaux. Je rentre précisément pour la session de mai. Dimanche, je vous ferai voter des remerciements par mon conseil.

Le vieil avocat secoua la tête, peu amateur des éloges, et trop franc pour accepter plus qu'il ne lui était dû.

— Une bonne part du succès vous revient, monsieur Halande. Votre mémoire, qui a servi de base à mes conclusions et à ma plaidoirie, contenait un très clair exposé de l'affaire.

Ils prirent rendez-vous pour la lecture du juge-

ment favorable, et le vieux char à bancs aux roues grinçantes se mit en marche.

— Le procès de la commune est fini? demanda le fermier.

— Je le crois, mon bon Faveraz. Je doute que nos adversaires nous traînent en appel.

Le vieux paysan conclut simplement :

— Cela fera plaisir.

Après un moment de réflexion, il manifesta sa méfiance de la justice :

— Les procureurs coûtent bien de la monnaie. Celui qui gagne s'en va en chemise, et celui qui perd s'en va tout nu.

Lucien regardait, entre les platanes de l'avenue d'Albigny, *son* lac et *ses* montagnes. Le printemps, éternelle jeunesse du monde, descendait sur la terre. Il lui accordait une forme réelle : celle d'une fraîche adolescente qui passerait en jetant des roses comme aux fêtes-Dieu d'autrefois. Des vapeurs blondes baignaient l'horizon. La parure des coteaux était de ce vert frais que l'été ignore et qui est le privilège d'avril et de mai. Le jour versait des gerbes de clartés sur les eaux, animées comme des fleurs mauves, lilas et violettes.

Le jeune homme aspirait avec volupté l'air vif du matin.

— Oui, dit-il, ce temps est bon pour la terre, et agréable aux hommes.

Comme le fermier demeurait taciturne, il remarqua sa figure tirée :

— Mon bon Faveraz, vous avez l'air triste comme si vous reveniez d'un enterrement.

— Je vas seulement y aller, monsieur le maire.

— Vous avez perdu quelqu'un?

— C'est la femme. Elle s'en va mourante. Elle ne s'est pas levée hier. Quand on ne se lève plus, chez nous, on est bon pour mourir.

— Quel mal a-t-elle?

— Elle n'a rien. Elle est dépérie. Elle faisait le travail d'un homme; elle a allaité dix enfants sans vous compter. Elle est finie.

— Le médecin est venu?

— Quoi faire? Nous mourons bien nous-mêmes.

— Pauvre Julienne!

Ils se turent. Le vieux paysan acceptait cette mort comme une chose naturelle. Sa vie remplie, on s'en allait. Il s'en irait bientôt à son tour, de cette même façon brève et simple, plus facilement encore lorsque sa vaillante compagne serait défunte.

Ils ne parlèrent plus le long du chemin. A l'entrée du parc, après le pont, Lucien Halande se rappela son retour du mariage d'Annie et songea :

« — Huit mois bientôt auront passé. Ma peine est latente et douce en somme. J'éprouve un plaisir singulier à retrouver ces bois à qui je la confiais. Nos douleurs mêmes nous attachent-elles aux lieux où nous les avons ressenties? »

La voiture s'arrêta dans la cour, après la poterne.

— Allons voir Julienne, fit le jeune homme.

Faveraz ne se pressait point :

— Ce n'est guère propre, finit-il par dire. Mes filles sont mariées, et la dernière qui n'a pas son

gouvernement est aux bêtes. Quand la femme *était* là, tout marchait bien. Maintenant, rien ne va.

Ils entrèrent. La grande chambre qui servait à la fois de cuisine, de salle à manger et de chambre à coucher était balayée et rangée avec soin. L'eau cuisait dans la marmite, sur la pierre du foyer. Une poule, debout sur le châssis de la fenêtre ouverte, à côté d'un pot de géranium et d'un chapeau de femme aux plumes blanches, donnait des coups de tête en avant, inspectant la pièce avant de sauter dedans. Au fond, près du lit à rideaux, une jeune fille en toilette claire, tête nue, cachait à demi la malade à qui elle tendait une cuiller.

La présence de cette jolie enfant éclairait la pauvre demeure. Elle se retourna au bruit de la porte et devint rouge jusqu'aux oreilles en apercevant le jeune homme. Julien avait déjà reconnu Jeanne Mérans à la nuance rousse de ses cheveux.

— Oh! monsieur! dit-elle.

Elle était exquise dans sa confusion.

Il la salua et s'approcha de sa nourrice :

— Eh bien, ma pauvre Julienne, vous tombez malade juste pour mon retour. Il faut vite vous guérir pour me préparer de bonnes omelettes.

— Monsieur Lucien! fit la vieille femme.

Elle parlait avec peine et d'une voix oppressée. Elle tourna la tête vers lui. Aidé de Jeanne, il la souleva un peu et l'appuya sur l'oreiller. La vieille femme remercia :

— Là. Ça va mieux.

Sa figure émaciée n'avait plus de chair. Les os

perçaient presque la peau, qui prenait des tons de cire jaune ou de vieil ivoire, avivée seulement aux pommettes de deux petites taches rouges Le cou fané se creusait d'une large rigole. Elle tenait sa main droite étendue sur le lit, toute noueuse et desséchée comme une branche morte. Mais les yeux gardaient une expression de paix divine. Soixante années de travail et de foi tenaient dans ce regard serein.

La mort la touchait sans l'effrayer.

Elle dit doucement :

— Je vas rejoindre votre mère, monsieur Lucien.

Il se souvint qu'elle avait fermé les yeux de sa mère; il prit sa vieille main déjà froide :

— Vous n'allez pas nous quitter comme ça. Je vous le défends bien.

Elle essaya de sourire :

— Dieu est bon de m'appeler à Lui. Ça me peine seulement de laisser mon homme et ma dernière qui est simple. Il faut plus de courage pour vivre que pour mourir.

Jeanne, qui s'était effacée, se rapprocha du lit. Elle devinait qu'il ne faut pas cacher la vérité aux cœurs courageux :

— Vous irez au paradis, ma bonne Julienne.

— Pardi. Où voulez-vous que j'aille?

Et les yeux de la paysanne rayonnaient, confiants et doux. Elle regarda le crucifix de bois dur accroché à la muraille, portant en panache une branche de buis bénit. Celui-là avait été le témoin de sa vie laborieuse. Il se connaissait en souffrances.

Elle essaya encore de sourire. Au temps de sa jeunesse, elle avait été gaie et malicieuse. Elle murmura :

— Vous ne savez pas ce que je demanderai à Dieu? Un bon fauteuil pour m'asseoir. Je ne me suis jamais assise.

Très lasse, elle s'arrêta de parler. Elle s'était efforcée de faire honneur aux visites. Elle remarqua que la jeune fille pleurait, et dit encore à Lucien :

— J'ai des demoiselles pour m'assister. Ces jeunesses-là, c'est bon comme le pain de froment.

Jeanne l'embrassa. La malade se laissa faire et ferma les yeux. Bientôt elle s'endormit d'un sommeil oppressé.

L'idiote rentra et vint s'asseoir à côté du lit, silencieusement. Sous les auvents de la cheminée enfumée, Faveraz coupait des pommes de terre, indifférent en apparence.

Les deux jeunes gens sortirent :

— Est-ce qu'elle s'en tirera? demanda Lucien.

— Non. Elle n'a plus de forces, elle ne mange plus. Je lui donne du thé et du rhum pour la soutenir. On l'a administrée hier. Je crains qu'elle ne passe aujourd'hui.

Elle fit quelques pas vers la poterne. Il l'accompagna :

— Ces gens-là, dit-il, nous apprennent à mourir.

— Oh! moi, fit la jeune fille, j'ai une grande peur de la mort. Je voudrais devenir toute vieille

et perdre la raison pour ne pas m'apercevoir que je meurs.

Elle riait, ne pouvant pas encore garder longtemps de la tristesse Il la regarda, surpris de la trouver aussi jolie. Elle portait une robe de percale rose serrée à la taille par des fronces, avec un empiècement de guipure qui dégageait le cou flexible et la nuque lumineuse. Elle n'avait pas remis son chapeau, et ses cheveux roux, qui frisaient au-dessus du front et des tempes, lui faisaient une auréole. Sa figure ronde était fraîche, et de ce teint clair qui laisse deviner la pureté du sang. Plus grande et plus vigoureuse qu'Annie, quoique mince, elle n'avait pas sa grâce fragile. Son charme était de franchise et de simplicité.

Ils arrivaient devant le jardin.

— Voici des roses, dit-il. Ce sont les premières. Je vais vous les cueillir.

— Oui, nous les mettrons dans la chambre de la malade.

Tout en coupant les fleurs, il s'informa de ses parents, d'Annie.

— Annie va revenir, répondit la jeune fille. Nous l'attendons. Elle nous inquiète. Elle a maigri. Elle tousse. Le médecin a prescrit un changement d'air.

— Ah! Son mari l'accompagne-t-il?

— Oh! Jacques est bien trop occupé. Il parle à la Chambre, il écrit dans les journaux. Il reçoit des hommes célèbres. J'en ai vu chez lui. Ils n'ont rien d'extraordinaire. Vous savez, je suis allée à Paris cet hiver.

Elle était toute fière d'être allée à Paris. Elle reprit :

— Avec ma mère. Nous sommes restées huit jours.

— Mme Alvard reçoit donc beaucoup?

— Elle n'y tient guère, la pauvre chérie. C'est son mari qui lui impose un tas d'hommes politiques. Une vraie ménagerie. Ils se disputent à table, sans faire attention aux femmes. Après le dîner, ils disparaissent au fumoir, et, quand ils reviennent, ils sentent le tabac et les liqueurs, et ils sont rouges avec des yeux pétillants. Je ne peux pas les souffrir et je ne me gêne pas pour le montrer. Aussi Jacques me faisait des yeux! et Annie était stupéfaite.

— Avec qui avez-vous dîné? demanda Lucien amusé. Il se peut que j'en connaisse quelques-uns.

— Je ne me rappelle pas les noms. Attendez. Un sénateur, un petit vieux fané à l'œil sournois. Il est parti le premier. On l'a bien arrangé, je vous assure. On a dit qu'il était faux comme un jeton et qu'il excellait dans les embuscades et les traquenards. Un ancien ministre, s'il vous plaît!

— Ce sera Millardin.

— Oui, c'est ça. Puis deux députés très connus, Feltan et Heurtefort. On voit leurs noms dans *le Nouvelliste,* aux séances où l'on se bat. Le premier n'est pas élégant. Je le soupçonne de ne s'être jamais fait tailler les cheveux et la barbe. Il sent sa province, et il veut paraître boulevardier. Sa grosse voix du Midi carillonne des plai-

santeries qu'il croit légères et qui pèsent cent kilos.

— Et l'autre?

— L'autre, reprit elle avec une moue de répulsion, c'est celui qui me déplaît le plus. Il est bien, par exemple. Et il parle avec une aisance! Mais il se moque de tout, et ses yeux ont l'air de vous fouiller. Il s'est assis à côté de moi au salon, il m'a fait des compliments. J'avais bien envie de m'en aller.

— Prenez garde : c'est un homme à succès.

— Eh bien, il ne me séduirait pas. Ajoutez quelques députés sans importance, de bons gros qui admirent Jacques, bouche bée.

— Et qui regardent dans leurs circonscriptions... Mais il me semble qu'il fait la cour aux radicaux, votre beau-frère.

— Je n'y entends rien, vous comprenez. Mon père dit, comme vous, que Jacques a l'air de tourner casaque. Je parle mal, n'est-ce pas? Ma mère assure qu'il va convertir ses adversaires. Moi, je trouvais que tous ces gens-là sentaient la fausseté, et j'étais décidée, pour leur déplaire, à n'être sur aucun sujet de leur avis.

— Oui, nos antipathies gouvernent souvent nos convictions.

— A ce dîner-là, on a parlé de Vaillant, qui, la semaine précédente, avait voulu faire sauter la Chambre. Ils se congestionnaient tous à crier : « Il mérite la mort. » Alors j'ai dit : « Oui, pour sa maladresse. » On a voulu croire que c'était spirituel; cependant on a ri jaune. J'étais contente.

— Bien, mademoiselle, dit Lucien en riant.

Elle regarda vers la poterne :

— Ma bonne n'arrive pas. Elle devait venir me chercher et apporter du vin vieux pour Julienne. Elle n'en pourra pas boire, la pauvre vieille.

— Voulez-vous, en l'attendant, faire le tour du propriétaire? ou bien voulez-vous entrer au salon?

— Non, non, dit-elle, et ses yeux clairs s'effarouchèrent. Promenons-nous dans l'avenue de châtaigniers.

Elle tenait dans les mains, avec précaution à cause des épines, les roses qu'il lui avait données. Il la considéra ainsi et admira sa démarche fière et sa fraîcheur.

« — C'est l'image du printemps, pensa-t-il, celle même que j'évoquais sur la route d'Albigny. »

Elle disait :

— Vous avez les plus beaux arbres du pays, monsieur Halande.

— Oui, ce sont de vieux compagnons. Je les revois avec joie. Je les avais un peu oubliés.

— Oh! un peu. Tout à fait. Vous vous amusiez donc bien à Paris, pour demeurer dix ans sans revenir? Moi, il me semble que je n'aimerais pas habiter Paris toute l'année. Il y a trop de monde et l'on est toujours pressé. Ici l'on vit doucement.

— Vous aimez bien la campagne, mademoiselle?

— Oui, mais pas trop. Quelquefois on s'y ennuie. Quand j'étais petite, je ne m'y ennuyais jamais. Lorsque nous quittions Menthon pour passer l'hiver à Annecy, j'embrassais toutes les portes avant de

partir, et je pleurais. Le grand tilleul qui est devant la maison, il me semblait qu'il m'adressait de tristes signes d'adieu, et c'était le vent qui remuait ses branches.

Ils étaient parvenus au bout de l'allée d'ombre.

— Ah! le bosquet des amoureux, fit-elle en désignant le massif des sapins et des rosiers.

Et elle ajouta en riant :

— Avec les pointes de fer que vous y avez mises, les pauvres amoureux n'y viennent guère.

— Ce n'est pas moi qui les ai mises. C'est mon régisseur. Il est parti.

— Il fallait lui mettre son fil de fer dans les poches.

Comme ils revenaient, Lucien reparla, sans beaucoup d'adresse, de l'arrivée et de la santé d'Annie.

— Elle est anémiée, dit Jeanne. L'air natal la fortifiera.

Ils se turent. Tous les deux pensèrent à l'absente. Elle se rappelait comme Jacques la traitait dédaigneusement, lui présentant à peine ses invités, l'arrêtant d'un regard railleur qui la faisait rougir presque chaque fois qu'elle osait parler, et agissant ainsi le plus naturellement du monde. Elle revoyait sa sœur toute pâle et alanguie, les yeux cernés, le bleu des veines transparaissant sur les mains et les poignets frêles. Lui, songeait à sa propre vie qu'elle eût ornée. Après un long silence, Jeanne demanda :

— Pourquoi n'êtes-vous pas allé la voir pendant votre séjour à Paris? C'est mal.

— En effet, mais les hommes politiques m'écartent invinciblement.

Il n'avait pas hésité à répondre à sa question : il pensait donc à Annie. Un nouveau silence les sépara. Jeanne regardait à terre, sans même voir le jeu vivant de la lumière qui filtrait à travers les feuilles sur le sable de l'avenue. Elle porta le bouquet de roses à ses narines, et même l'approcha de ses yeux comme pour essuyer aux pétales des fleurs une larme prête à tomber.

Ils arrivaient de nouveau sous la voûte du porche.

— Voici Catherine, dit la jeune fille, apercevant sa femme de chambre. Tout à l'heure je reviendrai voir Julienne. Adieu, monsieur.

Et elle inclina gracieusement la tête.

Il la suivit des yeux jusqu'au tournant du chemin, puis entra enfin dans sa maison. Et il trouvait une satisfaction très réelle à ouvrir les persiennes, à s'installer chez lui.

L'après-midi, il descendit à la ferme. Julienne, un chapelet dans ses mains desséchées, remuait les lèvres ; déjà on ne l'entendait plus, et ses yeux vitreux s'emplissaient de mystère. Au pied du lit, l'idiote regardait sans comprendre. On lui avait prescrit de rester là : elle restait. Les autres travaillaient comme d'habitude. Par le beau temps, les travaux pressaient. Une poule sauta de la table sur le lit de la malade. Lucien la chassa. Dans un rayon de soleil qui traversait la chambre dansait une poussière dorée, et l'on entendait le ronronnement monotone des mouches.

Faveraz parut sur le seuil.

— C'est la fin, dit-il au jeune homme.

Il voulut l'accompagner pour lui montrer les travaux du domaine. Lucien s'y opposa.

— Non, pas vous. Restez auprès de votre femme.

— Elle n'a plus besoin de compagnie.

Et comme le maître s'éloignait avec un ouvrier, le vieux paysan chercha des planches de sapin dans son hangar et commença de les scier. Il s'arrêta au milieu de son travail. Il y voyait mal et sa main tremblait. Il taillait à sa femme sa dernière robe de bois dur.

Lucien revint à la nuit tombante. La fermière avait trépassé depuis une heure à peine, au coucher du soleil. Une douceur grave et une rustique majesté paraient sa figure flétrie. La mort était pour elle *le grand repos*, et son visage paisible le disait. Ses mains jointes tenaient encore le chapelet.

Jeanne Mérans n'était pas là. Elle avait dû venir. Sa visite se devinait à l'arrangement de la chambre. Une nappe blanche recouvrait une petite table sur laquelle on voyait une grossière Vierge de plâtre à qui manquait un bras. Devant la statue s'épanouissait une gerbe de roses, et dans un verre d'eau bénite trempait une branche de buis.

Près de l'âtre, dans l'ombre, deux vieilles femmes, des voisines, marmottaient des prières en préparant la soupe. L'idiote les regardait faire.

Lucien prit la branche de buis, et, selon la coutume pieuse, il en aspergea la morte en signe de croix. Il serra avec force la main de Faveraz qui s'était levé pour le recevoir :

— Mon pauvre ami, c'était une sainte femme. Elle est au paradis. Je la veillerai cette nuit avec vous.

— Non, dit le paysan ; vous venez de loin.

— Elle a veillé ma mère. Je me souviens. Je veux être là.

La nuit entrait dans la chambre, mêlait sa tristesse à celle de la mort. On alluma deux bougies sur la table. De grêles ombres coururent sur la figure de la défunte, qui sembla remuer. L'idiote vint près du lit pour l'appeler, et, ne recevant pas de réponse, elle tira le chapelet qu'elle tenait dans les mains. On entendit un léger craquement des os. Une des voisines emmena l'orpheline.

Lucien alla souper et revint dans la soirée s'installer là pour la nuit. Devant cette mort tranquille, ce visage serein, il se sentait l'âme en paix. Il comprenait la simplicité du départ quand la vie était bien remplie.

Les roses embaumaient. Il en disposa sur le lit, et il s'aperçut que ce n'étaient pas les fleurs de son jardin.

— Mademoiselle Mérans les aura emportées : elle aura déposé celles-ci à leur place.

Une autre idée lui traversa l'esprit, mais, n'ayant pas de fatuité, il ne s'y arrêta point.

Très tard dans la nuit, il alla jusqu'à la cour dégourdir ses membres las. Les étoiles lui versaient leur clarté pacifiante ; une brise fraîche le caressait, toute chargée des parfums de mai. Ayant presque froid, il rentra. Et vraiment, il n'avait pas de tristesse. Le repos de la mort n'était pas décevant, et il pensait à sa journée bien employée, à

toutes les occupations dont sa vie maintenant était pleine. Il s'étonna :

« — Cependant, se disait-il, je n'attends déjà plus grand'chose de la vie, ni du printemps, ni de l'amour... »

II

LE CALVAIRE D'ANNIE

M. et Mme Mérans s'entretenaient de leur fille arrivée de Paris par le train du matin. Annie faisait sa toilette avant le déjeuner, et Jeanne l'aidait en babillant.

Monsieur, les mains derrière le dos, se promenait de long en large, au salon, les yeux à terre, le front soucieux. De temps à autre, il s'arrêtait près de sa femme et relevait la tête :

— Nous lui avons donné une enfant délicate mais bien portante. Elle nous revient amaigrie et décolorée. Elle n'a plus ce sang pur à fleur de peau, qui répandait sur ses joues tant de grâce lorsqu'elle rougissait. Elle est étiolée et pâle. Elle est minée par une lente consomption. Comment ne s'en est-il pas aperçu depuis longtemps?

Mme Mérans défendait son gendre :

— Mais non, mon ami, vous exagérez. Elle a simplement payé son tribut au climat de Paris. L'air mou et humide de la capitale ne lui convient pas. Vous verrez; en huit jours, la petite chérie sera transformée. Nous allons bien la soigner. J'ai précisément contre l'anémie, une recette excellente, don précieux d'une religieuse. C'est du fer dans de la confiture.

Annie entra, suivie de sa sœur. Ses grands yeux tristes et cernés de noir, ses pommettes saillantes, son cou trop mince, ses épaules étroites, ses petites mains si frêles, tout en elle indiquait le mal grave dont elle était frappée. Les bonnes joues roses de Jeanne et son air dégagé accentuaient encore ces signes funestes.

La jeune femme paraissait contente de son retour :

— J'ai retrouvé ma chambre. Il me semble que je ne l'ai jamais quittée, et que je suis une jeune fille comme Jeanne.

On se mit à table. Le déjeuner fut sans gaieté, malgré la sempiternelle bonne humeur de Mme Mérans.

— Cette pauvre Julienne est morte, dit Annie. Cela me cause de la peine. Nous avions l'habitude de la voir à Avully, et ici pour les lessives : toujours à l'ouvrage et ne se plaignant jamais.

Jeanne, qui essayait d'animer la conversation, donna des détails.

— Elle a passé la semaine dernière, tout doucement : j'étais là, et je ne l'ai pas vue mourir. Figure-toi que j'ai eu toutes les peines du monde à arrêter ses deux voisines qui voulaient l'habiller avant qu'elle ne fût morte : « Ça ira mieux, disaient-elles; le corps est plus souple. »

M. Mérans, quoique friand de traits de mœurs, ne broncha pas. Il regardait sa fille Annie avec douleur. Celle-ci s'en aperçut et lui demanda :

— L'arrivée de votre enfant ne vous apporte-t-elle aucune joie, père? Qu'avez-vous?

Il n'y tint plus :

— Ce que j'ai? C'est que tu es malade. Pourquoi as-tu une mine comme celle-là?

Elle se mit à pleurer.

Mme Mérans, pour calmer cette émotion nerveuse, annonça un riz aux champignons aimé d'Annie et de son père. Ceux-ci y touchèrent à peine, et le déjeuner s'acheva tristement.

— Veux-tu faire le tour du parc avec moi? demanda M. Mérans à sa fille ainée au sortir de table. La chaleur au dehors est tempérée par la brise. Je te montrerai quelques plantes nouvelles. Quand tu seras lasse, nous nous assoirons sur le banc qui est là-bas, au bout du jardin.

— Je veux bien. Tu viens, Jeanne?

Jeanne comprit que son père désirait causer seul avec Annie, et fit la paresseuse.

Ils s'éloignèrent lentement de la maison. Annie, sans chapeau, avait emporté une ombrelle pour se garantir du soleil. Lorsqu'ils furent assis en face du lac, M. Mérans prit la main de sa fille :

— Voyons, Annie, tu es fatiguée. Ce n'est rien. Nous te guérirons. Mais tes yeux tristes me font mal. Dis-moi, je t'en prie, si tu es heureuse, si Jacques est bon pour toi?

Elle laissa tomber son ombrelle sur le sable et éclata en sanglots. Elle n'avait plus la force de garder le secret dont elle mourait. Ses larmes étaient déjà une confidence.

Très ému, il la pressa sur son cœur, et la laissa pleurer sans la troubler encore par des paroles. Quand elle fut un peu calmée, elle dit :

— Oui, père, je suis bien malheureuse.

Il la garda tout contre lui et murmura :

— Dis-moi ce qu'il t'a fait?

Elle eut un geste désolé :

— Oh! ce serait trop long. Et puis, à quoi bon vous tourmenter? C'est déjà bien assez que je souffre.

— Non, Annie, reprit M. Mérans gravement. Il faut que tu me dises tout. Je t'ai donnée à lui. Il doit t'aimer, te protéger, faire pour toi ce que tes parents faisaient avant ton mariage, avec plus de tendresse encore et ce charme de la jeunesse que nous n'avons plus. Si son appui te manque, si la douleur te vient de qui te devait la joie, c'est à moi qu'il faut te confier, c'est moi qui dois de nouveau t'aider, petite Annie, et, si je le peux, te rendre le bonheur perdu. Tu vois bien qu'il faut tout me dire.

Elle se blottit contre sa poitrine. Dans son désarroi, ce soutien qui lui venait l'encourageait. Elle désira épancher son cœur gonflé, mais elle avait tant vécu seule avec son chagrin qu'elle ne se décidait pas à le confier. Et puis, il y avait tant de choses secrètes qu'elle ne pouvait dire!

Comme elle remontait jusqu'à la source le cours de ses souffrances, elle se souvint du soir de ses noces et de son pauvre amour meurtri. Elle se donnait sans réserve, ignorante et chaste, mais aimante. Il n'avait cru ni à sa pudeur ni à son ignorance. Elle le comprenait bien maintenant : elle se rappelait les sourires sceptiques de Jacques plus tard, lorsqu'elle avait eu l'occasion de parler d'autres jeunes filles sages : « Allons donc! disait-il, elles sont toutes vicieuses... » et depuis cette triste

nuit nuptiale, jamais il n'avait sollicité son consentement : il la considérait à la façon d'une petite esclave, destinée à la satisfaction du maître, — d'un maître pressé qui savait le prix du temps. Jamais il n'avait embelli leurs rapports de cette tendresse qui donne leur valeur aux caresses par le désir d'une joie commune. Il n'avait pas plus de délicatesse en paroles. Ne fit-il pas un jour allusion, devant un jeune ménage de collègue, à la tranquillité de ses relations conjugales?

A ces souvenirs physiques qui la faisaient encore frémir de honte, son pauvre sang anémié remonta à ses joues pâles. Elle gardait ce pouvoir charmant de rougir même lorsqu'elle était seule, et jusque sur la poitrine de son père elle se sentait isolée par sa souffrance. Puis elle songea que c'était fini maintenant, et que sa chair ne subirait plus de violences, et cette pensée la soulagea.

M. Mérans, qui attendait patiemment ses paroles, lui demanda, voyant qu'elle se taisait toujours :

— Il te fait souffrir depuis longtemps?

Elle laissa tomber ses bras avec découragement :

— Je n'ai jamais été heureuse...

Et presque bas, comme si elle découvrait une nouvelle cause de tristesse :

— Pas même quand j'étais fiancée.

A voix lente, par phrases coupées, elle se confessa. Parfois son père la serrait plus fort contre lui en murmurant : « Pauvre petite! »

— Il ne m'aime pas, dit-elle, il ne m'a jamais aimée. Je ne puis pas vous dire à quoi je l'ai reconnu après mon mariage. Ce n'était rien, et

c'était douloureux, horriblement. En Italie, nous restions quelquefois des heures au café : lui, lisant les journaux et des revues d'économie politique; moi, attendant qu'il eût terminé. Quand j'avais l'air d'admirer quelque tableau dans les musées de Florence ou de Rome, il me toisait avec dédain comme si je ne pouvais rien comprendre. Il alignait sur un carnet des chiffres d'exportation, si je me souviens, devant ce tableau du Vinci qu'on appelle *Modestie et Vanité*. Oh! cet air de supériorité, et ces regards méprisants, que de fois ils m'ont glacée! Les paroles que j'allais dire mouraient sur mes lèvres. Je me taisais, et il me reprochait mon silence. Jamais nous n'avons eu une conversation intime. Quand je disais une pensée sérieuse, il me persiflait. Il m'a toujours traitée comme une petite chose sans importance. Moi, je ne demandais qu'à l'écouter; je ne tenais pas à mes idées, j'étais toute disposée à me laisser conduire, mais je me sentais un corps sans âme pour lui qui était sans respect.

Il comprit ce que ces derniers mots voulaient dire.

Elle pleura de nouveau et reprit :

— A Paris, je fus bientôt abandonnée. Le jour, il était à ses affaires. Le soir, il me conduisait les premiers temps dans les petits théâtres, au café-concert, entendre des ignominies qui me révoltaient. Lui, riait bruyamment, et, quand il remarquait ma triste figure, il me disait : « Ne faites pas la mijaurée. Au fond, ça vous amuse. Seulement vous ne voulez pas que ce soit dit. » Il appelait cela *m'apprendre la vie*. Bientôt il a cessé de m'em-

mener. Il a pris l'habitude de sortir seul. Je ne le voyais qu'aux repas.

Elle ne pouvait ajouter : « ...et au lit ».

Pendant un instant de silence, elle se cacha la tête dans les mains. L'amertume de sa lune de miel lui revenait tout entière, et surtout de ces soirées de fête où Jacques, l'emmenant aux lieux de plaisir, l'obligeait à subir des couplets débraillés et des exhibitions polissonnes qui lui soulevaient le cœur, et lui expliquait brutalement le métier infâme des femmes qui les frôlaient. C'était cela la vie qu'il fallait savoir et qu'il lui apprenait d'un coup!

— Je ne sais pas vous dire, père, tout ce que j'ai souffert. C'étaient sans cesse, pendant ces premiers mois de mon mariage, de petits coups d'épingle qui me laissaient le cœur tout saignant. Quand il rentrait tard, il n'avait point souci de mes inquiétudes. Quelquefois il dînait dehors sans me prévenir. Il fallait toujours que je demandasse de l'argent pour le ménage.

— Cependant je t'adressais ta pension à toi-même.

— Oh! il signait pour moi sur les registres de la poste. Il me donnait les lettres et gardait l'argent. D'ailleurs, je le lui aurais bien remis.

Elle ne dit pas qu'il se plaignait de sa dot et lui demandait des détails circonstanciés sur la fortune de ses parents.

M. Mérans lui parla en lui caressant le visage de la main :

— Chère Annie, ces froissements de chaque jour nous sont plus pénibles à la longue que les plus

grandes peines. Que de femmes ont traîné ainsi en silence une vie misérable, plus éprouvées que celles qui sont brutalement trahies et peuvent du moins s'isoler pour soigner leurs blessures! Dans toutes ces vilenies dont tu me parles, la loi impuissante ne voit pas un motif de séparation.

— Oh! je ne songe pas aux lois, reprit Annie. La séparation, elle est dans les cœurs. La mort aussi. On a l'air de vivre, et l'on ne vit plus réellement.

M. Mérans cherchait à apaiser cette détresse.

— Je le verrai, je lui parlerai. Il n'est pas possible qu'il ne comprenne pas son injustice. Comment peut-il ne pas t'aimer? Tu ne sais pas toi-même comme tu es délicieuse. Je le lui expliquerai... Il y a des hommes qui ne pensent à aimer une femme que lorsqu'on leur a vanté son charme; ils ont besoin d'être aiguillés. Jacques, absorbé par ses affaires, par son ambition, était jusqu'ici indifférent aux choses du cœur. Mais son cœur s'ouvrira peut-être. Vous pouvez encore être heureux. Rien n'est perdu, petite Annie.

— Oh! mais je n'ai rien dit encore, père. J'ai dit pourtant ce qui m'a fait le plus souffrir. Ce qui me reste à confier est plus difficile, et vous frappera sans doute davantage que ces petites piqûres qui m'ont paru, à moi, plus cruelles peut-être.

M. Mérans, qui croyait le mal encore réparable, fut bouleversé.

— Ah! fit-il, il y a autre chose.

Elle hésitait. Elle regarda cette figure grave penchée sur elle avec sympathie. Tant de compas-

sion et de tendresse s'y lisaient qu'elle fut entraînée à parler.

— Un jour, à Paris — il y a déjà deux mois — je rencontrai Mme Ferresi. J'étais avec Jacques. Il semblait ne pas la voir. Toute ravie, je voulus l'aborder; je l'invitai à venir chez moi. Elle me dit qu'elle arrivait et que sans doute elle me rendrait visite au premier jour. Elle vint en effet. Son mari l'accompagnait. Celui-ci — j'en fis la remarque après leur départ — me dit même qu'ils étaient installés à Paris depuis quatre mois. « Sa femme, ai-je pensé, a parlé de son arrivée récente pour excuser son retard. » Nous renouâmes des relations. Poussée par Jacques, je les priai à dîner...

Elle hésita encore un peu et acheva son récit d'un seul trait !

— Nous les voyions souvent. Je ne me doutais de rien. Au commencement du mois dernier, je reçus une lettre sans signature. Je l'ai déchirée. Mais je la sais par cœur. Elle disait : *Si Mme Alvard veut être éclairée sur la fidélité de son mari, qu'elle aille demain avant trois heures en face du numéro 16 de l'avenue de Villiers, et qu'elle ouvre les yeux.* Ma première pensée fut de montrer cette lettre à Jacques. Je l'eusse fait sans doute si la moindre intimité eût existé entre nous. Je me promis de ne pas attacher de crédit à ce billet anonyme. Et puis, je l'avoue, je ne souffrais pas violemment de cette trahison dont on m'offrait la preuve, parce que, dans l'ignorance de la complice, je n'imaginais pas sa réalité. Cependant le lendemain, à trois heures, j'étais devant la maison indiquée, dans un fiacre fermé, arrêté de l'autre côté de l'avenue. Je me

suis soumise à ce métier d'espion, et j'en rougis encore. On perd sa dignité à ces choses-là. Mais quand on aime, on n'y songe pas. Je vis venir, la première, Mme Ferresi. Oh ! elle ne se cachait pas, elle n'avait même pas de voilette. Elle entra sans hésitation et disparut sous la voûte. J'avais le cœur serré; il me semblait qu'il ne battait plus. Une demi-heure après, ce fut Jacques. Il arrivait en voiture découverte; c'était un beau jour d'avril, et l'on commençait à voir des victorias. Il garda sa voiture, franchit rapidement le trottoir et pénétra à son tour dans la maison. Moi, je demeurai hébétée, sans forces. Ils se donnaient rendez-vous en plein jour, sans se dissimuler. Ils auraient pu venir ensemble. C'est ainsi qu'ils sortirent, peut-être une heure plus tard; devant la porte, Jacques lui serra la main, sauta dans son fiacre, et je crus l'entendre qui commandait : « Au ministère de l'Intérieur. » Je savais qu'il devait voir le ministre dans la journée. Je ne songeais plus à partir. Je crois même que je cessais de penser, de souffrir, de vivre. Le cocher, qui avait fini ses journaux, vint à la portière et sa voix me réveilla : « Eh bien, ma bonne dame, disait-il, pour sûr il ne viendra pas. Partons-nous? Les hommes, faut jamais leur faire voir qu'on tient à eux... » Honteuse, je descendis de voiture, je réglai, et je me mis à marcher. L'air un peu vif me rafraîchissait. Cependant, après quelques pas, je dus m'arrêter; je n'avais plus de souffle et le cœur me faisait mal. Je pris un autre fiacre pour rentrer. Jacques n'était pas encore venu. Il revint pour dîner, gai, souriant, parlant de l'importance qu'il prenait dans le monde poli-

tique. Je croyais qu'il m'inspirait de la haine, et vraiment je ne sentais plus rien. Amour, aversion, jalousie, tous mes sentiments avaient sombré en quelques heures. Je crois que je suis morte ce jour-là. Celle qui vit maintenant, c'est une autre femme.

M. Mérans, désespéré, murmura :

— Le misérable!

Par un scrupule d'espérance, et bien qu'il parlât sans conviction, il ajouta pourtant :

— Ils pouvaient s'être rencontrés en visite, être sortis ensemble. Ce n'est peut-être pas ce que tu crois.

— Oh! père! On ne m'aurait pas prévenue. Et puis... (elle rougit, car elle était confuse d'être descendue à ce rôle) je me suis informée. Jacques n'a point de crainte. Est-ce que je compte, moi, pour lui? L'entresol est loué à M. de Lavernay; c'est le nom de l'ancienne propriété de son père, près d'Annecy.

Elle dit encore :

— Je ne sais pas lutter, moi. Je suis trop douce et trop peureuse. Je ne lui ai rien dit.

Elle eut un haut-le-cœur. Elle se souvenait que le lendemain de ce jour cruel elle avait encore subi les baisers de Jacques, sans avoir la force de lui résister, dans une prostration de tout son être. Depuis, la maladie grave qu'elle avait contractée l'avait du moins préservée de ce contact qu'elle ne pourrait plus supporter.

M. Mérans demanda encore :

— Sais-tu quand cette liaison a commencé?

— Non, je ne sais pas. Quelquefois, je pense

que ce doit être avant mon mariage. Peut-être l'aime-t-il depuis longtemps. Je me souviens maintenant de certaines paroles, de certains regards de Mme Ferresi. Pourquoi est-il venu me prendre le cœur s'il l'aimait? Dites-moi pourquoi? Je ne puis comprendre, moi, tant de fausseté.

Elle éclata en sanglots. M. Mérans lui passa doucement la main sur la joue.

— Pauvre petite Annie! Moi aussi, je suis coupable. Je n'aurais pas dû consentir à ce mariage. J'ai manqué de courage. Tu aimais Jacques, et briser ton amour fut au-dessus de mes forces.

Elle dit parmi ses larmes :

— Oh! ne vous faites pas de reproches. C'est vrai, je l'aimais. Les jeunes filles ne savent pas. Quand le cœur aime à aimer, il s'attache où il peut. C'est plus tard que l'on comprend, et le mal est déjà fait.

— Il fallait m'écouter.

— On n'écoute personne en amour. Les jeunes filles trop tendres, il faudrait les accoutumer à juger par elles-mêmes. Où donc aurais-je appris à connaître les jeunes gens? Nous vivions à la campagne, et nos séjours à Paris étaient si courts. Jacques, le premier, s'est occupé de moi. Je croyais que ces toutes petites attentions qu'un jeune homme a pour une jeune fille, c'étaient de grands signes d'amour.

M. Mérans réfléchissait, comme s'il prenait une grave décision. Il récapitulait pour les juger les fautes de son gendre. Jacques devait être l'amant de Mme Ferresi avant le mariage; pour lui donner le change, il lui avait parlé de la liaison de Lucien

Halande avec l'Italienne. Il lui tuait sa fille peu à peu. Le mal était bien irréparable. Il dit après un instant :

— Tu resteras chez nous, Annie. Tu ne le reverras pas. Il faut te séparer.

Elle fixa sur son père ses grands yeux voilés :

— Oh! maintenant, ce n'est plus la peine.

Et comme elle se cachait la tête en pleurant, il comprit brusquement qu'elle se considérait comme perdue. Il connut un instant le désespoir et la colère. Les dents serrées, il murmura :

— Le misérable! je le chasserai! je le tuerai!

Elle releva la tête à demi :

— Non, laissez-le. Moi, je lui pardonne bien. Je n'ai pas de mérite. Je ne l'aime plus. J'ai appris trop de choses mauvaises. J'ai trop souffert. Mon amour est mort. Quand je l'ai cherché dans mes souffrances, je ne l'ai plus trouvé.

Il lui prit la tête dans ses mains et la regarda au fond des yeux :

— Chère enfant, dis-moi ce que tu as. De quel mal souffres-tu?

— Les médecins ne savent pas bien. Ils disent que j'ai le cœur fêlé. C'est le jour où je les ai vus ensemble que le mal m'est venu. Depuis, j'ai eu deux crises. Ah! Ah!

Elle fut prise d'étouffements subits, et son visage se contracta douloureusement. Il la prit dans ses bras, et, par un grand effort, il la porta jusqu'à la maison.

On manda en toute hâte le docteur Ravaux qui s'installait à Menthon l'été. Son tact médical était presque infaillible. Il ausculta la malade.

— Je ne vous cacherai pas que c'est très grave, dit-il à M. Mérans. Le cœur est pris et les signes sont alarmants.

Et il exposa le diagnostic de cette maladie perfide, ses causes difficiles à connaître, sa marche, ses accès pénibles, où le patient a la poitrine serrée comme dans un étau, ses dangers pour une personne aussi affaiblie qne Mme Alvard.

Quand son père revint près d'elle, Annie, étendue, lui sourit. Un peu de sang revenait à ses joues. Elle ne paraissait pas gravement atteinte, seulement délicate et anémique. Elle avait consulté à Paris : elle savait, elle, qu'elle pouvait mourir dans une crise.

III

LES DISTRACTIONS D'UN MAIRE DE VILLAGE

Lucien Halande, quittant son veston, se mit à faucher avec ses fermiers. Faveraz et ses quatre fils, en ligne, tranchaient les épis d'or à larges coups demi-circulaires, d'un rythme régulier et lent. Le soleil de juillet, qui avait mûri les moissons, allumait des étincelles d'argent au fer poli des faux.

— Vous n'avez pas le coup, fit le vieux Faveraz sans interrompre son travail et sans même tenter une indication

Lucien, ennuyé de son infériorité, observa ses compagnons de travail et s'appliqua :

— Vous avez le coup, approuva enfin le paysan, toujours sans avoir l'air de regarder.

Mais le jeune homme était en sueur. Il continua de faucher, par amour-propre, regrettant d'avoir commencé. Peu à peu il s'accoutuma, ses muscles se brisèrent, et quand vint la pause, il ne sentait pas trop la fatigue. Il but du cidre avec les fils de Faveraz. Celui-ci debout, appuyé sur sa faux, refusa de se désaltérer.

Depuis le décès de sa femme, sans jamais se plaindre, il se reposait et parlait de moins en moins.

— Voici l'adjoint, dit-il, comme un paysan en blouse bleue apparaissait au bout de la prairie, un paquet sous le bras.

Celui-ci, quand il fut près du groupe, salua Lucien Halande et lui remit une grande enveloppe :

— C'est le budget qui revient, monsieur le maire.

— Bien, Joly. A-t-on approuvé nos réparations à la mairie?

— Non, monsieur le maire.

— Ah! ces messieurs de la préfecture en prennent à leur aise avec nous. Et au village, quoi de nouveau?

— Oh! rien.

Cependant l'adjoint avait ce même pli de la bouche, discret et ironique, que le jeune homme découvrait sur le visage de Faveraz lorsque ce dernier avait quelque chose à dire.

— Pas de bataille au cabaret? Pas de procès-verbal du garde champêtre?

— Non, monsieur le maire.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? Voyons, je comprends bien à votre air qu'il y a quelque chose.

— Eh bien, monsieur le maire, il y a Vogenier.

— Qui ça, Vogenier? Personne ne s'appelle ainsi chez nous?

— Je vas vous dire. C'est un étranger qui est du pays de Sixt, là-bas, du côté du mont Blanc. Il ne peut pas tenir en place. Il a couru déjà toute la terre, et il n'a pas fait fortune. Son bien tient dans son baluchon.

— Oui, pierre qui roule n'amasse pas mousse.

— Il est venu pour les travaux du chemin vicinal en haut du village. Il a une parole infinie. Il sait des histoires. Alors, personne ne dort plus.

— Comment, personne ne dort plus?

— Non, monsieur le maire. C'est le temps de la fauche. Le jour on travaille. Le soir on vient dans la grange où il couche. On s'étend sur la paille, et il parle. Il parle tout le temps. Il parlerait des semaines durant. Voilà une quinzaine que ça dure. Pas d'avocat qui ait tant de langue. J'en ai entendu pour le procès de la commune. Ils ne dévidaient pas autant de paroles. C'est comme un robinet qu'on tourne : ça coule tant qu'on veut, et comme qui dirait du vin, rapport à la chaleur qu'on se sent au cœur. Vous comprenez. Personne ne veut plus dormir. Les femmes surtout sont enragées. On ne peut plus les mener coucher. L'homme de Sixt a voyagé partout : par Paris où il tournait des mécaniques; au pays des nègres, et dans une autre paroisse où l'on a percé la terre pour laisser passer les bateaux, comme on devait faire à Panama où tout le monde a perdu de l'argent.

— Sauf les députés.

— Il dit des choses étonnantes : peut-être bien qu'elles sont vraies. Quand on n'a pas d'instruction, comme moi, on ne sait pas grand'chose. Il faut venir l'entendre, monsieur le maire, il faut venir un soir. Je vous cacherai dans la grange avant qu'il arrive. Vous n'aurez point sommeil pour sûr. Tantôt il raconte des histoires de sa vie; tantôt, à lui tout seul, il s'agite comme si plusieurs particuliers avaient à débattre ensemble. C'est pareil au

théâtre Grégoire que j'ai vu un jour à Annecy. On croirait tout le village à la foire ; pour le bruit s'entend, car pour la parole il parle bien.

— Mais c'est le temps de la fauche. Le soir, on doit être fatigué.

— Oh ! que non. On dort deux heures après-midi quand il fait trop chaud pour travailler. Mais la nuit, ce diable d'homme ne permet pas. Faut venir l'entendre. Il jette un sort à ceux qui l'écoutent, personne ne peut plus s'en aller.

— J'irai. Tenez, ce soir même. Voulez-vous ?

— Ça va.

Et le paysan s'éloigna rapidement pour reprendre son travail avant le soir.

— Viendrez-vous aussi, Faveraz ? demanda Lucien.

Le vieux fermier hocha la tête :

— J'ai vergogne des bavards, et la nuit est faite pour dormir.

Le jeune homme s'épongea le front, remit son veston et revint lentement au château. Des paysannes, les jupes nouées à la ceinture et les avant-bras dénudés, le hâle de leurs visages tout réchauffé au soleil, rassemblaient en gerbes les épis qui gisaient à terre comme de belles fleurs d'or mourantes. Il admira la moisson féconde, la substance magnifique du pain nécessaire.

Au salon, Jacques Alvard, arrivé la veille de Paris, l'attendait en feuilletant des ouvrages épars sur la grande table de travail. Il lui désigna tout de suite les volumes en souriant :

— Des manuels Roret : *le Guide du parfait propriétaire*, *les Machines agricoles*. Et jusqu'à un

vieux bouquin du seizième siècle : *Théâtre d'agriculture et Mesnage des champs*. Ah çà ! tu prends donc au sérieux ta villégiature?

Lucien ne goûtait aucun plaisir à revoir son ancien camarade.

— J'aime mieux, dit-il, un bon agriculteur qu'un mauvais député. Quant au livre d'Olivier de Serres, il m'est dédié.

— Trois cents ans à l'avance?

— Mais oui ; lis la dédicace.

Jacques ouvrit le livre à la première page et lut :

— « ... Au gentilhomme et à autre vertueux personnaige capable de raison, qui, ayant deslibéré de faire valoir le bien que Dieu luy a donné ou par ses antécesseurs ou par ses honnestes acquets, se résoud à prendre joieusement la peine de le faire cultiver. » Très bien : tu assommeras tes fermiers tout l'été par des conseils théoriques et saugrenus, et l'hiver tu oublieras à Paris avec des chanteuses les plaisirs moraux et ternes de la campagne. Car je ne te demande pas pourquoi tu n'es pas venu me voir Cours la Reine.

Il faisait allusion à la dernière liaison de Lucien qu'il avait rencontré un soir avec une héroïne de music-hall. Mais celui-ci répondit :

— Je crois que je passerai l'hiver ici.

— Vraiment? Tu t'ennuieras à mourir.

— Mais non. J'étudie un outillage et des engrais nouveaux pour perfectionner la culture. Et puis, j'écrirai un livre sur le grand homme qui habita ce coin de terre.

— Il y eut un grand homme sur ce coin de terre?

— Ce n'était pas un homme politique. Il vécut

vers l'an mil et s'appela Bernard de Menthon. C'est un saint. Il s'enfuit de ce château que j'habite la veille de son mariage, et fonda l'hospice du Grand-Saint-Bernard pour recueillir les voyageurs égarés.

— Il fit au moins une heureuse : celle qu'il n'épousa pas, dit Jacques, qui ne se souciait point de saint Bernard de Menthon.

Et, pour couper court à cette histoire ancienne, il ajouta :

— Tu es comme ma femme qui déteste Paris et n'y veut plus revenir. Comment va-t-elle? Voici plus de deux mois qu'elle m'a quitté.

A cette question, Lucien revit la pâle figure d'Annie. Il la rencontrait souvent. Il devinait sa souffrance dont elle ne parlait jamais. Une lente intimité se créait entre eux, venue de goûts pareils sur la nature, sur les livres simples et sincères. La douleur de l'une et l'affectueuse pitié de l'autre environnaient d'un mystère touchant cette amitié. Sachant qu'elle passerait l'hiver à Annecy ou à Menthon, il avait décidé de rester ici. Quand il la voyait, le cours de sa vie coulait doucement, comme ces sources claires qu'on n'entend pas et qui sont fraîches.

— Elle ne va pas bien, dit enfin le jeune homme. Ma vieille fermière, qui était anémique, disait d'elle-même, avec découragement, qu'elle avait besoin de *fortification*. Mme Alvard a aussi besoin de fortifiants.

Jacques prit son chapeau :

— Allons la voir. Accompagne-moi chez les Mérans.

— Tu n'habites pas aux Peupliers?

— Je préfère être au centre de ma circonscription, dans mon appartement de garçon que j'ai gardé. J'ai des distributions de prix à présider à Annecy, à Rumilly. C'est un moyen de popularité. Je prends ensuite le palmarès, et je fais écrire par mon secrétaire des lettres de félicitations, que je signe, aux parents dont les enfants sont marqués d'un astérisque indicateur des triomphes scolaires.

Lucien songeait, non sans une joie intérieure :

« — Il ne vivra pas auprès d'Annie. L'aime-t-elle encore? Ou bien la désillusion est-elle la cause de son mal? »

Ils marchaient côte à côte, ainsi désunis dans leurs pensées. Jacques, d'une main, conduisait sa bicyclette qui l'avait amené à Menthon. Comme ils traversaient le village, ce dernier, blagueur, dit à son compagnon de route :

— Toi aussi, avec tes airs détachés, tu touches à la politique. Tu t'es fait nommer sournoisement maire de ta commune. Eh! eh! aux prochaines élections, on sollicitera ton appui.

— Pardon, rectifia Lucien, on m'a élu maire de Menthon, et je m'occupe, non point de politique, mais des finances et de la paix de ma commune.

— Et ton premier acte a été de m'enlever ses procès pour les donner à Brénaz.

— Je croyais qu'un député ne gardait pas sa clientèle d'avocat.

— Oh! l'on ne garde que les affaires d'un rapport sérieux. Les broutilles, on les laisse aux confrères.

Désireux de parader aux yeux de son ancien ami, il enfourcha son propre éloge :

— Je n'ai pas perdu mon temps depuis une année. Je crois que j'ai bien mené ma barque.

— Oui, je l'ai su par les journaux.

— Mes débuts à la tribune ont été fort remarqués. Je puis le dire sans orgueil. Ce premier discours ne me classait point de façon définitive dans un parti. J'y tenais beaucoup. On me fait des avances de tous les côtés, surtout les radicaux, et, tôt ou tard, ils prendront le pouvoir.

— Mais tu t'es présenté ici comme modéré?

— Qu'est-ce que cela fait? Quand je serai ministre, on mesurera mon influence et non pas mon opinion. A Paris, dans le monde parlementaire, on est très sceptique. On a des convictions enflammées à la tribune; dans les couloirs elles se refroidissent aussitôt. Tel joyeux député, que le pays estime l'ornement du groupe radical ou du groupe opportuniste, appartien en réalité à ce que nous appelons au fumoir de la Chambre le groupe pornographique. Il est nombreux et se recrute partout.

Jacques n'avait jamais renoncé au plaisir du cynisme. C'était la seule faiblesse de sa volonté. Il considérait sa supériorité comme si évidente, qu'il ne dissimulait aucun de ses actes, aucune de ses pensées. Il étalait sa force comme un hercule de foire exhibe complaisamment ses biceps.

— J'obtiens déjà quelque faveur au barreau de Paris, reprit-il, continuant son apologie. Là encore je réussirai. Enfin, j'ai donné au *Figaro* une série d'articles très appréciés sur la situation écono-

mique de l'Italie, que j'avais étudiée pendant mon voyage de noces.

— Pendant ton voyage de noces?

— Oui, fit Jacques sans même remarquer l'étonnement de cette question. Je viens de les publier en brochure, en y joignant une étude sur nos traités de commerce. A la rentrée, je prendrai part à la discussion de l'impôt sur le revenu, et je présenterai un projet de loi sur la diminution des frais de justice. C'est populaire. Le peuple paiera d'une autre façon, voilà tout. Il est taillable et corvéable à merci.

— J'admire l'amour que ses représentants ont pour lui.

— Oh! je n'ai pas de sentiments inutiles.

— Oui, tu ne fais rien que pour ton plaisir.

— La vie n'est supportable que dans une agitation violente. Il faut être comme les hauts fourneaux, qui demeurent toujours allumés. Il n'est que d'agir pour se sentir vivre. L'avenir se laisse violer par notre volonté.

— Moi, je ne me plais qu'au passé. Dans notre vie, tout ce qui est est passé...

Cette conversation les avait conduits à la porte de la villa des Mérans. Ils trouvèrent la famille réunie au salon, et M. et Mme Ferresi en visite. Lucien remarqua la froideur avec laquelle on accueillait Jacques Alvard. Il pressentait le triste mystère. Annie, blanche et comme absente, se laissa embrasser au front par son mari. Jeanne ne cachait pas son aversion. Les Ferresi eux-mêmes paraissaient gênés. Seule, Mme Mérans faisait quelques frais. Tout autre que Jacques se fût

déconcerté. Mais il n'attachait aucune importance aux scènes d'intérieur, et ne soupçonnait point les changements qu'il avait apportés dans ces vies paisibles.

— Vous êtes de retour à Talloires depuis longtemps? demanda-t-il au comte italien, dont il avait encore vu la femme à Paris huit jours auparavant.

Cependant les paroles tombaient, toutes glacées. Lucien vit le regard d'Annie qui l'implorait. Il se mit à parler avec précipitation. Etait-ce cela qu'elle lui demandait?

— Je suis sûr que vous ignorez tous ce qui se passe à Menthon. Un simple paysan révolutionne notre village. C'est une sorte de Juif errant qui porte dans sa besace le secret du bonheur universel. Vous n'avez pas envie de l'entendre? On dit qu'il parle mieux que notre député. Moi, je vais ce soir dans la grange où il donne ses conférences.

— Oh! père, allons-y tous? demanda Jeanne à M. Mérans, et ses yeux clairs fixaient Lucien amicalement.

— Il fait si beau, ajouta Annie. La nuit sera chaude. Je pourrai vous accompagner.

M. Ferresi, toujours grandiloquent, accorda son adhésion :

— Votre peuple d'esclaves ne brise ses fers qu'en paroles. Cependant j'entendrai les billevesées de ce porteur de blouse.

— A quelle heure faudra-t-il vous envoyer la voiture? questionna la comtesse.

Et Lucien dit à Jacques :

— Et toi, viendras-tu?

— Oh! moi, le peuple ne m'intéresse que lorsqu'il vote.

— Alors, conclut Mme Mérans soulignant ce qui ne désirait pas l'être, Mme Ferresi n'y va pas, M. Alvard n'y va pas. A quand la cérémonie?

— A huit heures, je pense, répondit Lucien Halande.

— Eh bien, fit la maîtresse de maison, vous allez tous dîner ici. A huit heures, vous vous rendrez au théâtre. Jacques partira sur sa bicyclette, et la comtesse se fera conduire à Talloires, à moins qu'elle ne préfère attendre le comte ici.

— Merci, madame, répliqua l'Italienne; je suis très lasse ce soir. Je préfère rentrer et vous laisser Ferresi. Monsieur Alvard, voulez-vous voir si la voiture est prête? Il faut bien que le cheval se repose un peu à Talloires avant de venir chercher mon mari.

Et se penchant vers celui-ci :

— A quelle heure rentrerez-vous?

— Je ne sais pas. Vers onze heures ou minuit, je pense.

Comme Alvard reconduisait la comtesse, elle lui murmura rapidement :

— Ce soir, à huit heures et demie, chez moi. Pas de danger. Les domestiques seront loin, et ma nourrice est ma chose.

Jacques fit un signe d'acquiescement...

IV

UN POÈTE DANS UNE GRANGE

Joly l'adjoint conduisait le petit cortège entendre Vogenier. Il faisait une claire nuit de juillet. La lune n'avait pas encore paru au-dessus de la montagne, mais des lueurs blanches traînaient par les chemins et les champs comme si elle était déjà là. Annie et Jeanne portaient des capuchons et des châles; de leurs visages on ne voyait bien que les yeux. Lucien, qui les accompagnait, leur tenait des propos agréables. Un peu en arrière, le comte Ferresi, emmitouflé dans son pardessus malgré la brise chaude, entretenait M. Mérans de Caserio Santo, le misérable assassin du président Carnot, qu'on allait juger à Lyon. M. Mérans ne parlait pas, encore ému de l'audace de Mme Ferresi et de Jacques Alvard, qui semblaient s'être donné rendez-vous chez lui. Il n'avait pas livré les tristesses d'Annie à sa femme, dont il connaissait l'inaptitude au malheur, et il songeait à la prévenir afin d'éviter le retour d'une pareille aventure. Ils entrèrent dans la grange et s'étendirent tout en haut, sur le foin. A travers les planches mal jointes, ils apercevaient des coins de ciel où vibraient des étoiles.

— Le voilà, fit l'adjoint juché près de Lucien Halande.

Vogenier apparut, suivi de son cortège. Il tenait une lanterne qui illuminait par intervalles, selon ses gestes, sa figure. C'était un petit homme maigre et nerveux, aux traits ascétiques, bronzés par le vent et le soleil. Il portait un feutre noir tout froissé qui ombrait son front, et de pauvres habits percés de trous. Il pérorait en entrant. Sa parole bien timbrée, un peu monotone, ni trop rapide, ni trop lente, nettement articulée, se comprenait à merveille. Derrière lui marchaient tout un groupe de femmes, d'enfants, — enfin des hommes, en moins grand nombre. Quelques-uns avaient aussi des lanternes. Elles éclairaient par places les tas de paille et de foin et projetaient des lumières fantastiques qui couraient sur les poutres de la toiture.

Vogenier ôta son chapeau. Aux sourdes clartés des lampes posées au sol, sa physionomie s'accusa. Il était chauve. Son grand front luisant, ses yeux un peu humides, qui regardaient vaguement et doucement, comme s'ils suivaient toujours un rêve de bonté, sa barbe grise, longue et mal taillée, lui donnaient un air d'apôtre besogneux, une beauté grave de prophète rustique.

— Nous allons nous étendre tranquillement, commença-t-il, et je vous raconterai ma visite chez Victor Hugo.

— Sa visite chez Victor Hugo ! murmura Lucien.

— C'est un halluciné, dit M. Ferresi.

— Pourquoi donc ? répliqua M. Mérans. Il sera

allé chez le grand homme rempailler quelque chaise usée par la grâce des Muses.

On froissa de la paille. On s'installa. Des voix nombreuses parlaient à la fois :

— Qu'est-ce que c'est pour un homme, Victor Hugo?

— Je te dis que j'ai vu son portrait dans *le Petit Journal*, quand il est mort. Même qu'il a eu un enterrement d'empereur. C'est déjà ancien.

— C'était un sénateur.

Puis toutes les voix se turent quand Vogenier commença :

— Ça oui, c'était un homme, Victor Hugo. Les hommes comme celui-là, c'est rare au jour d'aujourd'hui. Il aimait les petits, la liberté, la France. Il avait un cœur pour toutes les misères. C'était le patron des pauvres gens. Moi, j'ai couru le monde ici et là, et j'ai connu des tas de choses que vous ne savez pas. J'ai vu des hommes de puissance : M. de Lesseps, qui habita l'Égypte avec moi, car j'ai travaillé à son canal; Gambetta, qui était gros et parlait bien, — pendant la guerre, après la chute de Badinguet, il a essayé de battre les Prussiens, qui n'ont rien voulu savoir; — Garibaldi, qui est venu à notre secours; Rochefort, qui a un toupet sur la tête, et le président Carnot qu'on vient d'assassiner à Lyon. Eh bien, tous ces beaux messieurs ne valent pas Victor Hugo, parce que, voyez-vous, Victor Hugo, c'était le père à tous. Il a mis sur du papier des histoires que je vous raconterai, et qui sont à faire trembler le cœur dans la poitrine. Vous ne savez pas, vous autres : dans les villages on ne lit guère, et ça se comprend tout seul. Il y a la

terre à travailler, et puis on n'a pas l'instruction. *Les Misérables,* tenez, voilà un livre où l'on voit que les pauvres, qu'on croit mauvais et qu'on met en prison, pèsent plus dans la balance de Dieu que les gros propriétaires qui ont des champs et des rentes et qu'on salue chapeau bas. Il y a un galérien qui est la crème des hommes. Ça vous étonne. Et *Ruy Blas* donc! C'est l'histoire d'un domestique qui dit des choses que les ministres en sont tout suffoqués, et que la reine d'Espagne — parce que ça se passe en Espagne — embrasse gentiment pour le remercier d'aimer son pays. J'ai vu jouer ça, un soir qu'un machiniste m'avait donné une place, un fauteuil s'il vous plaît, qui lui venait de sa connaissance qui était bonne chez une femme qui était l'amie du directeur.

« Mais je n'en finirais pas si je vous disais toutes ces aventures. J'aime mieux vous parler de ma visite à Victor Hugo. Il a voulu la République le premier de tous, il y a bien longtemps, il y a presque cinquante ans, et, quand il a vu qu'on jetait un empereur à la tête de la France au lieu de nous donner la fraternité et la liberté, il s'est fâché tout rouge, et il s'en est allé dans une île que les Anglais ont dans la mer, tout comme Napoléon, le vrai, celui qui a battu la terre entière. Mais quand les Prussiens sont venus en France, il est rentré à Paris pour nous défendre, et le peuple l'a voulu pour son premier député. C'est quelques années après la guerre que je l'ai vu, moi qui vous parle. Je vas vous expliquer comment ça s'est fait :

« On avait nommé une Assemblée nationale qui avait été à Bordeaux, puis qui s'était installée à

Versailles, près de Paris. Les hommes d'âge qui sont ici doivent se souvenir. Les députés de ce temps-là ne travaillaient guère pour l'ouvrier. Ceux de maintenant font semblant, et se fichent de nous. L'ouvrier, voyez-vous, faut qu'on s'occupe de lui. Autrement il n'est pas content. Vous autres qui êtes paysans, vous êtes plus heureux que les ouvriers. Je puis le dire : j'ai labouré la terre pour mon compte, il y a beau temps, ma foi, et j'ai aussi travaillé chez les autres. Il vaut mieux travailler chez soi que chez les autres, et dormir sur sa paille que dans un lit étranger. Je ne dis pas ça pour me plaindre ; je suis très bien ici. Plus tard, quand tout le monde sera frère, et que tout appartiendra à tous, chacun sera heureux comme s'il était propriétaire. Mais nous n'en sommes pas là, mêmement. »

Il fit une pause sur cette tirade collectiviste. Lucien pensait :

« — Il faudra que je cause avec cet homme, avec ces paysans, et que je leur explique la vie sociale. »

Et M. Mérans, se penchant vers lui, dit à mi-voix :

— Il a déjà oublié Victor Hugo.

Vogenier reprit :

— Les hommes doivent tous s'aimer. Mais suffit... Or les ouvriers s'occupaient d'eux-mêmes, puisque les députés ne bougeaient pas. On avait formé un grand rassemblement qu'on appelait le Congrès du Prolétariat. C'était pour exposer les plaintes de tous ceux qui ont à gagner leur pain. Alors on décida qu'on irait parler à l'Assemblée, et

on délégua trois membres à cette besogne : un facteur de pianos, un cordonnier et votre serviteur. Oui, j'ai eu l'honneur magnifique d'être choisi par le peuple de Paris, et c'est moi qui devais tenir la cause. Je travaillais en ce temps-là dans de grands ateliers, plus grands que votre village et surtout plus populeux. Avant d'aller devant le gouvernement, nous décidons, les deux autres et moi, de nous faire accompagner par un grand député qui nous défendrait, parce que nous étions un peu honteux, vous comprenez.

« — Le père Hugo?... leur dis-je.

« — Ça va, disent-ils.

« Et nous allons chez Victor Hugo.

« Nous savions qu'il nous aimait. Nous sonnons chez lui. On nous ouvre, et on nous laisse devant la porte. C'est évident : nous n'avions pas des faces bien nourries et reluisantes de riches, et ça ne se lisait pas sur notre figure que nous représentions les ouvriers de la France. Une femme, qui était jeune et belle supérieurement vient nous trouver :

« — Qu'est-ce que vous voulez? qu'elle nous fait.

« — Nous venons voir le maître, que je lui réponds poliment.

« — Le maître ne peut pas vous recevoir aujourd'hui.

« J'avais un carré de papier dans ma poche. J'écris dessus : *les Prolétaires de France*. Et je le donne à la dame en lui disant :

« — Si vous vouliez, ma bonne dame, lui remettre ce papier?

« Au bout d'un instant, un domestique vient

nous chercher et nous conduit dans une grande chambre toute percée de fenêtres par où le soleil rendait visite. Là, on nous fait asseoir. Nous attendons longtemps.

« — Viendra, dit l'un.

« — Viendra pas, répond l'autre

« Voilà qu'enfin la porte s'ouvre, et le maître vient à nous, les mains tendues. Je le vois encore maintenant. Il n'était pas grand, mais il paraissait grand quand même; de beaux cheveux blancs et l'air d'un curé qui donne la bénédiction. Alors, quand je vois comme ça, tout près, le père des petits, le grand patriote, celui qui avait entrepris le salut des misérables, je suis pris d'un tremblement, ma salive sèche tout à coup. Je veux dire quelque chose, et les mots n'arrivent pas pour sortir.

« — Maître, lui dis-je, je... je peux plus... parler... l'émotion...

« Il m'encourage avec bonté :

« — Je vous comprends, mon ami, je vous comprends. Remettez-vous. Ne suis-je pas un homme? L'amour unit la force et la faiblesse. Prolétaires de France, je suis avec vous.

« De voir cet homme si bon, et si simple surtout, ça me rend la parole. Et je finis par lui dire qu'on nous oublie, nous les ouvriers. Quand je veux prendre l'affaire de nos réclamations par le commencement, il me pince le bras et m'arrête :

« — C'est bien, mon brave. Vous romprez tous les trois avec moi le pain de l'amitié. A table, nous causerons mieux du prolétariat. Mon cœur se donne à tous ceux qui souffrent. J'envoie un sou-

rire fraternel aux malheureux. Ma charité est immense comme la terre et comme le ciel...

« Il allait nous dire encore de grandes paroles. Nous l'écoutions comme nous aurions écouté notre père à l'heure de sa mort. Mais on gratta à la porte, et on entendit de petits rires d'enfants. Je vois la figure du maître qui s'illumine de même que les champs à l'aurore. Il sourit et il nous dit :

« — Vous êtes la France. Je vais vous montrer l'avenir de la France.

« Il ouvre, et, comme un printemps fleuri, deux mioches, un garçon et une fillette se tenant par la main, se précipitent dans la chambre. Il me montre du doigt à la petite fille et lui fait :

« — Jeanne, tu vois cet homme qui est assis là? Eh bien, c'est la France. Va l'embrasser.

« Et la petite s'en vient vers moi qui ne bougeais pas plus qu'une borne. Elle me grimpe sur les genoux, me passe les mains derrière la tête, me regarde bien et me flûte doucement dans la figure :

« — Alors, c'est toi, dis, la France? Eh bien, elle n'est pas belle. Pourquoi grand-papa veut que je t'embrasse?

« Tout de même elle m'embrassa. Et Victor Hugo me dit en faisant un grand geste :

« — Elle est une aube et je suis un couchant.

« Rien que de belles choses, comme vous voyez. Voilà comme la gloire de la France nous reçut, nous simples ouvriers. Peut-on avoir plus de fraternité? Dites-le. A la vérité, nous n'avons plus parlé de nos affaires, mais nous sommes sortis de

là tout fiers et le cœur tout chaud. Maintenant je vas vous dire *les Misérables...* »

A ce moment M. Ferresi, qui écoutait avidement, appuyé sur un coude, se renversa en arrière avec de grands soupirs qui s'étouffèrent bientôt. Lucien surpris se pencha. Le clair de lune entrait par les planches disjointes. Le comte apparut pâle et immobile comme un mort.

— Qu'avez-vous? demanda le jeune homme en prenant sa main froide.

Mais M. Ferresi ne bougeait pas. Annie et Jeanne s'effrayèrent. M. Mérans aida Lucien à descendre le corps rigide. Le cœur battait à peine. Vogenier suspendit son histoire. On approcha les lanternes.

— C'est une crise, dit M. Mérans qui reconnaissait les symptômes du mal dont Annie était frappée.

Il savait que le comte avait la même maladie que sa fille, et ce spectacle avivait sa douleur paternelle et ses craintes.

On arrangea une civière, et l'on transporta le malade à la villa des Peupliers. La lune, en plein ciel, précisait le cortège funèbre. Mme Mérans, sans inquiétude, fit préparer une chambre et chercher le docteur Ravaux.

— Une syncope, une simple petite syncope, disait-elle en fouillant sa boîte à pharmacie qu'elle regardait comme un talisman contre la mort.

Et Annie impressionnée, songeant à son propre sort menacé, oublieuse du passé de son amour, pria Lucien Halande d'aller prévenir Mme Ferresi du mal soudain de son mari.

V

FIN TRAGIQUE D'UN DÉRACINÉ

La villa des Ferresi, à Talloires, était bâtie à flanc de coteau. La chambre de la comtesse donnait sur le jardin en terrasse et dominait le lac. Elle semblait faite pour le plaisir, à cause du parfum des fleurs et du charme de la vue que livrait une large baie vitrée.

Déjà, au cours de brèves absences de son mari, Mme Ferresi y avait reçu son amant, malgré le danger dont elle redoutait et recherchait ensemble le frisson, et que Jacques craignait peu, confiant dans son étoile et dans la complicité soupçonnée bien qu'inexplicable de l'époux.

Ce soir-là, elle avait demandé à Jacques que la fenêtre demeurât grande ouverte et que la seule clarté de la lune les éclairât. Un jour mystérieux glissait vaguement sur son visage, donnait à ses épaules la claire et lisse transparence de la perle. Le vent nocturne, aux souffles chauds et chargés d'odeurs, la caressait avec une douceur de lèvres.

Déjà, devant la glace pareille au pâle ciel lumineux, Alvard renouait sa cravate, lorsque la vieille nourrice frappa à la porte et murmura :

— Madame, madame, c'est monsieur...

— Qu'il attende! fit Jacques sans perdre son calme.

Le péril doublait son audace. Il vit d'un coup d'œil que la chambre n'avait qu'une issue, et, prenant son habit, il se dirigeait vers la fenêtre pour sauter dans le jardin, quand la nourrice essoufflée put achever :

— ... Monsieur Halande, pour une mauvaise nouvelle.

— Lucien? Je vais lui ouvrir, dit encore Jacques.

Et sans s'inquiéter de sa maîtresse qui, muette de peur, s'était dressée sur le lit au premier appel, sans même remettre son habit, avec le cynisme de la situation, il introduisit le jeune homme dans la retraite amoureuse.

La nourrice avait dit à Lucien Halande que madame était couchée, qu'elle la préviendrait et que sans doute elle se lèverait pour aller le rejoindre au salon. Comme il s'y rendait, il fut surpris d'être appelé par Jacques.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? demanda ce dernier.

Et à voix basse :

— L'Italien est mort?

Du seuil, qu'il n'osait pas franchir, le jeune homme voyait dans la pénombre Mme Ferresi toute glacée, les cheveux dénoués et la chemise ayant glissé pour dégager l'épaule ronde, où s'égouttaient des clartés d'opale.

— Entre, reprit Jacques impérieux.

— Pardon, madame, s'excusa Lucien.

Et sans timidité, presque avec mépris, s'habituant à l'ironie de cette aventure singulière, il ajouta :

— Je viens vous tranquilliser sur l'absence de M. Ferresi. Il a été pris d'un évanouissement. Déjà il reprend connaissance. Il se reposera aux Peupliers, et demain on vous le rendra.

Prête au drame, et ses yeux noirs reflétant une horreur tragique, elle s'écria sans pudeur, comme pour se couvrir d'ignominie :

— Il mourait quand nous faisions l'amour!

Il fallut lui jurer sur une statuette de saint François d'Assise, ornement indulgent de la cheminée, que son mari était bien vivant.

— Je veux aller le voir, assura-t-elle.

Et, malgré les protestations de Jacques qui estimait toute cette scène inutile et ridicule, elle éloigna les deux jeunes gens et s'habilla.

Au salon, Jacques, sans scrupule, expliquait à Lucien Halande ce qu'il appelait une fantaisie étrangement durable :

— Oui, elle me tient encore. Tu as pu constater comme elle est belle. Mais c'était presque nuit. Si tu voyais aux lumières!...

Lucien esquissa un geste qui signifiait : « Cela ne me regarde pas. » Il souffrait pour Annie de la honteuse trahison. Sa piété sentimentale augmentait pour l'abandonnée. Cependant il ne rappela pas son serment à Jacques, qui, ne voulant pas être taxé de faiblesse, manifestait une indifférence blasée tout en insistant sur les charmes de l'Italienne.

Comme Mme Ferresi les rejoignait, agrafant sur sa robe un manteau sombre adapté d'avance à quelque scène de désolation, une voiture s'arrêta devant la porte de la villa. Le salon donnait sur la

route. Lucien ouvrit la croisée, et brusquement il repoussa son compagnon qui faisait mine d'avancer la tête :

— Cache-toi donc. C'est *lui* qu'on amène.

— Est-il mort ? murmura Jacques.

Et, presque gouailleur, il ajouta :

— Oh ! tu sais, il est au courant.

Lucien vit porter hors du landau M. Ferresi. Le moribond avait les yeux grands ouverts. La lune éclairait son pâle visage renversé en arrière et ses maigres doigts crispés sur un châle noir.

— Sors vite par le jardin, dit le jeune homme à Jacques qui ne se pressait pas.

Celui-ci se décida à gagner la porte.

Déjà l'on sonnait, et Mme Ferresi, ayant vu disparaître son amant, ouvrit elle-même au lugubre cortège. Deux domestiques portaient le comte que M. Mérans accompagnait. Elle les accueillit avec des éclats pathétiques de la voix et des gestes de mélodrame. Elle passait avec une promptitude merveilleuse des transports de l'amante au désespoir de la femme. Son émotion était sincère ; à cette heure, elle se reprochait sa faute avec une violence dont elle-même ne soupçonnait pas le caractère factice et passager.

Par une de ces circonstances où le hasard dépose une macabre ironie, on déposa le malade sur le lit que la comtesse venait de quitter et qu'elle avait hâtivement recouvert. C'était dans la première chambre à coucher ayant accès sur le corridor d'entrée. Lucien le remarqua :

— La mort prend les draps de l'amour.

M. Mérans expliquait à Mme Ferresi la crise

subite de son mari et la gravité du mal. Le malade, appuyé à des coussins, laissait errer autour de lui ses regards vagues, chargés d'un sombre mystère; de ses mains nerveuses il ramenait et repoussait tour à tour d'un geste mécanique la couverture qu'on avait disposée sur son corps. Tout à coup ses yeux, où flottait quelque effrayante pensée, s'arrêtèrent sur sa femme; d'un geste inattendu, il se redressa sur le lit, et, montrant la porte du doigt, il dit de sa voix sourde :

— Va-t'en!

Elle se cacha la tête dans les mains, et, passive, elle sortit en poussant des sanglots. M. Mérans, par commisération, la rejoignit. Et lorsque Lucien, qui l'avait suivie du regard, se retourna vers le moribond, il trouva un rictus aimable sur cette face de cadavre, et il entendit ces singulières paroles prononcées avec sérénité et politesse :

— Je vous vois avec peine, cher monsieur, prendre de l'intérêt aux mouvements spontanés d'une foule instinctive et grossière. Connaissez donc la vertu du mépris. Usez sans scrupule de l'ascendant que donne la richesse ou l'intelligence sur ces timides barbares qui sont le nombre et non la force. Nous n'avons de la civilisation que le nom, un certain vernis et des costumes ridicules. Installés dans leur sauvagerie, qu'ils rendent seulement confortable, les hommes se battent toujours pour une pièce d'or ou pour une femme. Je vous supplie, monsieur Halande, de les abandonner à leurs tristes ébats.

Il s'arrêta de parler. Sa voix, rauque sur les dernières syllabes, s'étouffa. Il avait fait un effort

immense pour donner une grâce tranquille à cette tirade.

— Reposez-vous, dit Lucien. Ne parlez pas. Vous voyez bien que cela vous fatigue. Votre médecin de Talloires va venir.

La crise reprenait avec plus de force. Le front du mourant s'emperla de sueur. Il haletait sous l'invisible main de fer qui lui broyait la poitrine et semblait joindre le sternum à la colonne vertébrale.

M. Mérans apparut sur le seuil, et, voyant les progrès du mal, il ressortit aussitôt, espérant hâter la venue du médecin. Devant la porte, Mme Ferresi, appuyée au mur, pleurait bruyamment. Il lui donna de mauvaises nouvelles. Elle courut dans l'escalier en criant :

— Confession! Un prêtre! vite un prêtre!

Dans la chambre, le malade, épuisé, avait laissé rouler sa tête sur l'oreiller. Il sentait la vie s'enfuir, et il omettait de parer ses derniers instants d'un calme philosophique. La détresse de la mort envahissait ses yeux emplis de terreur où se reflétait enfin son âme obscure, faible et violente.

M. Mérans rentra avec le médecin. Quelques instants après, Mme Ferresi se glissa à son tour dans la chambre à la suite de deux prêtres qu'elle avait fait chercher par précaution et qui, venant de directions opposées, s'étaient rencontrés non sans surprise à la porte.

Le regard angoissé du moribond ne vit que le médecin et se chargea d'espoir et de supplication. La vie, il demandait la vie, fût-elle accompagnée d'un cortège de douleurs et de trahisons.

Cependant la crise diminuait. Comme on l'auscultait, le comte aperçut les deux ecclésiastiques, et, reprenant l'ironie avec l'espérance, il leur dit ces paroles courtoises :

— Messieurs, je vous remercie de cette visite nocturne. Je ne suis point de vos clients, mais vous pouvez demeurer et débattre ensemble quelque point de théologie.

Le plus âgé des deux, le curé de Talloires, eut un sourire indulgent, renvoya son jeune confrère étranger à la paroisse, et s'efforça de calmer les soupirs de Mme Ferresi.

Le médecin prescrivit des remèdes; il avait reconnu que le cœur était pris. Son visage fermé ne livrait rien de son diagnostic. Il tourna quelques phrases rassurantes dont on devinait le manque de sincérité. Le malade ne s'y trompa point. Il se rappela qu'il avait lu son arrêt de mort à Menthon sur la figure bouleversée du docteur Ravaux, praticien excellent mais incapable de garder une impression. Il sembla se recueillir dans la certitude de sa défaite. Et même il soupira sur sa destinée. Pourtant il se sentait mieux et ne souffrait pas. Ce serait sans doute pour plus tard... bientôt. Ce ne serait pas là, tout de suite. Cette pensée l'attendrit. Ses yeux embués de larmes se fixèrent doucement sur M. Mérans, qui s'opprochait du lit et lui prenait la main. Il finit par lui dire avec gravité :

— Monsieur Mérans, lorsqu'on est assez lâche pour ne pas remplir soi-même un acte de justice, on le fait accomplir par un autre, n'est-ce pas?

— On pardonne, prononça le prêtre.

Le comte s'arrêta un instant et reprit ;

— La lettre anonyme est une arme indigne d'un honnête homme, n'est-ce pas, monsieur Mérans? Quand elle s'adresse à une femme, elle est une félonie.

Lucien et les autres personnes présentes crurent qu'il divaguait, tandis que les traits de M. Mérans s'altéraient et qu'il fixait étrangement le moribond :

— Pourquoi me demandez-vous cela?

L'Italien ne répondit pas. Après une pause, il s'adressa à M. Mérans pour la troisième fois et lui dit encore :

— Votre fille, Mme Alvard, n'est pas venue? Pourquoi n'est-elle pas venue? Je voudrais la voir, je le veux absolument.

Et il ajouta cette prière singulière :

— Priez-la de me pardonner, monsieur Mérans, donnez-moi cette promesse.

Au grand étonnement de Lucien, qui imaginait quelque accès de délire, M. Mérans fit cette promesse avec une certaine solennité, comme s'il comprenait de quel prix était le pardon de sa fille. Et le vieux prêtre, s'approchant du mourant, lui murmura des paroles de paix :

— Dieu vous pardonnera vos offenses si vous pardonnez à ceux qui vous ont offensé. Ne gardez point de pensées mauvaises. Oubliez le mal.

Mais le mourant, d'une voix encore forte, le repoussa :

— Moi, je ne pardonne rien. Je n'oublie rien.

Ses yeux, avant d'éteindre à jamais leur regard, avaient encore des lueurs de haine. Sa révolte permanente contre le cours des événements durait

jusque dans l'agonie. Tout son corps fut parcouru de longs frissons, et l'on crut que c'était la fin. Mais une force nerveuse l'animait encore.

— Lénor! appela-t-il faiblement.

L'Italienne, qui pleurait au fond de la chambre, se précipita vers la couche funèbre. Enfin, son mari n'expirerait pas sans lui avoir pardonné. Son cœur désespéré se délassa dans cet espoir bienfaisant. Déplorant les folies de ses sens calmés, et soupirant après la paix de l'âme, elle murmurait des invocations religieuses où elle déposait sa crainte superstitieuse de l'enfer et son effroi naturel de la mort.

Celui-ci, quand elle fut tout près, souleva ses mains pâles et déjà lourdes. Il les posa sur ce beau visage de femme. Il caressa la chair délicate et la chevelure aux reflets bleuâtres; il tendit sa bouche violette vers les yeux de nuit, vers la bouche sanglante. Et dans le silence profond, les assistants entendirent distinctement tomber ces paroles prononcées à voix basse, avec une lenteur douloureuse :

— Je baise tes yeux de mensonge et ta bouche adultère parce que je t'aime.

L'Italienne, s'arrachant à cette horrible étreinte, poussa un long gémissement et s'affaissa au pied du lit, comme une loque humaine.

Le moribond ricanait. Ce rire hideux se prolongea dans un râle. C'était la crise suprême. Il étouffait. Ses mains se soulevèrent vers le col de la chemise comme pour le briser et retombèrent sans force. Vainement le médecin tenta de le faire boire. Les yeux s'injectèrent de sang, la bouche se

tordit, et après quelques rauques halètements, ce fut, comme un souffle léger, le dernier soupir.

Le médecin lui approcha des lèvres une glace dont la clarté ne se ternit pas. Il mit la main sur le cœur qui ne battait plus. Vainement il chercha une trace de la vie.

Le vieux prêtre et la nourrice italienne, agenouillés au fond de la chambre, récitaient les prières des morts.

Mme Ferresi s'était redressée. Elle ne pleurait ni ne gémissait plus. Et Lucien vit avec surprise sur ses traits contractés le mépris dominer la douleur. Elle semblait dire sans dissimulation :

« — Il savait tout et il ne m'a pas frappée. Il n'a pas frappé mon amant. Il n'a jamais rien révélé de son âme ténébreuse. Cet homme était un fourbe et un lâche! »

Cette expression du visage, à laquelle il ne pouvait se méprendre, figea sur ses lèvres les paroles de consolation qu'il allait adresser.

« — Ils se ressemblaient pourtant, songea-t-il, par leurs pensées violentes et leur faiblesse pour agir. C'est la fin d'une race déracinée. »

Après avoir offert ses services, il sortit avec M. Mérans. Ils savourèrent la fraîcheur vivifiante de la nuit, après le spectacle de cette mort tragique. Il était déjà tard, presque le matin. La lune s'était cachée derrière le Semnoz. Des lueurs d'or rose apparaissaient au sommet des monts. Au ciel profond, les étoiles lointaines brillaient. Comme la voiture montait la côte qui domine Talloires, ils entrevoyaient le lac pâle, et ils entendaient le soupir léger de ses vagues au rivage qui

se mêlait à la rumeur confuse de la terre et à la plainte aiguë des criquets dans les haies.

Ils ne parlaient point. Le secret de l'Italien, qu'il avait révélé dans la mort, pesait sur eux. Lucien exprima enfin leurs deux pensées.

— Jamais il n'avait laissé paraître qu'il l'aimait et qu'il était jaloux.

M. Mérans regarda le jeune homme et, comprenant qu'il *savait,* il se décida à l'interroger.

— Vous connaissiez son amant?

— Non, reprit Lucien avec la honte de tromper cet honnête homme.

Après une hésitation, M. Mérans passa outre et reprit :

— Vous savez qu'Alvard est son amant. L'était-il avant son mariage?

— Comment voulez-vous que je le sache?

Mais M. Mérans ne le croyait pas. Il se rappelait des attitudes et des expressions de visage qui lui livraient la vérité.

— Si, reprit-il avec force. Vous le saviez, et vous ne m'avez pas averti. C'est ce qu'on appelle l'honneur. Pour ne pas trahir un ami que vous n'aimez pas, que vous ne pouvez pas aimer, vous avez laissé faire ce mariage abominable; et pourtant vous avez de l'affection pour moi, pour Annie!...

Lucien ne put supporter ces reproches :

— Jacques, dit-il doucement, m'avait donné sa parole qu'il romprait avec sa maîtresse avant son mariage. Je l'avais menacé de vous avertir.

— Vous savez ce que valent ces paroles d'honneur. Et Jacques m'assurait que vous étiez, vous, l'amant de Mme Ferresi!...

Ils se turent de nouveau. Leurs pensées de tristesse se rejoignaient sur Annie malheureuse. Le regret du passé touchait leurs cœurs. Ils songeaient à cette destinée sans joie.

A l'entrée de Menthon, avant de descendre, M. Mérans dit à Lucien :

— Ne parlez pas maintenant à ma fille des paroles du comte.

Lucien demanda :

— Que voulait-il dire en parlant de lettre anonyme ?

Mais M. Mérans ne donna pas d'explication. Il fit un geste d'ignorance.

Demeuré seul, Lucien se remémorait les paroles orgueilleuses de l'Italien et les phases de cette mort toute mêlée à l'adultère et à la trahison. Il en comparait l'amertume et la violence à la paisible sérénité de Julienne, la paysanne qu'il avait récemment assistée. Il oubliait ses anciennes pensées d'égoïsme et ses caprices de la chair ou de l'esprit comme des choses perdues par de mauvais chemins.

En traversant le bois qui ouvrait son domaine, il aspirait joyeusement l'odeur des arbres et de la terre où tombait la rosée du matin. Il cueillait, comme de fraîches fleurs nouvelles, toutes sortes de pensées simples et fortes. La nature lui versait un grand désir de vie saine et bienfaisante, afin que sa mort fût adoucie. Un peu d'anxiété pourtant montait jusqu'à son cœur, qui n'avait point encore rencontré le bonheur dans l'amour, — l'amour heureux *par qui nul être aimé n'est dispensé d'aimer...*

VI

PENSÉES D'AUTOMNE

M. Mérans et Lucien Halande se rencontrèrent sur le grand escalier de la préfecture, à Annecy, Le premier sourit en apercevant le jeune homme ; mais Lucien remarqua la tristesse de ce sourire.

— Le maire de Menthon vient-il en solliciteur? demanda M. Mérans.

— Pas davantage que le conseiller général d'Annecy. Je ne demande point de faveurs ; je suis venu défendre mon budget, dont ces messieurs des bureaux biffent sans se gêner les articles les plus nécessaires. Notre maison commune a besoin de réparations urgentes : assis sur leurs fauteuils, ils l'estiment en bon état.

— Et moi, je sors d'avertir le préfet que je vais résigner mon mandat.

— Ah! fit Lucien étonné.

M. Mérans était conseiller général depuis quinze ans.

— Oui, la santé de ma fille Annie m'inquiète. Nous irons tous passer l'hiver dans le Midi.

— Mme Alvard ne se remet pas?

Il put lire la réponse à sa question dans les yeux de M. Mérans, voilés de cette mélancolie qui donnait à son visage une douceur un peu féminine ;

et, comme il ne l'avait pas rencontré de quelque temps déjà, il distingua plus nettement l'altération de ses traits, et que sa belle barbe grise avait blanchi.

— Jacques n'est pas ici? demanda-t-il encore.

— Non. Il a passé le mois de septembre à chasser avec Rozière, l'ancien ministre radical. Maintenant, je le crois à Paris. Les Chambres vont rentrer, et il doit interpeller sur la politique générale. Je préfère qu'il soit absent.

Et parce que Lucien, qui lui était sympathique, connaissait le triste drame de famille, il laissa tomber cette fin de phrase :

— Pour le repos d'Annie, pour le mien.

Il reprit, comme le jeune homme gardait le silence :

— Pourquoi ne venez-vous plus nous voir? Voici deux mois bientôt que, terré dans votre domaine, vous n'avez point daigné nous rendre visite. Depuis les obsèques de M. Ferresi, je crois, en août dernier, et nous sommes en octobre.

— C'est vrai. Je travaille. J'ai de vastes projets agricoles et municipaux, répondit Lucien avec un sourire dont il destinait l'ironie à lui-même.

— Enfin, vous vous intéressez à vos terres, à votre pays. Le Parisien revient à sa vieille province, et le déraciné reprend racine. Votre père, qui est sans doute assis à la droite de Dieu, car sa bonté était proverbiale, vous applaudit, j'en suis sûr, si le protocole céleste autorise ce geste. Et moi qui suis un peu comme votre père, je me réjouis que vous demeuriez décidément parmi nous.

Il reprit avec plus de gravité, ce sujet lui tenant au cœur :

— La terre languit, mon ami, si l'on ne vient pas en aide aux paysans. Les communes mal dirigées s'endettent et augmentent sans cesse leurs centimes additionnels. Le Code civil, dont le titre des *Successions* fonctionne comme une machine à hacher le sol, a ce résultat inattendu de reconstituer la grande propriété par l'impossibilité pour la petite de durer. La terre trop émiettée ne nourrit et n'attache plus son homme. En vain, la famille, que l'instinct de conservation rend communautaire, s'efforce de se maintenir en indivision; toujours quelque fils égoïste provoque le partage. On vivait bien ensemble; séparés, c'est la misère. Le paysan qui emprunte est perdu. La parcelle du sol que sa sueur féconde doit lui payer l'intérêt, les frais hypothécaires, les impôts et sa vie, tandis que le prêteur garanti empoche, sans travail, son argent dont l'État ne reçoit aucune part. Il interroge le ciel dans l'espoir des récoltes favorables. La saison mauvaise, c'est l'expropriation, la vente au tribunal, dont les frais enrichissent les hommes d'affaires, du petit patrimoine des aïeux pour le salut de quoi il a combattu des années. Le marchand de biens achète et reconstitue de grands domaines. On ne connaît pas, monsieur Lucien, les luttes héroïques du paysan qui défend sa terre. Il se lassera, si l'on ne fonde point des établissements de crédit agricole qui prêtent à des taux modérés, si l'on ne se décide point à renier les vieilles routines de travail pour appliquer à la culture l'industrie nouvelle, et si, peut-être, on ne

restitue pas au père de famille la liberté de tester.

Lucien, qui écoutait avec attention M. Mérans, dont l'expérience et le jugement l'avaient dès longtemps attiré, demanda :

— Vous qui pouvez rendre tant de services, pourquoi donc quittez-vous le conseil général?

M. Mérans regarda le jeune homme bien en face, de ce beau regard douloureux que celui-ci avait surpris déjà :

— La tristesse d'Annie m'a vieilli de dix années...

Et pour ne pas s'appesantir sur cette souffrance dont le hasard avait livré la confidence à Lucien, il ajouta aussitôt :

— Je disais tout à l'heure au préfet, en lui annonçant ma démission, que vous devriez me remplacer, et que j'étais prêt à vous y aider de tout mon pouvoir, fût-ce, comme il est probable, contre l'influence gouvernementale, de plus en plus acquise au profit des incapables ou des démolisseurs par crainte du socialisme menaçant.

— Moi! quelle idée!

— Votre situation de famille, votre honorabilité, votre intelligence vous désignent.

— Mais je suis presque un nouveau venu dans le canton.

— Nullement. Tout le monde se rappelle votre père, qu'on appelle encore familièrement *monsieur Henri*.

— Quand on en parle. Les morts vont vite, même ceux qui nous furent le plus chers et dont le souvenir s'atténue malgré nous.

— Non, monsieur Lucien. Des générations de

Halande ont dirigé ce pays. Vous reprendrez une tradition qui n'est pas oubliée.

— Mais les questions que l'on traite au conseil général me sont inconnues.

— Elles vous seront bientôt familières. Je connais deux rapports que vous avez adressés à la préfecture au sujet de vos eaux et de vos chemins, et dont la clarté est parfaite.

— Enfin, rien ne m'attire vers ces fonctions.

— Si, il faut vous présenter. Vous me ferez plaisir et vous serez utile. Je suis âgé et je n'ai plus le feu sacré. Vous savez pourquoi. Laisserez-vous tomber l'administration de mon canton entre les mains de politiciens et d'ambitieux sans scrupules?

— Je déteste ces luttes électorales où l'honnête homme se diminue.

— Je vous présenterai. Ce sera très simple...

A ce moment, une porte s'ouvrit avec fracas, et le paysan Vogenier, l'ancien commensal de Victor Hugo, apparut sur le palier, reconduit un peu brusquement par le secrétaire de la préfecture en personne.

Le porte-blouse enfonçait son chapeau fripé sur sa tête d'une façon énergique et non dépourvue de noblesse :

— Monsieur, criait-il, j'aime la lutte. Mais je l'aime avec des ministres, et non avec des *foutriquets* comme vous!

L'employé de l'État, correct sous l'injure, referma la porte, et Vogenier s'en vint heurter M. Mérans qui, volontiers, flattait ses chimères.

— Monsieur, j'ai représenté le prolétariat fran-

çais au Congrès de Versailles, et un rond-de-cuir sans vergogne croit me faire la leçon !

— Que diable venez-vous faire ici? questionna M. Mérans.

— J'ai fondé à Thônes, où je scie du bois, une association ouvrière. Les statuts étaient prêts, et l'on me raconte maintenant que ma société est illégale. C'est la soixante-deuxième que je fonde. Elles furent toutes entravées.

Il leva les bras au ciel, afin de prendre Dieu à témoin de l'injustice des temps.

— La liberté, messieurs, est bannie de la France. J'en porte le deuil.

Lucien remarqua sa blouse bleue, son pantalon de futaine et son chapeau gris. Il pensa qu'à la vérité ce deuil était intérieur. Déjà Vogenier descendait fiévreusement l'escalier, avec ces paroles suprêmes :

— J'en fonderai une soixante-troisième. *Ils* entendront parler de moi.

— Il combine une vengeance, dit le jeune homme.

Mais M. Mérans :

— Oh! non. Il a déjà tout oublié. Il est plus paisible que violent. Sa violence même n'est qu'une expression de son amour. Il aime les hommes. Il vit de rien, et donne ce qu'il a. C'est un agité bienfaisant. Son orgueil même est ingénu. Tel qu'il est, il me plaît par sa bonté primitive et cet idéalisme singulier qui bouleverse quelquefois les cervelles grossières de nos paysans. Né de terriens, il est vagabond. Descendant d'une race économe, intéressée et liée au sol, il est détaché

de tout, et son premier geste est d'ouvrir la main. Son cœur s'ouvre à la fraternité universelle. Ai-je tort? j'attribue ces goûts arcadiens à la beauté de notre Savoie.

Comme ils s'étaient arrêtés sur la dernière marche de l'escalier extérieur, M. Mérans montra d'un geste circulaire le paysage qui s'alanguissait au soleil d'octobre. Une brume violette palpitait au flanc des montagnes, se mêlait aux vapeurs qui flottaient sur les eaux du lac. Et les feuilles des platanes qui bordent l'avenue d'Albigny étaient dorées.

Lucien admira cette beauté qui était répandue sur les choses avec tant de mollesse et les parait d'un charme qu'on sentait périssable.

— Voulez-vous, lui demanda M. Mérans, que nous rejoignions mes filles? Elles m'attendent au jardin anglais. Nous reviendrons ensemble à Menthon.

Lucien y consentit. Il n'avait pas revu Annie depuis le soir où le paysan Vogenier les avait réunis dans la grange transformée en salle de conférence. Désireux d'éviter Jacques dont il avait ignoré le départ, incertain de confondre la pitié et l'amour, il s'était plu dans la solitude où s'exaltait la force d'un sentiment dont il ne recherchait point le nom et goûtait l'enivrante amertume.

Le jardin anglais, caché derrière l'hôtel de ville, s'étend jusqu'au lac. Il est presque abandonné, et de cet abandon, sa grâce offensée reçoit un attrait plus subtil. Ses allées et ses arbres ne retiennent que ces doux érudits dont une académie locale enregistre les patients travaux, et dont quelque

monographie de village borne les songes, et le soir les amoureux y viennent chercher le mystère et cette vague disposition à s'émouvoir qu'inspire la nature.

Annie et Jeanne, au bord des eaux, attendaient leur père. Comme il venait vers elles avec M. Mérans, Lucien remarqua les différences qui s'accusaient entre les deux sœurs : Annie, mince et si maigre; Jeanne, plus grande et vigoureuse, portant le printemps sur ses joues rondes et dans la souplesse aisée de sa démarche.

Ils se saluèrent. Et tous quatre, pris par le charme incomparable de l'heure, s'y livrèrent presque sans parler.

Octobre donnait à la terre une parure d'or. Les teintes changeantes des feuillages coloraient l'horizon. Sur le coteau de Veyrier, elles mêlaient en un bouquet magnifique le vert sombre des sapins, le cuivre rouillé des chênes, le rouge sanglant des vignes et des érables. Les platanes de l'avenue d'Albigny dessinaient sur l'horizon bleuâtre un long nuage doré; leurs larges feuilles, aimées du soleil, de cette nuance d'or vert que prend le vin du Rhin dans les coupes de cristal, laissaient apercevoir les fûts noirs des arbres et les fines nervures des branches, comme de beaux corps à demi dévêtus. A la presqu'île, des saules en fusées, dont les longues chevelures rousses retombaient sur le lac, ressemblaient à des jets d'eau larges et lumineux. Du côté de la ville, que le château de Nemours aux tours lilas couronne, le long du canal qui fuit lentement vers les maisons et fait d'Annecy une minuscule parodie de Venise, d'autres platanes

aux troncs élancés et aux feuilles d'un or éclatant apparaissaient comme de prodigieux candélabres de bronze doré.

L'air était si léger qu'à le respirer on ressentait comme un besoin de caresses.

Le ciel sans nuage prenait cette couleur délicate que les pays de soleil ignorent, et qui, dans les beaux jours, donne aux régions du Nord une bienveillance nonpareille. Les vapeurs mousseuses qui trainaient aux confins de l'horizon et descendaient jusqu'au lac ôtaient leur précision aux contours des montagnes et laissaient aux lignes indécises leur charme indéfini.

Le soleil animait les eaux vivantes de brèves et innombrables étincelles. Et voici qu'un blanc troupeau de cygnes glissa lentement sur la surface brillante, que son sillage troubla d'une trace à peine visible. L'un d'eux voulut s'enlever vers le ciel. Ses ailes battirent l'eau avec un grand bruit. Trop lourd, il prenait son élan. Bientôt, il monta dans la lumière, et, de ses plumes lumineuses, des gouttelettes tombaient changées en pierreries.

Lucien aspirait la douceur mourante de l'automne. Son cœur amolli par tant de beauté passagère étouffait de tendresse. Comme il baissait les yeux vers la terre, afin de se reposer de trop sentir, il vit qu'il marchait sur des feuilles mortes dont l'or souillé ressemblait encore à celui que portaient les arbres. Et il lui parut que tous ces feuillages tant admirés de lui pour leur éclat, offraient la beauté sereine de la mort qui revêt les êtres et les choses d'une suprême grandeur avant l'altération définitive.

Il pensa :

« — Ces feuilles ne tiennent plus aux branches que par l'indulgence de l'air délicat. Au premier souffle, elles seront emportées. Elles resplendissent et vont mourir. »

Son regard rencontra le profil d'Annie. Le soleil dorait les cheveux blond cendré et la nuque de la jeune femme, et donnait à son visage une transparence rosée, comparable à celle des coquillages qui laissent filtrer la lumière. Une paix mystérieuse était répandue sur ses traits suaves et comme atteints d'une mortelle lassitude. La même décoloration lumineuse éclairait sa main frêle et dégantée qu'elle laissait retomber le long du corps. A peine plus vivante qu'une statue de marbre, sa jeune beauté se parait de la grâce fragile qui est celle même de l'automne.

« — Elle aussi est déjà frappée, songeait-il. Ainsi que les feuillages de ces arbres, elle ne tient plus à la vie que par un lien léger. Le même vent qui annoncera l'hiver les emportera. »

Et parce qu'elle était belle et qu'une pensée d'amour accompagnait cette pensée de mort, il toucha ses yeux que voilait une larme.

Il ne vit point, à côté d'Annie, Jeanne sérieuse et méditative : sans quoi il eût éprouvé cette surprise que donne le pressentiment d'un profond chagrin dans une âme gonflée de jeunesse et qui s'ouvrirait si facilement au bonheur.

Annie le regarda à son tour, et ensuite sa sœur, et il lui parut que ce regard avait une expression singulière. Pour la première fois, il espéra dans la vertu de sa tendresse ; mais cet espoir même était

mélancolique et sans ardeur. Comme il parlait à la jeune femme, Jeanne s'éloigna d'eux...

Plus tard, dans le landau qui les ramenait tous quatre à Menthon-Saint-Bernard, tandis qu'ils recevaient les derniers rayons du soleil, M. Mérans, absorbé, résumait avec inquiétude les impressions que lui suggérait sa clairvoyance :

« — Ma fille Jeanne aime Lucien Halande. Il ignore que ce cœur si vaillant et simple s'offre spontanément à lui. Le souvenir d'Annie malheureuse, que peut-être il aima jadis, le retient encore Et celle-ci — pauvre chère malade que la joie n'a pas même effleurée — ne distingue pas que sa sœur est jalouse. Elle seule peut lier leurs pensées. Il faut que je lui parle... »

VII

LES DEUX SŒURS

Le lendemain, près du port de Menthon, comme Lucien démarrait une barque du rivage, il vit venir les deux sœurs sur le petit sentier qui longe le lac et s'en va aux Bains. Jeanne marchait la première : il reconnut de loin son allure souple de Diane chasseresse, et, quand elle se fut rapprochée, il admira malgré lui son teint, ses cheveux d'un roux sombre, ses yeux clairs.

Il pensa :

« — Quand le paysage semble mourir, elle donne l'impression du renouveau. »

La jeune fille rougit en l'apercevant, et, s'arrêtant soudain, elle attendit Annie qui venait, lente et blanche, livrant son visage diaphane à la lumière qui n'avivait point sa pâleur.

Celle-ci passa devant Jeanne immobile :

— Voulez-vous nous prendre avec vous, monsieur Lucien? J'ai le désir d'aller en bateau une fois encore.

Sa sœur n'entendit pas ces dernières paroles, mais Lucien en comprit le sens.

— Venez, dit-il. Le soleil est encore loin de la montagne. Nous irons vers Albigny et nous reviendrons avant la fraîcheur.

Annie se tourna vers Jeanne :

— Nous montons, veux-tu?

Jeanne, qui n'avait pas bougé de sa place, refusa. La moue de ses lèvres indiquait sa tristesse, et ses yeux clairs sa résolution.

Annie insista :

— Pourquoi ne veux-tu pas venir?

— Non, non, je dois rentrer.

Et, sans plus attendre, elle s'éloigna. Elle s'enfuit à travers champs, tenant sa robe par les bords; et, comme il avait fait pour sa venue, il admira sa course légère.

— Qu'a-t-elle donc? interrogea-t-il. Elle nous boude?

Annie mit un doigt sur ses lèvres :

— Tout à l'heure, je vous le dirai.

Elle avait ce sourire grave qui ne la quittait presque plus et qui attendrissait autant que des larmes.

Elle s'assit à l'arrière du canot que Lucien détacha de la grève en deux coups de rame. Ils ne parlaient plus. On n'entendait que le bruit des avirons au sortir de l'eau et le grincement plaintif de l'un d'eux sur sa tige de fer. Ils regardaient le lac brillant et les vignes dorées qui recouvraient le coteau de Veyrier.

La première, elle rompit le silence :

— Vous rappelez-vous cette soirée où nous vîmes la lune se lever sur la Tournette?

Et comme si elle songeait pour la première fois à ce souvenir :

— Vous vous rappelez le chant brusquement interrompu de Mme Ferresi?

Chaque évocation du passé augmentait sa certitude que Jacques avait aimé déjà cette femme avant son mariage.

Elle ajouta, hésitante :

— Est-elle encore à Talloires?

— Non, dit Lucien. Elle est partie pour l'Italie. C'est la santé de son mari qui la retenait en Savoie. Après sa mort, pourquoi serait-elle restée?

Mais ils comprirent bien vite que chacun d'eux *savait*. Par une étrange curiosité, il prononça ces autres paroles :

— La nuit de sa mort, M. Ferresi, pris de délire, divaguait. Il parlait d'une lettre anonyme et vous demandait pardon, à vous, je ne sais de quoi.

— Ah! dit-elle, vous êtes sûr?

Il vit augmenter sa pâleur et se souvint, trop tard, de la prière de M. Mérans au sujet des paroles du comte. Le silence profond des choses sous le soleil les enveloppa. Ses yeux, à elle, s'emplirent de songe. Lui, la regardait. Ainsi sérieuse et pensive, elle paraissait si loin de la vie. Le teint de ses joues ressemblait à ces marbres un peu colorés où l'on distingue les veines délicates de la pierre. Elle laissait pendre sur les rebords de la barque ses longues mains blanches. Elle n'était point belle de cette beauté humaine que notre désir accompagne, mais à la façon paisible des statues ou des mortes.

Lucien avait abandonné les rames.

Sur les eaux lumineuses traînaient ces teintes roses qui présagent le soir, et sur les rives tombait un peu de brume violette.

Il regardait toujours Annie. Un désir de larmes l'oppressait. Jamais il n'avait senti son cœur comme à cette minute, et le mystère sacré de notre âme. Il avait envie de lui crier : « Parlez, je vous en prie! Vous ne voyez donc pas que je vais vous pleurer comme si déjà vous ne viviez plus?... »

Elle tourna la tête vers lui, et, levant un peu le bras, elle le tint suspendu en l'air et sourit. Elle avait le geste et le sourire du Jean-Baptiste du Vinci. Il crut qu'elle lui montrait le ciel. Cependant elle désignait simplement le village d'Annecy-le-Vieux qui semblait en marche. La barque allant à la dérive produisait ce mirage. Livré à son émotion, il murmura :

— Je vous aime.

Soit qu'elle n'eût pas entendu, soit que cette parole fût agréable aux lèvres, il répéta :

— Je vous aime!

Un flot de sang qu'on n'eût pas espéré de tant d'anémie empourpra les joues froides de la jeune femme, et ses yeux s'humectèrent. Elle lui dit avec douceur :

— Pourquoi me parlez-vous ainsi? Cela est mal. Je me suis confiée à vous ce soir comme à un ami. Vous voulez donc m'en faire repentir?

Son visage animé révélait sa pudeur blessée. Il n'y avait ni crainte ni coquetterie dans la manière dont elle repoussait l'amour, mais une surprise ensemble offensée et peinée.

— Pourquoi serait-ce mal? reprit-il avec une voix de caresse que pourtant elle remarqua nouvelle et convenable aux paroles d'amour. Pour-

quoi serait-ce mal de vous dire ce qui a changé ma vie? Quand je vous ai revue, j'ai retrouvé tout ce qu'il y avait en moi de jeune et de bon, et que j'avais perdu. C'est à moi que vous étiez destinée. J'ai vu le premier s'éveiller vos tendresses d'enfant, qui s'adressaient alors aux fleurs, aux arbres, à tout le monde, tant votre cœur avait d'affection à répandre. J'ai été coupable de partir. L'oubli est venu. Un autre aussi est venu à qui j'aurais eu le courage de pardonner, s'il vous avait rendue heureuse.

Elle secoua la tête. Elle songeait pourtant que ces paroles étaient vraies, et qu'elle avait passé à côté du bonheur.

— Vous ai-je dit que je n'étais pas heureuse? Vous pouviez deviner les secrets de ma vie; il ne fallait point m'interroger sur leur joie ou sur leur tristesse. Vous dites que vous m'aimez. Regardez-moi. Oh! regardez-moi bien. Vous voyez que je n'ai plus qu'un reste de vie. Je ne puis plus inspirer de l'amour. Vous regretterez plus tard de n'avoir pas eu le respect de cette pauvre mourante. Oubliez ce que vous m'avez dit, comme je veux l'oublier. Quand vous êtes revenu, c'est votre jeunesse qui s'est levée de la terre natale pour marcher à votre rencontre. Celle qui lui ressemble, vous ne savez donc pas la voir?

Il avait détourné la tête, parce que la pâleur d'Annie lui faisait mal. Le sang qui avait avivé ses joues d'un éclat passager s'était retiré. De sa voix au timbre grave elle reprit :

— Moi qui voulais vous parler d'elle! Vous n'avez donc pas deviné qu'elle vous aime? M'ap-

partient-il de vous en informer? Elle est jalouse de moi qui disparaîtrai bientôt. Vous n'avez pas compris tout à l'heure. Personne n'a donc confiance en moi? O mon Dieu! jalouse, elle qui est la jeunesse et la vie. Regardez-la. Vous ne l'avez jamais regardée. Elle est si belle. Elle annonce un long avenir. Il y a une telle force dans l'amour que ceux qui sont aimés livrent leur cœur.

Sans la regarder, il murmura :

— Pourquoi me parlez-vous d'une autre?...

Elle revint à Jeanne par un détour :

— Quand on ne désire plus vivre, on est déjà comme mort. Je suis ainsi. La vraie mort est au dedans de soi-même, et celle-là, vous savez bien qu'elle m'a touchée. Il faut donc que je ne sois plus là pour que vous aimiez Jeanne. Je suis sûre, moi, que vous l'aimerez. Elle vous attend. Ne la faites pas trop attendre. Les cœurs de jeunes filles sont vite brisés. Celui-là surtout qui est plus fragile et plus tendre qu'on ne suppose. Elle semble gaie et vaillante : elle souffre pourtant. Lucien, j'aurais voulu voir ce bonheur. Vous m'êtes très chers... tous les deux. Pourquoi pleurez-vous? Je sais ce qui va venir. Je ne suis pas effrayée. Cela est si simple...

Et, comme pour se retenir à la vie par quelque chose, elle ajouta avec un frêle sourire :

— Vous garderez de moi un joli souvenir. Voyez comme je suis peu détachée : cette idée m'est agréable.

Il leva sur elle ses yeux humides, et il dit enfin :

— N'ayez pas d'inquiétude à cause de mes paroles. Ne repoussez pas cette affection que j'ai

pour vous. Elle est ce que j'ai de meilleur en moi. Elle n'espère et ne désire rien, oh ! non, je vous le jure, pas même une caresse de votre main. C'est votre vertu que j'aime en vous, bien plus que votre beauté. A votre regard, mes pensées s'adoucissent et se purifient. Je vivais comme les autres hommes, sans connaître mon âme. J'étais inutile. C'est depuis que mon cœur a battu pour vous que j'ai compris la joie d'être bon et de faire un peu de bien. C'est cela, mon amour, un grand désir de bien. Ne parlez pas de mort : vous êtes si jeune! Tant de force inattendue est dans la jeunesse...

Elle fit signe que non, et même elle comprit non sans mélancolie la pitié charitable de cette dernière phrase. Elle se sentait condamnée, mais n'imaginait pas que les temps fussent déjà venus. Il lui sembla que les paroles de Lucien éloignaient son faible espoir.

La barque dérivait lentement vers la presqu'île d'Albigny, dont les peupliers et les saules dorés se reflétaient dans les eaux. La brume violette qui recouvrait les rivages éloignés montait vers les sommets. Une légère brise commença d'agiter la surface liquide. Les soirs d'octobre sont pernicieux, à cause du refroidissement brusque de l'air. Il vit que le soleil était déjà près de la montagne. Il s'inquiéta pour elle :

— La fraîcheur vient, dit-il. Il faut nous hâter de rentrer.

Et il rama vigoureusement vers Menthon.

Comme le soleil se couchait, elle sentit le froid et frissonna. Lui, ne songeait plus qu'à la préserver du mal.

— Écoutez, lui dit-il en se levant dans la barque. Montrez-moi que vous m'avez pardonné. Je n'aurais pas dû vous garder si longtemps sur le lac. Moi qui rame, j'ai chaud. Je vais quitter mon habit. Vous le mettrez sur vos épaules. Voulez-vous?

— Mais c'est vous qui aurez froid?

— Non, non, je vous assure. Je vais ramer très vite.

— Alors, je veux bien.

Elle rit en jetant le veston du jeune homme sur ses épaules maigres.

— Je dois être drôle, ainsi accoutrée. Mais je suis bien, j'ai chaud. Je vous remercie.

Une douceur nouvelle envahissait le cœur de Lucien. Il ne savait point si c'était l'amour qui la lui donnait. Et c'était bien l'amour, si l'on appelle amour la source divine de nos désirs de sacrifice et de dévouement.

Il songeait :

« — A quoi bon l'avoir blessée par un aveu inutile, et pourquoi avoir perdu l'occasion désintéressée de me dévouer pour elle en silence? nos sentiments les plus chers ne gardent-ils pas plus de force, s'ils demeurent inconnus? »

Elle rompit leur silence prolongé :

— Savez-vous ce que les paysans disent de vous? « Il est fier, mais il est brave. » Traduisez : « Il est trop distingué pour nous, mais c'est un honnête homme en qui on peut avoir confiance. »

Lucien répondit en souriant :

— Tant de choses en si peu de mots!

Contente que leur entretien eût changé de sujet, elle reprit :

— Il faut remplacer mon père à Annecy. C'est votre devoir.

Il la plaisanta sur son goût de la politique.

— Oh! non, fit-elle. Je ne m'en occupe point. Mon mari dit que ce n'est pas un jeu de petites filles. Je ne saurais faire que de la politique d'amour. Elle n'est guère usitée, je crois.

Elle ouvrait les yeux tout grands sur le paysage, comme pour en attirer l'âme en elle.

— Ce pays est si beau, assura-t-elle après un instant, qu'il serait très mal de le quitter, monsieur Lucien. Vous pouvez rendre ici tant de services, accomplir tant de bien! A Paris, l'on est perdu et inutile.

Ils approchaient du port de Menthon. Des vaguelettes clapotaient sur la grève. Le soleil avait disparu derrière le Semnoz encore frangé d'or. La brume et la fraîcheur venaient de partout, du lac et du rivage.

Ils aperçurent la silhouette de M. Mérans qui les attendait au bord, des châles en main :

— Votre père est là, dit Lucien. Il est temps de rentrer.

Et comme ils accostaient, elle rendit le veston au jeune homme et prit la main que son père lui tendait pour sauter hors de la barque. Elle vit bien que M. Mérans était triste. Il la gronda affectueusement.

— Ce n'est pas sage de rester si tard. En automne, les jours sont courts. Tu es déjà souffrante, et tu t'exposes à prendre froid.

En même temps, il la couvrait soigneusement des châles qu'il avait apportés.

— C'est vrai, père, nous n'avons pas vu venir la fraîcheur. Mais M. Halande m'a prêté son veston.

Lucien comprit que M. Mérans n'était point satisfait de leur tête-à-tête. Lorsqu'il les quitta sur le chemin de Menthon, il salua Mme Alvard avec un grand respect. Seul, il pensait :

« — Quand elle est là, il me semble que tout est simple et clair dans la vie, et qu'on ne peut faire que de bonnes actions. Ces heures saintes passées auprès d'elle, en retrouverai-je jamais l'émotion? »

Cependant il ne se doutait pas qu'il ne reverrait plus Annie que morte...

Sur la route des Peupliers, M. Mérans disait à sa fille :

— Petite Annie, il faut que je te parle. Tout à l'heure, Jeanne est rentrée toute troublée. Je l'ai interrogée sur toi, inquiet de ne pas te voir avec elle. Elle m'a dit : « Tout le monde s'occupe d'elle, et personne ne fait attention à moi. » Et elle s'est mise à pleurer à gros sanglots. Elle est nerveuse depuis quelque temps. Elle a de la peine. Son secret n'est pas difficile à deviner. Je voudrais tant qu'elle soit heureuse, que vous soyez heureuses toutes deux. Il faut être bien prudente, ma chérie. Je ne crains rien pour toi, j'ai confiance en toi. A cause de ta sœur, évite de te trouver seule avec M. Halande.

Annie leva sur son père ses yeux célestes :

— Oh! père, je pense que vous ne m'avez pas soupçonnée. Je le sais bien, le secret de notre

pauvre Jeanne. C'est lui que j'ai révélé sur le lac, tout à l'heure. Laissez le temps venir. Ils s'aimeront. J'en suis sûre. Un jour ils seront rapprochés. Mais peut-être je ne serai plus là. Ayez confiance en moi, père, et tranquillisez Jeanne. Je ne suis pas de celles qu'on puisse envier, et je n'oublie point son bonheur.

M. Mérans se taisait. Il avait peur que, s'il parlait, sa voix ne fût tremblante. Il assistait à la lente mort de sa fille, et il savait que rien ne pouvait la sauver. Il prit sa petite main dans les siennes et la garda. La main d'Annie était glacée et la jeune femme était prise de frissons.

— Comme tu as froid ! dit-il.

— Oui, je crois que la fraîcheur du soir m'a un peu saisie.

En rentrant, elle dut se mettre au lit. Jeanne en la voyant venir était allée se cacher dans sa chambre. Quand elle la sut malade, elle vint auprès d'elle. Annie, très lasse, avait fermé les yeux et s'endormit sans voir sa sœur qui la veillait.

VII

LE CHOIX DE JACQUES ALVARD

Jacques Alvard regarda ses notes, marqua du crayon bleu quelques passages importants, puis se promena de long en large dans son cabinet de travail, esquissant des gestes et des phrases.

« — Allons, se dit-il, je suis en forme. Je crois que cette journée va m'ouvrir des horizons. »

Il voyait d'avance le ministère renversé, et le nouveau président du Conseil lui offrant un portefeuille important. Sa confiance en lui-même disposait d'une imagination complaisante.

« — Si l'on me propose un sous-secrétariat, je refuse. Il me faut au moins les Travaux publics ou le Commerce. L'Intérieur serait mieux, en vue de renouveler le personnel administratif de mon département, conformément à mes nouvelles opinions. Mais l'Intérieur, on ne le donne pas aux débutants. »

Depuis une quinzaine de jours, il avait réintégré son appartement du cours la Reine, après avoir soi-disant chassé, la fin de septembre et le commencement d'octobre, chez un ancien ministre radical, spéculateur heureux et défenseur du peuple qu'il méprisait du haut de son immense richesse.

En réalité, il avait préparé sa rentrée et son changement politique.

Ayant compris l'hostilité des Mérans et la froideur d'Annie sans en deviner exactement la cause, il s'était dit que le temps arrangerait toutes choses et qu'il valait mieux s'éloigner afin d'attendre patiemment une réconciliation inévitable. Ne soupçonnant pas la maladie grave de sa femme, malgré quelques billets inquiétants de M. Mérans qui dérangeaient trop ses projets pour mériter créance, il lui demandait dans sa dernière lettre de le rejoindre prochainement à Paris. Il avait besoin d'elle pour tenir sa maison, car il aimait à grouper autour de lui les personnages dont il se servait.

On était à la fin d'octobre. La session parlementaire se rouvrait. Ce jour-là, Jacques devait interpeller le gouvernement sur sa politique intérieure. La répression un peu vive de grèves qui avaient éclaté dans le Midi, la mise à pied un peu brutale d'un préfet favorable aux menées socialistes, étaient les motifs de cette interpellation générale. Aux bruits de couloirs, aux articles des journaux, on devinait l'accueil défiant que la Chambre réservait au ministère modéré qui avait gardé plus d'une année, trop longtemps pour notre époque impatiente, la confiance du pays. D'avance, on discutait la personnalité de Jacques Alvard, que deux ou trois discours, le premier sur nos relations commerciales avec l'Italie, les autres dans la discussion du budget, avaient déjà mise en évidence, et l'on se demandait ce que contiendrait de fiel, de violence ou d'habileté le discours de ce néophyte ra-

dical envoyé au Palais-Bourbon par des électeurs modérés.

Jacques, se préparant à la bataille, ne songeait pas aux principes qu'il allait défendre. Sans doute il prononcerait de belles phrases retentissantes sur ce peuple dont il se souciait, selon ses propres expressions, comme un poisson d'une pomme. En réalité, il ne se préoccupait que de son propre avenir. En pesant les chances des divers partis au pouvoir, il avait cru distinguer l'avantage futur de la gauche avancée. Une seule pensée lui donnait de l'inquiétude, celle-ci : « Si pourtant je m'étais trompé? Si le pays routinier refusait de marcher? Si les députés, les yeux sans cesse fixés sur leurs conscriptions, se méfiaient d'une marche en avant? »

« — Trop tard! conclut-il. J'ai choisi. Il faut vaincre. Je taillerai de la besogne au ministère avec ce discours. On jugera de ma force à mes coups. »

Il s'approcha de la fenêtre qui donnait sur la Seine. Il ne vit que les arbres du quai, noirs et dépouillés, et dans leurs intervalles le fleuve dolent. Le brouillard masquait l'horizon. La poésie désolée de ce paysage ne le retint point :

« — Je déteste ce coin de Paris, pensa-t-il. Il est fait pour des rêveurs, des poètes. (Et quel mépris il accordait à ces mots !) A l'expiration de mon bail, je changerai pour un quartier plus vivant, plus sérieux, un quartier d'affaires... »

Il mit son pardessus, prit sa serviette et descendit. En passant devant la loge, il entr'ouvrit la porte :

— Eh bien, madame Patu, c'est aujourd'hui que nous renversons le ministère!

Et il frappa de la main son portefeuille bourré.

— Envoyez donc votre homme me chercher un fiacre.

Les deux portiers, le mari et la femme, regardaient leur locataire avec admiration. Jacques s'entretenait volontiers avec les inférieurs, éprouvant quelque flatterie même à ces colloques où il dominait à bon compte. Les gens de maison ne déplaisaient pas à son esprit demeuré vulgaire malgré sa souplesse brillante.

Mme Patu poussa dehors son époux :

— Va donc vite, voyons!

C'était une grosse femme informe, dont la figure graisseuse reluisait. Elle régnait du haut en bas de la maison; aussi manifestait-elle quelque compétence dans les questions du gouvernement.

— Bonne chance, monsieur Alvard. Ce soir, on achètera *la Patrie*.

Jacques dit au cocher :

— Au café Durand.

La veille, il avait prévenu Mme Ferresi, qui l'avait rejoint à Paris après quelque temps de deuil et de scrupules :

— Nous déjeunerons ensemble avant la séance. Je te porterai une carte d'entrée.

Il ne craignait nullement les endroits fréquentés. Comme il faisait étalage de son talent, son cynisme et sa vanité s'accommodaient fort bien de la publicité de ses bonnes fortunes et il l'imposait à sa maîtresse.

Il était en retard. L'Italienne s'ennuyait à l'at-

tendre. Bien que sa toilette sombre ne la mît pas en évidence, ses magnifiques cheveux noirs et sa bouche charnue semblable à une rose pourpre attiraient tous les regards. Elle comprit pour quelle sorte de femme on la prenait, et que Jacques l'exposait aux dédains des garçons en la laissant ainsi. Mais, par ses paroles ou ses actes, Jacques ne rabaissait-il pas toujours toutes choses?

Cependant, lorsqu'elle le vit descendre de voiture, soumise, elle oublia de se plaindre.

Il ne s'excusa pas, choisit une table et s'empara de la carte qu'il ne regarda même pas. Très vite, il ordonna :

— Des huîtres sans citron, une douzaine et demie. Des œufs à la coque. Des biftecks bien cuits. Une demie de sauternes, et du saint-émilion. Allez et hâtez-vous. Vous avertirez le sommelier.

Il ajouta pour lui-même :

— Le bordeaux soutient et n'échauffe pas. C'est un vin d'orateur.

Alors seulement il songea à demander à sa compagne :

— Ce menu vous convient?

Elle approuva, et, un instant après, comme elle ne touchait pas aux huîtres, il lui dit :

— C'est bizarre. Tout à l'heure vous les aimiez.

Il parla de la séance, indiqua les hommes politiques qui prendraient part au débat et les décria tous avec une âpreté trop cruelle. Il ne se gênait pas devant sa maîtresse : aucun talent ne trouvait grâce devant lui. Il démolissait spécialement les réputations honnêtes et respectables.

Au dessert, il fit appeler le chasseur, et lui don-

nant son adresse, il l'envoya chercher son courrier au cours la Reine. Il attendait un renseignement utile à son interpellation.

Le chasseur ne rapporta qu'un télégramme. Jacques le déplia, le lut et le replia sans rien dire. L'Italienne, à sa figure, devina une contrariété plutôt qu'une tristesse. Il demeura absorbé quelques instants, puis il dit avec une dureté familière :

— Tu as fini? Laisse-moi... J'ai des notes à classer avant d'aller à la Chambre.

Elle montra le papier bleu :

— Ce n'est rien?

Il fit signe que non.

— Je te verrai après la séance?

— Non, je m'absenterai peut-être. Dans tous les cas, je te préviendrai.

— Alors, adieu. Tes belles paroles, je les boirai, tout à l'heure, là-bas.

Elle acheva de mettre ses gants et sortit. Il ne songeait pas que dehors elle ne saurait quoi faire par cette pluie et ce brouillard, avant l'heure de la Chambre.

Il demanda un *Indicateur* et chercha les heures de départ pour Annecy. Il y avait un express à deux heures et demie qui arrivait à une heure du matin, et un autre qui partait à sept heures vingt-cinq du soir et arrivait douze heures plus tard.

Il regarda sa montre. Elle marquait une heure trente. Il avait le choix.

« — Je ne trouverai pas de voiture au milieu de la nuit pour me rendre à Menthon, se dit-il. Et d'ailleurs... »

Il reprit la dépêche. Elle contenait ces simples mots : *Annie très mal, venez de suite. Mérans.* Il songea :

« — Son père l'adore et la gâte. Il est porté à s'exagérer toutes ses fatigues. Je suis sûr que Mme Mérans ne m'aurait pas télégraphié d'une façon aussi impérative : *Venez de suite!* Il oublie donc que j'interpelle aujourd'hui, mon beau-père? Les journaux en ont assez parlé. Dans ces trous de province, on ne sait rien de rien. Quand on a un gendre dont l'avenir politique s'annonce brillant, on s'intéresse à ce qu'il fait. Elle n'avait pas de maladie dangereuse quand je l'ai quittée. Seulement un peu d'anémie. On ne meurt pas parce qu'on est anémique. Ce sont les plus délicats de santé qui enterrent les plus robustes... »

Il n'avait pas hésité dans sa décision. Mais il prenait soin de l'expliquer et de la colorer, malgré sa franchise avec lui-même. Il ne voulait pas descendre au fond de son égoïsme, parce que l'apparition de la mort donne à nos actes une importance dont les plus insensibles sont frappés.

« — Je partirai par l'express du soir. Il faut des motifs moins personnels pour obtenir le renvoi d'une interpellation. A sept heures, la séance sera finie, et peut-être le ministère à bas. J'arrive presque aussitôt. »

Tranquillisé, il se félicita :

« — C'est égal : voilà qui est gênant. Bien d'autres à ma place se sentiraient paralysés. »

Il éprouvait du contentement à se trouver dispos et prêt à la lutte, malgré la mauvaise nouvelle.

Là-bas, très loin de lui, Annie terminait sa

jeune vie doucement. A vingt-quatre ans, rien ne la retenait sur la terre. Elle n'attendait aucun bonheur, et son âme innocente connaissait toutes les ignominies qui s'abritent sous le nom d'amour. Jacques avait tué en elle le goût de vivre. Cependant, averti de cette fin prochaine, il ne songeait ni à ses dédains ni à ses trahisons.

Plus pratique, il se disait :

« — Je n'ai pas été adroit avec tous ces Mérans. Je les ai écartés de moi, stupidement. Il faudra que je change d'attitude. »

Et même il alla jusqu'à penser :

« — Je m'expose à des réclamations fâcheuses, en cas d'accident. Et puis, je me retrouve avec mon traitement et mes rentes ridicules. Ah! non par exemple! »

Pour ne pas entraver son futur discours par des préoccupations pénibles, il repoussa ce triste sujet :

« — Elle aura pris une syncope, et son entourage se sera effrayé. Ce n'est pas autre chose. Pauvre petite, elle est frêle tout de même. Je l'enverrai passer l'hiver dans le Midi. »

Et, se levant sur cette bonne parole qui le rassurait sur sa sensibilité, il prit l'addition pour la régler :

— Il y a une erreur, dit-il au garçon. Vous avez marqué une coupe de fruits que je n'ai pas commandée.

Il paya la note rectifiée, et, l'esprit tranquille, il sortit pour se rendre à la Chambre. L'horloge qui est devant la Madeleine marquait deux heures. De deux heures à sept heures vingt-cinq, il avait le temps d'organiser sa victoire politique.

IX

UN EFFET DE TRIBUNE

Le soir était venu, et, dans le brouillard, des groupes stationnaient devant le Palais-Bourbon, attendant, malgré le mauvais temps, les nouvelles de la séance. On discutait sous les parapluies avec animation. L'inquiétude nerveuse qui annonce les grands événements agitait ces curieux.

Les flammes des becs de gaz avaient peine à trouer l'ombre. La brume imprécisait et élargissait ensemble les taches de leurs lumières blafardes qu'elle entourait d'un halo vague. Sur le fleuve, on voyait courir, comme de rapides feux follets, les feux verts et rouges des bateaux qui passaient et dont on n'apercevait pas les contours.

Jacques Alvard, le teint animé, sans souci de la pluie fine qui tombait, apparut dans la petite allée qui aboutit au quai d'Orsay. Les deux leaders radicaux, Feltan et Heurtefort, le reconduisaient.

— Attendez cinq minutes, affirmait ce dernier; nous aurons le résultat du vote. La majorité est à nous. Dans cinq minutes, il n'y aura plus de ministère.

Jacques regarda sa montre, sous le bec de gaz en bordure de la grille :

— Six heures trois quarts. J'ai juste le temps de me changer et de prendre l'express.

— Allez! allez! s'écria Feltan en agitant ses grands bras. Mme Alvard vous attend. Pauvre ami, quel courage il vous a fallu! quel courage!

Ce Feltan était un de ces révolutionnaires qui, dans leur famille, ressemblent à des moutons.

Jacques leur serra la main.

— Vous avez du nerf et de la poigne, fit encore Heurtefort.

Et le jeune député savait la valeur du compliment de cet homme sec et blasé. Il dit encore en les quittant :

— Télégraphiez-moi le résultat : Menton-Saint-Bernard, bureau restant.

Et comme il ouvrait la portière du fiacre qu'il avait arrêté au passage, il se retourna à demi pour ajouter :

— Envoyez-moi un paquet de journaux. Même adresse.

Il s'engouffra dans l'intérieur de la voiture qui disparut aussitôt dans le brouillard sombre.

En revenant sur ses pas avec Feltan, Heurtefort ricanait :

— Une fameuse idée que vous avez eue de lui parler de sa femme! Je l'ai vu tout à l'heure chez Durand déjeuner avec sa maitresse.

— Vous êtes sûr? demanda l'autre, qui, n'ayant aucun succès féminin, détestait spécialement la volupté.

— Elle est d'ailleurs fort bien, insista Heurtefort.

Et il fit claquer sa langue.

— Alors, cette phrase émue sur la mort menaçant nos êtres les plus chers, et dont il lui fallait écarter l'image pour ne songer qu'aux obligations qu'impose l'amour de la patrie et de sa paix intérieure? Il m'a donné le frisson avec cette phrase-là.

— Mon pauvre Feltan, vous serez donc toujours dupe de la rhétorique? Rappelez-vous ce que je vous ai dit au premier discours d'Alvard : « Voilà notre maître à tous! » Son cerveau est aussi froid que sa parole est chaude. Seulement, il a trop conscience de sa force.

Il entraîna son collègue dans les couloirs du Palais :

— On doit avoir fini de voter. Qui va prendre le nouveau ministère? Alvard, qui a renversé l'ancien...

— Vous croyez qu'il est renversé?

— Évidemment... est trop jeune. On lui donnera un sous-secrétariat.

Et ils entrèrent dans la salle des séances...

Un quart d'heure plus tard, Jacques, qui avait ordonné à son cocher de prendre par le boulevard Saint-Germain pour aller à la gare de Lyon, repassait devant la Chambre. Déjà des camelots criaient :

— Demandez... *la chute du ministère*...

Et les groupes toujours plus nombreux qui stationnaient au quai d'Orsay formaient presque une foule.

Il songea :

« — Les journaux ne peuvent pas l'annoncer encore. Mais les camelots le savent. Ça y est.

Il consulta sa montre et mit la tête à la portière pour crier :

— Hâtez-vous, ou je manque le train!

Sa voix de commandement secoua l'homme du siège qui fouetta sa bête.

Sur le quai de la gare, Mme Ferresi l'attendait. A l'allusion de Jacques dans son discours, elle avait compris le sens du télégramme qu'il avait ouvert en sa présence.

« — Annie est morte, » pensait-elle.

Et comme elle connaissait l'heure de l'express du soir, elle avait devancé son amant pour lui prodiguer ses consolations.

Alvard passa devant elle : « Vous! Je pars... » courut acheter les journaux du soir et marqua sa place dans un compartiment de première classe, devant lequel elle le rejoignit avec un panier de provisions qu'elle avait acheté en calculant qu'il n'aurait pas le temps de dîner.

Les employés criaient déjà : *En voiture!* et fermaient les portières avec fracas.

— Mon pauvre ami, dit l'Italienne. Quel chagrin! Mourir à vingt ans!

— Elle n'est pas morte, rectifia Jacques en s'emparant du panier; elle est seulement assez malade.

Sincère, Mme Ferresi s'écria :

— Oh! puisse-t-elle vivre!

Néanmoins, en venant à la gare, elle n'avait pu s'empêcher de songer que rien ne la séparait plus de Jacques, et qu'elle pourrait l'épouser.

Et Jacques se disait :

« — Elle devient envahissante. J'y mettrai bon ordre. »

Il demanda :

— Es-tu restée jusqu'à la fin de la séance? Le ministère est-il renversé?

— Non! non! toi parti, j'ai couru ici pour te revoir encore. Pauvre ami! Je t'attends depuis une demi-heure.

— C'est stupide; il fallait rester.

Et, sur cette aigre phrase, il serra la main de sa maîtresse qui voulait l'embrasser, et monta en wagon. Le train siffla. Par la portière il vit qu'elle pleurait. Elle n'avait pas épuisé la douleur, bien qu'elle connût depuis longtemps déjà que l'amour est surtout une souffrance.

Les lumières de la gare de Lyon semblèrent fuir le long du train en marche. Jacques s'installa, déplia *le Temps* et chercha le compte-rendu de la Chambre. Avant d'aborder la discussion, le chroniqueur traçait un petit tableau de l'animation des couloirs et donnait une liste des personnes connues occupant les tribunes. Le jeune député fit cette réflexion :

« — On rentre tard à Paris. Au mois de janvier, j'aurais eu plus de beau monde. »

Il lut son discours. C'était un exposé très perfide des maladresses commises par le ministère depuis la séparation des Chambres, et un tableau amer de notre désarroi intérieur. Les orateurs d'opposition excellent à ces âpres critiques. Jacques n'avait pas rencontré l'hostilité qu'il prévoyait d'une fraction de l'Assemblée. Le groupe modéré, qui devait prendre sa consigne dans une réunion du matin, n'avait pu s'entendre sur une tactique. L'absence de son président, malade sans opportu-

nité, le désorientait. Quant à la droite, ses représentants chassaient ou menaient la vie de château, et ses bancs étaient vides. On comptait sur l'inexpérience de l'interpellateur. On ne pouvait plus mal prévoir. D'un tempérament combatif, Jacques Alvard s'excitait à la lutte Une énergie de modérés n'était point faite pour le retenir. Prompt à l'attaque, il se montra plus redoutable encore dans la riposte, et les interruptions valurent à leurs auteurs des coups de griffe soigneusement appliqués. Il fonçait sur des troupes désorganisées, et ses partisans exerçaient dans la salle une brutale police...

Il souriait d'aise en se lisant, et se dédoublait pour mieux s'admirer. Puis il parcourut la réponse dn ministre de l'Intérieur, que ses insinuations et la sûreté de ses renseignements avaient mis en courroux. Autoritaire et bilieux, celui-ci faisait des discours qui ressemblaient à des charges. En général, ces habitudes de violence lui réussissaient. Cette fois il avait dépassé toute mesure, et s'était rué tête basse et sans rien voir, comme un sanglier blessé.

Le récit du journal s'arrêtait là, à quatre heures du soir. Jacques laissa glisser la feuille et continua de mémoire la séance. Il avait repris la parole, étant mis en cause personnellement par le ministre qui lui reprochait son changement d'opinion. Dans cette réplique, négligeant les faits et se contentant d'éloquence, il avait expliqué sa volte-face par la lassitude de l'hypocrisie gouvernementale, le goût de la vérité et l'amour du peuple. Il avait donné à son discours une ampleur magnifique, et fait le procès de tout le parti de ses anciens amis. C'est

alors que, pour donner des gages de sa sincérité, il avait prononcé sa fameuse phrase sur le deuil menaçant son foyer et sur sa présence à la tribune malgré l'inquiétude et la douleur. Ainsi le débat avait grandi tout à coup, et le président du Conseil lui-même avait dû prendre la défense de sa politique et de son cabinet en péril, et poser la question de confiance.

Qu'avait produit le vote? Sans doute, à cette heure, le parti radical enregistrait une victoire, et déjà s'agitait pour recueillir la succession du ministère décédé.

« — Loin de Paris, on me négligera, pensait Jacques. Heurtefort, qui est jaloux, me fera offrir quelque portefeuille sans conséquence. Je ne leur conseille pas de m'oublier. Ils ont pu se rendre compte de ma force... »

Enivré, excité par cette journée de bataille, il alla fumer dans le couloir. Il regarda avec compassion deux ou trois voyageurs qui ne lui prêtaient pas d'attention, et les méprisa pour leur ignorance de son rôle parlementaire. Puis, sa pensée trop tendue et lasse abandonna les buts ambitieux. Peu à peu, les ardeurs de son sang en mouvement le portèrent à regretter sa maîtresse. En même temps qu'il prenait la décision de rompre, il arrêtait complaisamment sa pensée sur les vifs plaisirs de cette liaison. Il était assez sûr de sa volonté pour ne pas craindre de détailler sensuellement toutes les joies dont il supprimait le retour, et il extrayait encore une volupté de ce qui brise tant de volontés moins bien trempées.

De temps à autre, dans sa course à travers les

rêves politiques ou les souvenirs amoureux, son esprit s'arrêtait, saisi par cette question impérieuse :

— Si pourtant elle était morte!

Cependant il mangea de bon appétit les provisions de sa prévoyante maîtresse.

X

LA DÉLIVRANCE D'ANNIE

Annie était morte à la tombée du jour, sans agonie et dans une crise qui ne paraissait point dangereuse, à l'heure même où Jacques tirait de ce décès prématuré un effet de tribune.

Le lendemain, Lucien Halande, venu pour prendre des nouvelles de la malade, apprit ce triste événement. Une vieille domestique lui dit à la porte :

— Notre pauvre madame a passé hier soir.

— Ah ! fit-il simplement.

L'annonce d'un malheur dépasse notre état d'esprit habituel. Quand nous n'y sommes point préparés, il nous faut un peu de temps pour en connaître la vérité. Notre âme ne s'élève pas d'un seul élan aux grandes joies ni aux grandes douleurs.

Lucien ne trouvait rien à dire. Comme la porte allait se refermer sur lui, il demanda pourtant :

— Peut-on la voir?

On l'introduisit dans la chambre mortuaire, transformée en chapelle ardente.

Annie reposait sur le lit que recouvraient des chrysanthèmes et les dernières roses. La lueur des cierges animait son visage diaphane et lui donnait

la ressemblance même de la vie. Ses longues paupières, abaissées sur ses yeux dont la beauté était déjà perdue, adoucissaient encore la pureté de ses traits angéliques.

Le jeune homme goûta l'amertume de ce spectacle attendrissant.

« — Quand je suis venu tout à l'heure, songeait-il, je marchais sur les feuilles dorées que le vent avait abattues. Parce que je savais qu'elle ne durerait pas, cette parure des arbres m'était chère. Pour son charme fragile, pour la grâce divine qui habitait son sourire et ornait ses paroles, pour la vertu qui émanait d'elle si naturellement, j'aimais celle qui est étendue là. Je savais qu'elle allait mourir, et sa mort me surprend. Je ne souffre pas, et je désire souffrir. L'essence de cette âme exquise, il me semble que, pour moi, longtemps elle vivra encore, comparable à une petite lampe mystérieuse m'éclairant la vie et m'en signalant la bonté. Et pourtant je ne verrai plus son regard ni son sourire. Je n'ai pas su les voir pour la dernière fois, les fixer en moi pour toujours. Saurai-je longtemps les retrouver dans ma mémoire? Pauvre enfant qui était tout amour, et que la souffrance d'aimer a purifiée de son feu, où repose-t-elle maintenant? S'est-elle évaporée comme le parfum de ces roses mortes, ou bien survit-elle dans quelque séjour heureux? Je ne sais pas. Nous ne savons rien. Ma tristesse ne me fait pas pleurer. Cependant je ne sens plus mon cœur... »

Un sanglot qu'il entendit lui fit relever la tête. De l'autre côté du lit il vit Jeanne Mérans à genoux, qui priait. Et dans ce moment même il admira ce

visage en larmes, et il envia la simplicité de cette douleur.

Au fond de la chambre, Mme Mérans, assise, osait à peine remuer. Elle était tout embarrassée de son chagrin.

Après qu'on eut parlé des derniers instants d'Annie. — doux et inaperçus comme toute cette vie trop délicate. — il se retira. M. Mérans, désespéré, ne voulait voir personne.

Sur le chemin, le cœur blessé, Lucien s'étonna du calme de son amour qui se résignait à cette mort sans trop de plainte, et même découvrait dans cette image brisée une vertu inaltérable.

Comme il traversait Menthon-Saint-Bernard, il vit sortir du bureau de poste Jacques Alvard dont le visage fatigué par l'effet opportun d'une nuit de wagon portait des traces convenables de douleur.

— Tu sais mon malheur, lui dit-il en l'abordant. Cette pauvre Annie!... Au moment où je vais être ministre... elle qui eût été si fière!...

TROISIÈME PARTIE

J'aime mon pays parce que j'y ai mes racines, ces profondes et délicates racines qui attachent l'homme à la terre où sont nés ses aïeux, qui l'attachent à ce qu'on pense et à ce qu'on mange, aux usages comme aux nourritures, aux locutions locales, aux intonations des paysans, aux odeurs du sol, des villages, de l'air lui-même.

GUY DE MAUPASSANT.

I

L'ESPRIT DU SOL NATAL

Le soleil du printemps entrait à flots dans le petit salon où travaillait Lucien Halande. C'était l'ancien boudoir de sa mère, qu'il habitait de préférence. Il relisait ces pages du *Régime moderne* où Taine établit que nos sociétés provinciale et locale, amoindries par l'organisation administrative qui les met dans la main de l'État, et déchues dans leur représentation par les fâcheux résultats du suffrage universel qui a proclamé l'égalité des droits en maintenant l'inégalité des charges, ne peuvent plus être pour leurs habitants de petites patries, de légitimes sujets d'orgueil, des objets d'amour et de dévouement.

« — Oui, songeait-il en se levant et quittant son livre, il faudrait leur rendre une vie personnelle. C'est la vigueur de ces petites sociétés qui fait la force d'un État. Ce peuple en blouse qui se méfie de l'habit, il faut le conquérir, lui prouver par le travail et le dévouement que ses représentants naturels, ce sont tous ceux qui, demeurant près de lui, ont néanmoins plus de liberté et d'instruction, et sont intéressés, à cause de leurs propriétés mêmes, à améliorer la chose publique. Moi, je fais ce que je puis, dans ma commune, au conseil général. »

Par les deux fenêtres ouvertes, le soleil apportait la bonne chaleur printanière, mêlée à cette fraîcheur vivifiante de l'air qui est le charme du mois de mai. L'une des croisées donnait sur de grands arbres dont les jeunes feuilles ne tamisaient pas encore la lumière. Lucien s'approcha de l'autre qui livrait un spectacle plus étendu. Il admira l'eau bleue du lac moiré par les souffles légers du matin, et, plus près, le vert tendre des prairies dont l'herbe était déjà haute et touffue. Au bas de la maison, les rosiers commençaient à fleurir. Le jeune homme sourit à cette nature amicale :

« — Comme il fait bon vivre! Ainsi le monde reprend sa jeunesse. Je sens la mienne qui gonfle ma poitrine d'illusions, de désirs et de force, comme autrefois, comme il y a dix ans. »

Il alla prendre sur la cheminée la photographie d'Annie enfant. Elle était toujours demeurée là. Un peu de poussière la recouvrait : de longtemps il ne l'avait pas regardée.

« — Six mois déjà ont passé sur sa mort, et je m'en souviens comme d'une chose bien plus ancienne. Sa pensée ne m'est point cruelle. J'ai peine à donner de la netteté à ses traits que j'évoque, mais je n'ai pas de peine à inspirer de son souvenir les meilleurs actes de ma vie. Ce souvenir même me rajeunit comme un printemps mystérieux, me restitue une âme plus accessible au commerce des hommes. »

Le soleil invitait à la promenade. Lucien, abandonnant ses livres, descendit les prairies en pente. Comme il arrivait au bosquet des amoureux, il vit

qu'on avait coupé des roses et que le fil de fer de la barrière était brisé. Mais il ne s'en inquiéta pas :

« — Jeanne Mérans serait enchantée. Voici que les amants peuvent entrer chez moi, comme du temps de mon père. C'est un effet du mois de mai. »

Et utilisant cette brèche il sortit sur la grand'-route. Vogenier le socialiste haranguait à voix haute un vagabond de mauvaise mine assis sur un tas de pierres. Il criait :

— Vous n'êtes pas digne d'être pauvre!

Quand il aperçut Lucien Halande, il le prit à témoin :

— Monsieur, voyez cet homme qui est assis là. J'ai voulu lui donner mon chapeau, car il n'en a point, et il l'a refusé avec des injures. A la vérité, mon feutre est percé, mais les trous sont petits. Il faut à ce monsieur des nippes de soie et d'or. Je lui ai offert une croûte de pain, et il l'a jetée. Il a jeté le pain sacré qui nourrit les hommes, et il m'a demandé une pièce de monnaie. Les pauvres n'aiment plus leur pauvreté. Ils nous volent, à nous autres qui vivons de notre travail et voisinons avec leur misère, le bonheur d'être charitables à bon marché, selon nos moyens.

Il était la proie d'une colère généreuse. Le vagabond le considérait d'un œil sournois où se lisait du mépris, tandis qu'il creusait sa main tendue vers Lucien en disant :

— Ayez pitié d'un pauvre estropié, s'il vous plaît!

Par son regard, il donnait à entendre à Vogenier

qu'il n'estimait pas sa société suffisamment distinguée, et qu'il s'en tenait à la fréquentation plus lucrative des gens bien mis.

Lucien Halande, en lui donnant quelques sous, l'interrogea :

— D'où êtes-vous?

— De Lausanne, en Suisse.

— Il faut y retourner, mon ami. Dans son pays, on trouve plus facilement assistance. Nous secourons ici les pauvres de la commune. Nous ne pouvons pas nourrir ceux de l'étranger. La commune, c'est une grande famille qui doit garder ses ressources pour les siens.

Il avait dit ces dernières phrases pour lui-même, et parce qu'il pensait aux pages de Taine sur la vie provinciale qu'il venait de lire.

Des paysans qui passaient, conduisant des veaux à la boucherie, le saluèrent :

— Bonjour, notre maire.

Ces saluts manifestaient un respect affectueux que Lucien rencontrait maintenant dans tout son canton, et qui s'adressait un peu moins au maire serviable et de bon conseil qu'au propriétaire utilisant un outillage nouveau, — charrues brabançonnes à deux lames ou batteuses à vapeur, — et activant par une industrie jusque-là inconnue la fécondité complaisante de la terre.

Le jeune homme fit quelques pas avec Vogenier qui, son balluchon sur l'épaule, se rendait à Talloires.

— Ce matin, disait celui-ci avec son exubérance accoutumée et sa merveilleuse facilité à s'émouvoir, ce matin, dès patron-minet, je suis descendu

de Thônes. Il y avait des églantines le long du chemin, et l'air était léger comme au temps de ma jeunesse. Vos châtaigniers, monsieur Halande, étendent leurs branches en gestes de bénédiction. Et je voyais le lac qui brillait sous le soleil. Alors j'ai quitté mon chapeau, et j'ai prié à haute voix. Mon cœur était pareil à une cruche trop pleine qu'il faut bien un peu déverser. Je remerciai le Père qui est là-haut de répandre tout ce beau temps sur la terre et sur moi, et je disais : « Père, c'est trop! La terre est heureuse, je suis heureux, et je vous donne mon cœur. » Il ne refusera pas mon présent comme le pauvre mon chapeau percé.

Lucien goûtait les discours enthousiastes de cet étrange apôtre qui trouvait en lui-même la source de joies abondantes. Il le laissait parler, et ce fut à regret qu'il s'arrêta devant la mairie de Menthon où il avait rendez-vous pour un mariage. Vogenier lui serra la main :

— Monsieur Halande, je vous salue. Je continue sur Talloires.

— Vous nous quittez décidément?

— Oui, je vais travailler au chemin de fer d'Albertville. Tous les métiers me sont bons, les pays qui m'ont déjà vu circuler ne se comptent plus.

— Restez avec nous. Ici, dans ma commune, tout le monde vous connaît et vous aime. Voici presque un an que, de passage ou de résidence, vous enchantez les veillées de vos belles histoires. Vous n'êtes plus un étranger parmi nous.

— Non, non, les routes m'appellent. Je traîne

ma patrie à mes talons. Et les hommes sont partout mes frères.

De nouveau il prit la main du jeune homme :

— Adieu, monsieur Halande. Je vous reverrai ou je ne vous reverrai pas. Mais je me souviens. J'ai entendu vos louanges dans la bouche de ceux qui avalent tout rond, parce qu'ils ont très faim quand ils mangent. Vous aimez les petits comme Victor Hugo. On ne peut plus se passer de vous dans ce coin de terre. Vous serez heureux, c'est moi qui vous le dis...

Et, en s'éloignant, il lança cette pensée avec un geste large :

— Tous les hommes sont bons. Le bonheur est de donner, et, quand on n'a rien, on ne donne rien ou l'on se donne soi-même.

Lucien le vit disparaître au tournant du chemin, et sa voix se perdit après sa silhouette, car il continuait de parler tout seul.

Sur le seuil de la mairie, une jeune paysanne déjà fanée, qui tenait deux petits enfants par la main et qui était enceinte, attendait avec cette patience résignée de ceux qui n'ont jamais eu de montre.

— Monsieur le maire, dit-elle timidement, il ne manque plus que vous. Mon homme est là-haut avec les témoins.

C'était l'épouse dont il devait célébrer le mariage. Il caressa les petits :

— Eh bien, ma brave Péronne, cette fois, ça y est. Votre homme ne vous lâchera plus.

— C'est à vous que je le dois, monsieur le maire.

Comme il entrait, il entendit qu'on l'appelait, et,

se retournant, il vit Jacques Alvard qui arrêtait sa victoria et sautait sans toucher le marchepied.

— J'allais chez toi, fit celui-ci en s'avançant, toujours droit et leste. Est-ce que par hasard les affaires de ta mairie te retiennent, maire amateur?

— Elles me retiennent, répliqua Lucien sans sourire. En ce moment je marie. Tout à l'heure je serai à toi.

Alvard désigna la paysanne avec une effronterie malveillante :

— C'est le sujet? Peste! tu n'auras pas besoin de prêcher la fécondité. Tes paysans repeuplent, c'est dégoûtant.

La figure de Lucien se fit dure :

— Laisse-la donc tranquille. J'ai eu assez de mal à protéger cette femme.

Et comme celle-ci, qui montait l'escalier, était déjà trop loin pour entendre :

— L'homme n'en voulait plus. Il craignait qu'on ne se moquât de lui. Singulier amour-propre! Elle l'attendait, soumise. Elle s'usait pour nourrir ses mioches.

Jacques se souciait peu de ce petit drame. Il se mit à rire :

— Elle en avait trop, aussi! Les pauvresses ont la rage d'en faire.

— Elles ne les font pas toutes seules.

— Ce ne sera pas long? reprit Alvard. Je t'attends; je désire te parler.

Un quart d'heure plus tard, les deux jeunes gens, assis dans la victoria, roulaient sur la route de Menthon, vers le château d'Avully. Jacques éprouvait ce besoin d'expansion habituel aux gens qui

réussissent toujours dans la vie, mais ne considèrent leurs succès comme complets que s'ils sont connus et enviés.

— Je suis arrivé à Annecy avant-hier, disait-il. J'ai dû subir, pour commencer, une réception officielle. Hier, j'ai pu m'échapper; je viens de liquider une affaire à Talloires.

« — Quelle affaire équivoque est-il allé liquider? se demandait Lucien. Mme Ferresi est revenue. Il a peut-être rompu avec elle, maintenant que tous deux sont libres de s'épouser. Elle n'est pas assez riche pour deux. C'est ce qu'il appelle une *affaire*. »

Il regarda son compagnon de route. Celui-ci avait le teint fatigué et l'air heureux que donne aux jeunes gens une nuit de plaisir :

« — Ou bien il a renoué. Peut-être les deux. Mais il me le dira. Il me confie toutes ses vilenies, et même je suis humilié de ces confidences... »

Jacques continuait :

— Voilà six mois que je n'étais revenu en Savoie. Depuis la mort de cette pauvre Annie...

Avec quelle sèche indifférence il prononçait : *cette pauvre Annie!*

— Six mois de ministère, c'est déjà long en ce temps impatient et changeant.

Lucien sentait monter en lui, avec une violence qu'il ne s'expliquait point, un mépris indigné pour ce camarade d'enfance qui lui imposait son amitié. Il ne savait pas lui-même encore comme le pays natal l'avait reconquis et avait transformé sa curiosité d'esprit en activité et son dilettantisme en énergie.

« — Mais pourquoi vient-il me voir? songeait-il. Il n'y a plus rien de commun entre cet ambitieux et moi. »

Et il dit, avec ce ton courtois et calme qu'il gardait de ses anciennes habitudes et qui pouvait dissimuler ses émotions intimes :

— Six mois de ministère pendant lesquels vous avez trouvé moyen d'augmenter les impôts et les fonctionnaires, et de porter atteinte aux libertés les plus sacrées. Sous prétexte d'aider les ouvriers, vous proposez une loi impraticable sur les accidents du travail, et qui tournera contre ceux pour qui elle sera faite, contre les pères de famille au profit des célibataires et des étrangers, dont les accidents coûteront moins cher aux patrons. En vérité, vous accomplissez de belle besogne!

Jacques le considéra avec surprise :

— C'est depuis que tu es conseiller général que tu es devenu orateur politique?

— Oh! je ne suis pas orateur, et je méprise tous ceux qui le sont. La vérité se passe d'éloquence, et l'on parle toujours assez bien si l'on dit quelque chose...

Et, mis en verve par l'ébahissement de son interlocuteur, il continua :

— Tu ne t'attendais pas, je suppose, à mon approbation. La fonction ne m'éblouit pas; je considère les actes de celui qui la remplit. Le ministre entendra la vérité que je dois à mon camarade d'école. J'ai donné mon nom, celui de mes parents, à ton programme libéral, au temps de ta candidature, voici presque deux ans. Tu nous promettais alors un régime d'ordre et d'économie et, sur la

demande de M. Mérans, moins envahissant et résolument décentralisateur, une tête plus solide et des membres moins ligotés. Tu annonçais, dans les communes industrielles, cette loi sur les associations qui doit contre-balancer la force de l'argent et l'accaparement de la richesse. Et te voilà ministre intransigeant d'un gouvernement sectaire qui, au nom d'une mensongère égalité, fait main basse sur les libertés du travail et de l'éducation, en attendant qu'il atteigne toutes les libertés personnelles et foncières.

Jacques, stupéfait, voulut prendre cette diatribe en riant :

— Distinguons, distinguons. Un candidat n'est pas un député; un député n'est pas un ministre. Le candidat est esclave; le député est valet, et le ministre est maître. On change à mesure qu'on grimpe à l'échelle.

— Oui, fit Lucien délibérément, plus un singe monte haut, plus il montre son derrière.

Alvard daigna sourire : il avait un service à demander à son ami, et calculait que cela valait bien de subir quelques pointes. Lucien, qui l'avait deviné, en abusait :

— Oh! j'ai réfléchi, reprit-il, depuis deux ans. Tout est à refaire dans notre démocratie, du haut en bas. La liberté communale, par exemple, quelle mauvaise plaisanterie! Nous avons une mairie, à Menthon, qui réclame une réparation urgente, sans quoi elle va tomber en ruine. Le mal est encore réparable, demain il ne le sera plus. Je fais voter une petite somme par mon conseil municipal; on la raye du budget à la préfecture. Ces messieurs

d'Annecy, qui ne sont pas venus voir, ont jugé la dépense inutile. L'an prochain, il nous faudra emprunter pour reconstruire tout l'immeuble. C'est le préfet, pas même le préfet, quelque sous-chef de bureau, qui administre également mal les trois cents communes du département.

— C'est très fâcheux, approuva Jacques.

— Naguère, il y avait en Savoie un conseiller des communes. C'était un avocat ou un notaire qui avait cinq ou six communes pour clientes. Mais l'État aujourd'hui envahit tout, occupe tous les pouvoirs. Il a supprimé les corps puissants d'autrefois, les corporations, les parlements, les provinces. Le département, le canton, n'ont qu'une vie artificielle. Ce sont des cadavres que l'administration galvanise pour donner l'illusion du mouvement. La commune, plus naturellement organisée, n'a pas davantage d'existence propre; elle n'est maîtresse ni de ses finances ni du choix de ses éducateurs. L'État a réduit l'individu à n'être qu'un contribuable passif. Nous n'avons que la carte à payer, mais elle est chère...

La voiture s'arrêta devant le château. Il était près de midi. Dans l'escalier, Lucien Halande parlait toujours, poussant devant lui le représentant du gouvernement.

— Et le suffrage universel! Ah! la belle machine à produire le gaspillage, l'incurie et le désordre! Il aurait fallu cent ans pour en entreprendre l'éducation, et du premier coup on en grise le peuple comme d'un vin trop fort. Il a, il doit avoir, ce peuple, des représentants naturels, ceux qui paient le plus, ceux qui ont du temps, de l'instruction,

de l'intelligence et de la probité. Il n'y a pas de démocratie viable sans une classe dirigeante, et acceptée comme telle.

Il ferma, contre le soleil trop ardent, les persiennes du boudoir où il avait conduit Jacques. Puis il prit sur la table le volume de Taine et lut :

— Le suffrage populaire, « arbitre ignorant, inattentif et mal informé, juge prévenu et passionné, moraliste à conscience large, au lieu d'exiger l'honorabilité intacte et la compétence prouvée, ne demande aux concurrents que le bavardage oratoire, l'habitude de se pousser en avant et de s'étaler en public, la flatterie grossière, la parade de zèle et la promesse de mettre le pouvoir que va conférer le peuple au service de ses antipathies et de ses préjugés ».

« — Où veut-il en venir? » se demandait Alvard, qui considérait les idées générales comme un éventail derrière lequel on dissimule sa figure, son but ou son désir.

Il dit en souriant :

— Comment peux-tu te passionner pour des choses qui ne t'offrent aucun intérêt? Le suffrage universel, le tout est de savoir s'en servir. Il n'est pas si stérile; on en tire des ministères quand on est habile.

Lucien le regarda :

— Qui te parle d'intérêt personnel? Il s'agit de ce qui tue la France et tu me montres ta personne. Ah! tu ne te passionnes que pour toi-même. Vous êtes tous ainsi, les hommes politiques d'aujourd'hui. Vous prenez votre avantage pour celui du pays, et la civilisation n'est féconde que lorsque

vous récoltez. Il y a aussi une phrase de Taine pour vous et la voici : « Tant qu'un homme ne s'intéresse qu'à soi, à sa fortune, à son avancement, à son succès personnel et propre, il s'intéresse à bien peu de chose : tout cela est de médiocre importance et de courte durée, comme lui-même. »

L'attaque devenait vive. Jacques se décida à riposter :

— Tu bâtis de belles théories, mais tu agis à la façon de tout le monde. Comme nous tous, tu flattes l'électeur avec des promesses pour devenir maire, conseiller général et qui sait? peut-être député, si je me présentais à Paris.

— Moi !

— Oui, toi.

Le domestique avait averti Lucien qu'il était servi. Mais le jeune homme arrêta Jacques, qui, avec son sans-gêne accoutumé, voulait passer dans la salle à manger :

— Je n'ai accepté ces charges que contraint et forcé, et parce que M. Mérans m'a fait comprendre que je devais les remplir, à défaut d'autres hommes plus habiles sinon plus désintéressés. Et je ne permets à personne de dire que je dois mon élection à des promesses et à des flatteries. Vos vieux trucs me dégoûtent par trop. J'essaye, moi, d'une méthode nouvelle, qui est d'apporter au peuple la vérité au lieu du mensonge, de lui représenter sa faiblesse, ses erreurs, son besoin de direction; de lui expliquer la vie de la nation en la comparant à sa propre vie, avec des exemples de tous les jours. Puisque le suffrage universel est un mal accompli, il faut encore tâcher de l'améliorer. Je m'efforce

d'instruire ainsi les paysans de cette terre; je leur parle familièrement, à un petit nombre à la fois. Peu à peu, ils prennent confiance...

Alvard ne reconnaissait plus son ami, qu'il tenait pour définitivement indolent et sceptique, avec cette manie dangereuse des classifications absolues et commodes qui est propre à la plupart des hommes d'action. Non point qu'il se souciât un seul instant de cette discussion politique : il ne prêtait pas de considération aux idées, mais il sentait en face de lui une force nouvelle, inattendue et hostile. Son goût de la domination s'en trouvait atteint. Il biaisa encore et dit en riant :

— Ma parole, tu es homme à me combattre aux prochaines élections.

— Certainement.

— Ah! fit Jacques, cette fois plus intéressé parce qu'on venait à un fait précis qui le concernait.

Et il ajouta, gardant son sourire :

— Tu n'auras pas cette peine. Ministre ou ancien ministre, on n'osera pas m'opposer de candidats. Les plus farouches libéraux, tes amis, je les ferai décorer et ils deviendront mes serviteurs.

— Non, affirma Lucien avec énergie; tu as passé d'un camp dans l'autre, tu as trahi tes électeurs, tu ne dois plus les représenter à la Chambre. A défaut d'autres, tu auras devant toi un concurrent.

— Et ce sera?

— Moi.

— Un homme averti en vaut deux.

— Oh! je fais tout au grand jour. Je ne désire

pas être député. C'est un métier peu recherché aujourd'hui des honnêtes gens. Mais je me souviens que les miens ont dirigé ce pays, autrefois, avec conscience. Par ma famille, par mes intérêts mêmes, je suis un de ces représentants naturels dont je parlais tout à l'heure. Je ne puis l'oublier...

— Tu ne t'en souvenais guère à Paris.

— J'avais tort. J'ai changé. Tu ne peux comprendre, toi, l'esprit du sol natal. Tu es venu ici par hasard. A mon retour, tu m'as traité d'étranger; je te retourne le mot, à toi qu'aucun lien ne rattache à ce pays et qui n'as pas su conduire son âme crédule et pacifique. J'estime que ton œuvre est néfaste; je dois donc la combattre.

II

LE CŒUR DE LUCIEN HALANDE

Devenu plus aimable après cette déclaration, désireux d'en atténuer l'impression pénible, Lucien introduisit son hôte dans la salle à manger et parut s'intéresser, malgré tout, à son activité ministérielle. La politesse a un pouvoir singulier, qui nous fait retenir à table ceux dont nous désirons le plus vivement voir les talons en marche.

A vrai dire, Alvard s'était invité lui-même; il ne doutait pas que ce ne fût un agrément de le recevoir. Un instant soucieux, il reprit bientôt sa belle humeur. Un autre, même moins intelligent et moins actif dans le cours de la vie, mais moins personnel, se fût rendu compte du travail qui s'était opéré dans l'esprit de Lucien Halande. Lui, ne s'en inquiéta qu'un instant : il s'en tenait au Lucien qu'il avait connu et qui se livrait au jeu des idées sans les traduire en actes, par simple amusement d'un esprit cultivé; jamais celui-là ne serait à ses yeux un rival. Ainsi il marchait à sa perte, avec cette trop grande confiance dans sa force par quoi cette force même devait être détruite.

Il buvait et mangeait avec grand appétit. Lucien

le regardait curieusement, comme s'il l'étudiait encore, et lui versait un romanée généreux. Au dessert, Jacques, qui avait renvoyé sa voiture, demanda l'horaire des bateaux.

— Pour Annecy ou pour Talloires?

— Oh! pour Annecy. Talloires, c'est fini.

Et il eut un sourire plein de sous-entendus. Puis il se décida brusquement à ce genre de confidences qui par son cynisme gênait la délicatesse de Lucien :

— Mme Ferresi devenait absorbante. Je l'ai renvoyée de Paris en lui promettant de la rejoindre à Talloires dans son petit ermitage. Je l'y ai rejointe en effet. Maintenant elle est libre. Pauvre femme! Dieu, qu'il est pénible d'être trop aimé, et quel ennui peuvent répandre les personnes sentimentales! Figure-toi qu'elle s'était mis en tête de m'épouser.

— C'est bien naturel.

— Tu trouves? Que m'aurait-elle apporté, je te prie? Pas de la nouveauté évidemment, bien qu'elle fût agréable dans les manifestations amoureuses...

Et il sourit encore, songeant à la nuit précédente. Car il avait eu ce raffinement cruel de ne signifier que le matin son congé à sa maîtresse et de presser dans ses bras celle qu'il avait déjà condamnée.

Il continua :

— Et quant à la fortune, son faquin de mari l'a déshéritée abominablement.

— Alors, tu ne peux pas l'abandonner.

— Oh! elle a de quoi vivre. Tout juste. Il faut

épouser des femmes riches. Celles qui ne le sont pas, au bout de huit jours, sont tout aussi exigeantes. Je ne veux pas être de ces députés qui se nourrissent à la buvette et dérobent des serviettes aux lavabos de la Chambre pour compléter leur linge. Je quitterai un jour le ministère, je ne quitterai pas le train de vie du ministre.

De ce jeune homme ardent, vigoureux et actif, Paris avait fait aisément un jouisseur. Il pensait mener de front l'ambition et le goût du plaisir. Et de fait il semblait taillé pour toutes les dominations, celle des femmes et celle des hommes.

Sans transition, il reprit :

— Il faut que tu m'aides à me rapprocher des Mérans.

Lucien dressa l'oreille :

« — Nous y voilà, pensa-t-il. Ses visites ont toujours un but. Il ne vient pas me voir inutilement. Pour quelle œuvre ténébreuse a-t-il besoin du concours des Mérans? Tout à l'heure il parlait de mariage et ne se souvenait même pas d'avoir épousé Annie. »

Il répondit, non sans mettre un peu d'ironie dans sa réponse :

— Je croyais que tes relations avec eux étaient demeurées excellentes.

— Non, fit Jacques, il y a du froid. Avec toi, je suis sincère. Un ami de vingt ans. Mme Mérans me considère toujours avec un œil humide et bienveillant. Un gendre ministre, elle est flattée. S'il n'y avait qu'elle, tout irait bien. Mais son mari me regarde avec défiance et m'accorde de rares paroles glacées. Il a changé, M. Mérans; il a maigri et

blanchi. C'est maintenant un vieillard. Hier je leur ai rendu visite. J'ai porté des fleurs au tombeau d'Annie.

— En allant à Talloires?

— En allant à Talloires.

Et le jeune homme ne comprit pas que cette question soulignait l'inconvenance du mélange qu'il opérait des pèlerinages pieux et des rendez-vous de plaisir.

— Chaque mois j'envoyais des fleurs. J'ai été correct...

Il parlait de correction vis-à-vis de cette petite Annie si douce, morte faute d'amour.

Puis, revenant à son sujet :

— Oui, M. Mérans me témoigne une antipathie à laquelle je ne puis me méprendre. Il t'a en grande estime. Parle-lui de moi. Nous n'appartenons pas au même parti politique, mais nous sommes d'anciens camarades, d'anciens amis.

— M. Mérans se fait ses opinions. Il ne prend pas celles des autres. Pas plus sur les personnes que sur les théories.

— Si, il faut lui parler. On peut estimer ceux qui ne partagent pas vos idées. J'ai trente-quatre ans, et je suis ministre. C'est assez rare.

— Mais enfin, pourquoi désires-tu que je fasse ton apologie?

— Ah! voilà!

Sans dissimuler plus longtemps, il ajouta :

— Sais-tu que Jeanne Mérans est devenue bien jolie?

A ce nom, le sang afflua au visage de Lucien. Alvard, qui développait son plan, ne le remarqua

pas. Il semblait au premier qu'un grand danger le menaçait tout à coup. Cependant l'autre continuait sans méfiance :

— Elle est charmante, cette petite. Elle a de l'aisance. Elle recevra très bien. Qui sait? plus tard, quand le temps aura fait son œuvre... J'ai besoin d'avoir un intérieur. Lorsqu'on a eu le malheur de perdre sa *première* femme, il semble qu'on est moins infidèle en épousant la sœur de celle-ci.

L'hostilité de Lucien Halande, ou tout au moins son indifférence, qu'il avait pressentie vaguement à ses premières réponses, le rendait maladroit. Il travestissait son cynisme habituel au moyen de banalités qu'il méprisait et dont il devinait le triste effet à mesure qu'il les débitait.

Quant à Lucien, il avait voulu prononcer cette parole véridique pour couper court au bavardage de son hôte ;

— Oui, cette *petite* aura deux fois la fortune de sa sœur.

Mais les mots ne lui vinrent pas aux lèvres. Le but de Jacques lui apparaissait clair comme le jour : triompher au moyen de son ami des résistances de M. Mérans, — et celui-ci, malade depuis la mort de sa fille aînée, n'aurait peut-être pas longtemps à protéger la seconde; — parader devant Mme Mérans, crédule et éblouie par le prestige de l'homme d'État; devant Jeanne, qui serait peut-être aussi facile à séduire que cette pauvre Annie, si mal défendue par son cœur trop sensible. Jeanne, unique héritière de l'une des plus belles fortunes territoriales de Savoie, devenait un parti enviable, même pour un ministre, surtout

pour un ministre appelé à dégringoler bientôt du pouvoir.

« — Cela, pensait le jeune homme, je ne le permettrai jamais. Ce serait une abomination. »

Il ne se demandait pas de quel droit il interviendrait; il agissait sous le coup d'une indignation spontanée, dont il n'avait pas le loisir de rechercher la cause. Les tempes lui battaient, et il se sentait au cœur une chaleur soudaine. Cependant il demeurait muet, tandis que Jacques insistait pour obtenir son concours auprès de M. Mérans.

— Oh! ce n'est pas urgent. C'est un projet à longue échéance. Tu comprends que je ne puis songer à me remarier avant que l'année de deuil soit écoulée. Mais enfin, il faut préparer les voies. Cette jeune fille sera très recherchée à cause de sa fortune. La fortune joue un si grand rôle dans le mariage aujourd'hui...

Il allait, il allait, poussant devant lui des phrases rondes où revenaient son « ancienne douleur » et son « espoir nouveau ».

Brusquement, Lucien se leva et l'interrompit :

— Écoute, mon cher : ce que j'ai à te dire est court et définitif. Non seulement je n'userai pas de mon crédit auprès de M. Mérans pour te faire rentrer en grâce, mais je te jure que, si jamais tu avais l'audace de demander la main de Mlle Jeanne Mérans, et si son père avait la coupable faiblesse de te l'accorder, — ce qui n'est guère à craindre, — je renseignerais celle-ci directement sur ta personne et ta vie.

Jacques mit insolemment son monocle pour le regarder :

— Tu deviens fou!

— Oh! non. Tu m'as mêlé jadis à tes intrigues, et je n'ai pas pu ignorer les souffrances de Mme Alvard. Cette fois, je ne serai pas ton complice. Et puis, cessons ce tutoiement ridicule entre gens qui n'ont ni une pensée ni un sentiment communs.

Jacques se leva à son tour. Les deux hommes se trouvèrent face à face. Alvard ricanait :

— Ah! tu tournes autour de cette jeune fille! Il fallait me prévenir. Tu flaires la dot. Ayant manqué la première, tu vises la seconde.

Lucien sonna pour appeler le domestique et dit simplement :

— C'est l'heure du bateau.

Jacques continuait, retrouvant son aplomb :

— Tu veux te rattraper sur la cadette des dédains de l'aînée. Nous verrons, mon ami. Lui as-tu révélé, à ta fillette, la cour que tu faisais à ma femme? Tu croyais que je ne voyais rien? Nous nous moquions de toi ensemble...

Le domestique avait paru. Lucien fit signe :

— Reconduisez monsieur.

Et les deux nouveaux ennemis s'adressèrent un dernier salut.

Seul, Lucien Halande se promena longtemps dans le grand salon. Ce n'étaient point les dernières paroles de Jacques, celles qui avaient trait à Annie, qui lui revenaient et l'inquiétaient. Celles-ci étaient si grossièrement mensongères qu'il n'y attachait aucun crédit. Mais en se demandant pourquoi il avait éconduit si résolument son ancien ami, il commençait à voir clair dans son propre cœur. La seule pensée que Jacques Alvard pouvait

épouser un jour Jeanne Mérans l'avait bouleversé. Ainsi, le plus souvent, des circonstances imprévues nous révèlent nos sentiments. Seuls avec nous-mêmes, nous les eussions conservés sans les connaître, comme des essences précieuses dont le parfum nous fût demeuré inconnu.

« — L'aimerais-je ? se disait-il. L'aimerais-je au point de ne pouvoir supporter la perspective de son mariage avec un autre? Cette pensée, qui devrait me rendre joyeux comme le retour de ma jeunesse, mêle à sa douceur un étrange goût de cendre. Elle est semblable aux fleurs qui poussent sur les tombeaux. La mélancolie de leur naissance paraît se retrouver en elles. Six mois seulement se sont écoulés depuis la mort d'Annie, et sa mémoire ne me donne pas l'amertume qui s'attache aux regrets de l'amour... »

Il se souvint de cette dernière promenade sur le lac, où la jeune femme avait écarté sa tendresse pour l'offrir à celle qu'il aimait peut-être aujourd'hui. Et il songea :

« — N'est-ce pas elle qui l'a voulu? »

L'esprit agité, il descendit dans le parc. Le soir venait avec lenteur. A intervalles presque réguliers, des souffles frais passaient sur la campagne.

Il traversa des champs et des vergers. Le blé vert qui commençait de sortir, les herbes grasses, les arbres fruitiers en fleur, attestaient la fécondité de la terre. Il s'arrêta un instant pour espérer joyeusement dans les récoltes futures. Puis il marcha du côté de la montagne, à la lisière de la forêt. Là, deux chênes vénérables dressaient haut

vers le ciel leurs troncs noueux et leurs branches vigoureuses. Leurs feuillages mêlaient au vert printanier des teintes de cuivre et de rouille : les jeunes feuilles poussaient quand celles de la saison précédente n'étaient pas tombées encore, et Lucien pensa :

« — Ainsi nos sentiments nouveaux n'attendent pas la mort des anciens pour fleurir en nous. »

Il songeait à Jeanne Mérans.

Autour de lui, toute la nature aspirait le printemps. La vie chantait dans les brins d'herbe et dans les grands châtaigniers. Il parvint au monument de marbre que dissimulait à demi la rangée des cyprès noirs en fer de lance. Là, il voulut se recueillir, mais la rumeur incessante de la terre en travail venait jusqu'au mausolée, et dans son cœur il entendait ce même chant de la vie qui montait des choses : seulement il s'y mêlait l'ardente tristesse du désir.

« — Oui, se disait-il à lui-même, ce pays m'a restitué avec ma jeunesse le sens de mon existence. Et je souffre de ma solitude stérile. Je ne puis plus vivre sans amour. Toutes mes forces, tout mon être, crient vers cet amour durable et fécond qui installera la paix à mon foyer et qui perpétuera ma race. Je dois vivre sur ce coin de sol, renouveler ce domaine, enseigner autour de moi ces paysans. Plus tard, j'apprendrai à mes enfants la vertu de la terre natale. Et ma vie sera belle ainsi... »

Il se prit à sourire. L'image de Jeanne était dans son cœur. Il savait qu'elle l'aimait. Annie ne l'avait-elle pas averti, et d'autres signes ténus et si favorables ne venaient-ils pas appuyer ces dernières

paroles de la morte? C'était cet amour silencieux — l'amour par qui *nul être aimé n'est dispensé d'aimer* — qui, peu à peu, l'avait conquis. Une fraîcheur nouvelle parait ses sentiments. Aucune amertume du passé ne demeurait en lui, comme il arrive chez ceux qui ont trop connu le plaisir et respirent désormais dans la tendresse un âcre parfum de choses fanées. Le souvenir même d'Annie lui était agréable. Par une loi mystérieuse, et qui montre l'importance durable des liens charnels, nous oublions plus vite les femmes que nous avons aimées sans les posséder. Elles s'embrument, puis s'effacent de notre souvenir qu'elles ne rendent pas douloureux. Notre chair, qui ne fut pas prise, libère plus vite notre cœur qui se donna. L'amour irréalisé ne creuse pas de traces profondes, comme ces charrues au fer léger dont le soc soulève peu de terre.

Quand le soleil commença de toucher le Semnoz, Lucien rentra au château. Il marchait allégrement au bord des prairies. La beauté de la nature s'exaltait dans le soir. Par les yeux, il l'absorbait toute. Et il buvait la brise fraîche qui avait couru sur la campagne. Il mit la main sur sa poitrine, comme si elle se dilatait au printemps. Et même elle lui parut étroite pour contenir tout le bonheur qu'il attendait.

II

PAROLES DE VIE SUR UN TOMBEAU

Lucien Halande, introduit dans le cabinet de M. Mérans, murmura, après avoir remarqué le visage triste de celui-ci :

— Je vois qu'elle a refusé...

La veille, il avait demandé la main de Jeanne. C'était plus d'un mois après son altercation avec Jacques Alvard. M. Mérans l'avait accueilli avec une joie attendrie et ces paroles :

— Je vous attendais depuis longtemps. Je n'espérais plus. Dès votre retour au pays, monsieur Lucien, j'ai pensé à vous comme à un fils. Vous connaissez ma sympathie : je sais que ma fille sera heureuse. Je n'ai plus qu'elle. Il faut lui donner du bonheur pour deux, pour ma pauvre Annie... Revenez demain. J'avertirai Mme Mérans et je parlerai à Jeanne.

De Jeanne, Lucien croyait se rappeler des regards amicaux, des attitudes significatives. Il se souvenait des roses d'Avully qu'elle avait emportées. Il espérait en paix. Quand il vit la figure affligée de M. Mérans, il comprit et il sentit un grand chagrin.

M. Mérans lui avait pris la main et lui disait :

— Je ne comprends pas. Je lui ai annoncé hier

soir la bonne nouvelle. J'escomptais par avance sa surprise et son plaisir. Il n'y a guère de joie dans ma maison : je pensais qu'hier elle refleurirait. Jeanne est devenue pâle, comme vous tout à l'heure. Elle m'a répondu doucement, si bas que sa mère n'a pu entendre : « Non, non, c'est impossible. Je veux rester avec vous, je suis bien ici... » J'ai insisté, j'ai parlé de mon estime pour vous, de ma vieillesse rassurée. Je la regardais : elle avait de grosses larmes dans les yeux. Puis elle s'est sauvée au jardin. Je l'ai rejointe. Elle pleurait et ne voulait pas être consolée...

— Ah! fit simplement Lucien.

Il avait l'âme déchirée, et ne trouvait pas de paroles. Par la fenêtre ouverte, il regardait sans les voir les rosiers fleuris, chers à Mme Mérans. Il songeait que les cœurs de jeunes filles sont étranges.

Il questionna timidement :

— Elle ne me croit pas intéressé, dites? Votre fortune a retardé ma demande, je vous assure.

— Elle n'y a même pas pensé. Moi non plus. Il y a autre chose que nous ne savons pas.

Lucien réfléchissait. A cette heure grave, certain de l'alliance de M. Mérans, il cherchait dans son passé les causes de cette peine imprévue :

— Je me rappelle, dit-il, le soir où j'ai accompagné Mme Alvard sur le lac. Mlle Jeanne nous a quittés brusquement. Sa sœur mourante, si exquise et si vertueuse, m'inspirait une grande compassion. Avant son mariage, j'entrevoyais déjà sa mélancolique destinée. De la pitié à la tendresse, le chemin est vite parcouru. Je ne sais plus main-

tenant. C'est votre fille Annie qui, ce soir-là, m'a désigné mon bonheur en me parlant de Jeanne. Dites-le-lui. Si elle savait comme je l'aime! Qu'elle ne soit point jalouse d'un sentiment de pitié même passionnée. Mais, peut-être, n'est-ce point cela. Je me serai trompé...

La pensée de Jacques Alvard lui traversa l'esprit. Celui-ci, poursuivant son projet, en aurait-il préparé la réussite en calomniant son ancien ami?

M. Mérans fit un geste fatigué :

— Oui, peut-être est-ce bien cela. Ce soir dont vous parlez, Jeanne est revenue toute en larmes. Si elle aime, elle consentira à oublier.

Et avec son sourire las il ajouta :

— Les jeunes filles donnent leur cœur pour toujours. Nous n'y songeons pas assez, nous autres hommes. Elles auraient le droit d'être exigeantes. Mais Jeanne est vaillante et bonne. Si c'est bien cela, elle consentira, je crois. Et pourtant, est-ce bien cela? Elle est sensible et non point sentimentale. Mieux qu'Annie, elle comprend la vie et les sentiments humains. Je ne sais pas. Il faudrait lui parler.

— Oui, acquiesça Lucien avec énergie, je veux défendre mon bonheur. Tant de liens oubliés m'ont retenu au pays natal, et maintenant il me semble qu'elle seule m'attache à ces lieux. Voulez-vous que je lui parle?

— Vous la trouverez au cimetière. Elle dépose des bouquets sur la tombe de sa sœur. M. Alvard nous a envoyé des fleurs rares pour Annie. Depuis un mois, ses envois se multiplient. Il écrit

à ma femme, à Jeanne, des lettres presque émues Je ne le reconnais plus. Et ses assiduités me déplaisent, je ne sais pourquoi, plus encore que son indifférence.

Lucien Halande eût estimé déloyal de révéler à M. Mérans qu'il savait les causes de cette conduite nouvelle. Mais il eut un serrement de cœur en songeant aux ténébreuses habiletés de Jacques Alvard.

— Allez, dit M. Mérans en se levant.

Et avec une gravité qu'il n'attribuait pas à ses paroles avant la mort d'Annie :

— Que Dieu vous aide ! Puissiez-vous revenir avec ma fille, comme deux fiancés...

Jeanne Mérans était seule dans le cimetière de Menthon. Penchée sur le tombeau d'Annie que dominait un ange de marbre, elle mêlait des lilas à des iris. Absorbée dans ses tristes méditations, elle ne voyait rien autour d'elle, ni les montagnes resplendissantes aux clartés du matin, ni les prairies en pente qui conduisaient le regard au lac immobile. Elle n'entendit pas craquer le sable de l'allée sous les pas de Lucien Halande. Elle tressaillit quand elle s'entendit appeler :

— Mademoiselle Jeanne...

— Vous ! dit-elle.

Elle pensait à lui, et il était là. Depuis la veille, elle n'avait pas cessé de penser à lui. En disposant les fleurs, elle y songeait, oublieuse de la morte.

Comme tous deux étaient troublés, ils ne remarquèrent pas leur agitation réciproque. Il dit :

— Je voudrais vous parler. J'ai vu votre père. C'est lui qui m'envoie vers vous.

Elle laissa tomber les iris et les lilas, comme autrefois Annie avait abandonné les roses en entendant les paroles presque semblables que prononçait Jacques Alvard. Pourtant, bientôt courageuse, elle répondit d'une voix ferme, presque farouche :

— Oh! non, c'est inutile. Je sais pourquoi vous venez. J'ai donné ma réponse à mon père. Je ne veux pas me marier... avec personne.

Et sa voix s'adoucit tout à coup pour ajouter :

— Je vous remercie de m'avoir choisie, monsieur Lucien. Je le regrette

Lucien se sentait souffrir, et cette peine le paralysait. Il avait toujours respecté les pensées des autres, et il se demandait s'il ne serait pas indélicat d'insister. Elle ne l'aimait pas : dès lors, à quoi bon essayer de la convaincre? Il eut envie de s'enfuir, et de s'en aller très loin, loin d'elle et loin de ce pays où il ne pouvait décidément être heureux. Un obscur pressentiment le retint : « Elle a un secret. Je veux le connaître, dût-il m'être cruel. Jadis, elle n'avait pas d'éloignement pour moi. »

Il fit un effort pour reprendre la parole :

— Écoutez, Jeanne, c'est mon bonheur que vous brisez en ce moment, et peut-être aussi le vôtre. Oh! vous rencontrerez sans doute d'autres jeunes hommes qui sauront mieux que moi vous plaire. Je n'ai plus de vanité. Seulement, je vous aime.

Elle baissait la tête et ne disait rien. Le roux sombre de ses cheveux s'éclairait d'un rayon de soleil. Elle semblait regarder les fleurs qui gisaient à terre. Il reprit :

— Je ne croyais plus être heureux, Jeanne. Longtemps j'ai mal compris la vie, et la jeunesse, et l'amour. En revenant sur cette vieille terre des miens, j'ai cru retrouver la force et la joie. Par vous, je crois retrouver mon cœur. Il ne faut pas vous défier de ce cœur et de ce qui y est entré avant vous. Je ne m'en souviens plus, et ce n'étaient pas des sentiments mauvais : c'étaient des pensées frêles et passagères et qui ont passé. Maintenant, il n'y a plus rien que vous. C'est pour toujours. Si vous vouliez, ma vie serait transformée, et moi, je tâcherais que la vôtre soit parfaitement limpide et agreable. Je suis jeune depuis que je vous aime, si jeune que je ne me reconnais plus. J'ai tant d'espoirs. Si vous vouliez pourtant!... Si vous ne voulez pas, je partirai. Je n'aurai pas le courage de vous revoir. Dites une parole. Je ferai ce que vous déciderez. Seulement, je vous aime.

A voix presque basse, toujours farouche, la jeune fille murmura :

— Non, vous ne m'aimez pas. Vous le savez bien. Vous ne devriez pas dire ces paroles ici. C'est mal.

Lucien s'aperçut alors que le tombeau d'Annie était là, à ses pieds. Venu pour son amour, il n'avait vu que Jeanne. En vérité, c'était un lieu étrange qu'il avait choisi pour faire ses aveux. Huit mois à peine s'étaient écoulés depuis qu'on avait enseveli la pauvre morte, et comme des fleurs nouvelles de nouveaux sentiments poussaient déjà dans les cœurs de ceux qui l'avaient aimée. Jeanne lui reprochait son oubli : ne serait-elle pas à son tour oubliée? Cette éternité que nous donnons en

paroles à nos amours, quelques mois en mesurent-ils donc l'étendue? Et il songeait :

« — Ai-je un cœur si misérable et changeant? Et pourtant cette enfant qui repose dans la paix divine ne me reproche rien, j'en suis sûr. Elle m'écartait de sa voie douloureuse. L'amour ne dure pas sans l'amour. Un pieux souvenir me vient d'elle, et non cette amertume absorbante qui naît des tendresses perdues. Je l'invoquerais plutôt comme une sainte dont le pouvoir favoriserait mon rêve d'aujourd'hui. »

Il s'était tu pendant qu'il pensait ces choses. Et, dans ce paisible cimetière de campagne, montait un bourdonnement d'insectes dans la clarté, cette vague rumeur vivante des journées de chaleur.

Il rompit enfin ce silence qui se prolongeait et leur devenait pénible :

— Jeanne, celle qui est là, sous cette terre bénie, si elle pouvait se relever de la tombe, vous supplierait avec moi. Quand je l'ai vue pour la dernière fois, c'était sur le lac : vous souvenez-vous, Jeanne? vous n'aviez pas voulu venir. Elle m'a parlé de vous; elle inclinait mon cœur vers vous. Ses vœux sont exaucés, mais c'est pour ma douleur. A ce moment, c'est vrai, je ne songeais pas encore à vous avec des pensées amoureuses. Vous pouvez regarder dans mon cœur : il y a bien des misères, il n'y a pas de mensonge. J'avais deviné sa vie de souffrance, ses désillusions. Cette peine que je sentais m'inspirait une pitié passionnée. Jadis, ma mère avait imaginé qu'Annie serait ma femme. De douces choses d'enfance me revenaient, m'oppressaient. Jeanne, je ne crois pas que ce fût de

l'amour. Je ne l'ai pas toujours cru. Je ne sais pas bien expliquer cela. Aimer, c'est désirer, c'est vouloir prendre et donner, prendre une vie et donner la sienne. Je ne désirais rien, auprès d'elle, qu'un peu de bonheur dans ses yeux, et de santé sur ses joues pâles. Mais, pour moi, je ne désirais rien...

Et comme Jeanne ne répondait pas, il ajouta :

— Si vous vouliez m'aimer, je vous prierais de n'être pas jalouse. J'ai passé la trentaine depuis deux ans déjà. Je sais la valeur des sentiments humains. Vous pouvez me croire quand je vous dis que mon cœur est jeune, qu'il n'a jamais battu comme maintenant. Devant vous, mon passé s'abolit. Et votre sœur Annie, si elle nous voit, se réjouira. Je me préoccuperai de vous rendre heureuse toujours. Je serai si certain de notre bonheur. Ne voulez-vous pas, Jeanne? Vous ne voulez pas?...

Il avait parlé d'une voix très douce et chaude, à petites phrases coupées, les yeux à terre, et non levés sur la jeune fille. Comme elle ne disait rien, ne faisait pas un geste, il se décida à partir. C'était fini. Aucun mot ne lui venait plus aux lèvres. Il mit un genou sur la tombe de marbre, et il prit la main de Jeanne avec une grande émotion :

— Puisque vous ne voulez pas, adieu, Jeanne. Je pars.

Et il se releva pour s'en aller. Il la regarda une dernière fois. Il la vit toute en larmes, et jetant sur lui qui partait un regard de détresse, un regard si navré qu'il lui reprit la main :

— Vous m'aimez, Jeanne, et vous me laissez partir.

Elle sanglotait dans ses bras et ne pouvait parler. Il répétait dans une douce espérance :

— Je vous aime. Je n'aime que vous.

Quand elle reprit la parole, ce fut pour murmurer :

— Je ne peux pas, je ne peux pas. Si vous saviez!...

Mais lui, gravement, la supplia :

— Jeanne, il faut tout me dire. N'ayez pas de secrets pour tuer notre bonheur.

— Non, non, je ne veux pas dire.

— Voulez-vous que je vous interroge? Répondez-moi. Croyez-vous que je vous aime?

Elle inclina la tête.

— Et vous, Jeanne, m'aimez-vous?

Elle sourit dans ses larmes, et ce sourire signifiait comme elle aimait depuis longtemps.

— Est-ce à cause d'Annie que vous ne voulez pas?

Elle prononça très vite :

— Oui, mais ce n'est pas ce que vous croyez.

Il s'étonna :

— Vous n'êtes pas inquiète de mon amitié pour elle, n'est-ce pas? Alors, pourquoi? Moi, je ne devine pas.

Les pleurs de Jeanne ne coulaient plus. Elle réfléchissait :

— Je n'ose pas, finit-elle par dire.

Et s'accusant brusquement :

— J'ai été coupable envers Annie. Je ne mérite pas de bonheur. Alors je n'en veux pas.

Il cherchait à comprendre, et toujours il tenait les deux mains de la jeune fille.

— Jeanne, je suis bien sûr de vous. Vous vous adressez des reproches imaginaires. Songez à notre bonheur, à quoi de mauvais mirages ne peuvent faire obstacle.

Elle retira une de ses mains et l'appuya au monument de marbre :

— Eh bien, je vais tout vous révéler. Vous me pardonnerez. Je n'ai plus le courage d'être malheureuse.

— Oh! je vous pardonne tout d'avance.

Ils se sourirent tous les deux, comme s'ils commençaient d'entrevoir un avenir de joie. Cependant elle hésita encore :

— Ce n'est pas facile à raconter, fit-elle avec cette expression rieuse qui donnait habituellement à sa figure un charme de gaieté vaillante.

Ce fut en rougissant qu'elle continua :

— Vous vous rappelez Mme Ferresi? Avant le mariage de ma sœur, j'avais cru voir une entente un peu louche entre cette femme et Jacques Alvard. On se gênait moins devant moi; j'étais si enfant! Pourtant, je savais déjà aimer. Vous trouvez que je n'étais pas sage? Annie ne remarquait rien. Elle vivait dans un rêve. J'ai voulu l'avertir. J'avais peur de lui faire de la peine. Un soir, le soir des élections, j'avais commencé, mais vous êtes arrivé juste à ce moment-là. J'ai bien connu plus tard que j'aurais dû lui dire ces choses. Cette femme l'a fait tant souffrir!... Oh! ce Jacques, je le détestais déjà, presque autant que maintenant.

Il indiqua les fleurs à terre :

— Elles viennent de lui?

— Non; les siennes, je les jette. Je ne le dis pas.

Ses lettres hypocrites, je les jette aussi... Mais je ne suis pas encore arrivée au plus pénible...

Elle soupira, et bravement elle acheva :

— Si j'avais prévenu Annie, sans doute elle n'aurait plus voulu épouser Jacques. C'est elle que vous auriez aimée. Moi, vous ne me regardiez même pas alors. Cela m'eût causé tant de peine! Si je me suis tue, c'est peut-être en pensant à vous. Vous comprenez maintenant. J'ai peur, oh! j'ai peur. C'est le bonheur d'Annie que vous m'offrez. Vous voyez bien que je ne puis pas...

De nouveau elle éclata en sanglots. Il la prit dans ses bras, et, comme il était plus grand qu'elle, il appuya contre sa poitrine cette tête si chère :

— Jeanne, n'ayez pas de crainte. Annie aimait pour toujours, et vous savez que ce n'était pas moi. Je vous aime; pour votre âme scrupuleuse, je vous aime davantage.

Il sentait sa taille flexible, et il contemplait sa chevelure aux reflets de cuivre sombre, sa nuque lumineuse. Ainsi penchée sur lui, il l'admirait. Il eut envie de s'incliner sur elle pour l'embrasser, mais il ne voulut point troubler encore par une caresse sa fiancée. A leurs pieds il voyait la tombe de marbre, et au-dessus d'eux, sur une colonnade, l'ange qui annonçait le réveil. Tandis que Jeanne, encore vêtue de deuil, pleurait, tout énamourée, dans ses bras, il songeait que, dans ce champ des morts inondé de soleil, leur couple symbolisait la vie, le sentiment de la durée, le désir de cette durée infinie que l'ange annonçait. Il sentait sa jeunesse qui l'emplissait d'une immense espérance : il prolongerait sa race, à son tour il créerait des

hommes. Et, en même temps, il sentait sa tendresse profonde pour cette enfant douce et vaillante qui se confiait à lui.

— Jeanne, ne pleurez plus.

Elle releva la tête. Elle ne pleurait plus, mais ses yeux clairs, encore humides, brillaient comme ces fleurs imbibées de rosée qui resplendissent à l'aurore. Elle le regarda souriante, et comme une dernière larme coulait sur sa joue :

— C'est de joie maintenant, dit-elle.

IV

LA LÉGENDE D'ANTÉE

Au bout de l'avenue, M. et Mme Mérans les aperçurent qui revenaient ensemble.

— C'est bien. C'est très bien, approuvait la bonne dame.

Elle avait le sang au visage, ayant employé sa matinée à relever des oignons de jacinthes et de tulipes et à planter des griffes de renoncules pour la floraison d'automne. Elle se délassait en coupant des roses destinées aux vases du salon.

Son mari, devenu plus sensible depuis la mort d'Annie, s'attendrissait :

— Regarde-les. Il est plus grand ; il est brun, et elle est blonde. Ils font un beau couple.

— Oui, vraiment, confirma-t-elle sans lever les yeux.

Et d'un coup sec elle détacha une branchille.

Cependant Lucien, à cause du beau domaine des Mérans qu'ils traversaient, disait à sa jeune fiancée :

— Vous savez, Jeanne : Avully, c'est tout ce que j'ai.

Elle l'arrêta :

- Ne parlons jamais de ces choses. Annie disait

que la richesse, c'est une occasion de faire plus de bien.

Quand ils furent tout près, Mme Mérans s'avança vers le jeune homme, sans étonnement, son sécateur à la main :

— Ah ! monsieur Halande, j'avais toujours pensé que vous épouseriez une de mes filles.

M. Mérans lui serra la main, et ses yeux livraient sa sympathie :

— Maintenant, je ne crains plus les années. Je m'appuierai sur votre jeunesse.

— Oui, dit Lucien. C'est vrai, je suis jeune. C'est le bonheur.

Le vieillard ajouta gravement :

— C'est le pays natal. Vous souvenez-vous de la légende du géant Antée, fils du Ciel et de la Terre? Il luttait contre Hercule. Chaque fois qu'il touchait la Terre, sa mère, il se sentait une vigueur nouvelle. Les hommes sont ainsi. En revenant sur le sol natal, ils reprennent les trésors du passé et la foi dans l'avenir. Car ils y retrouvent l'esprit des ancêtres, et ils comprennent que toute œuvre durable dépasse la vie d'un homme...

Port-Cros, septembre 1898 — Cognin, septembre 1899.

FIN

TABLE

Pages.

DÉDICACE 1

PREMIÈRE PARTIE

I. — Le pouvoir de la terre 3
II. — Les regrets de l'enfant prodigue 25
III. — Un cœur de jeune fille 40
IV. — Un cœur de femme 56
V. — Les fiançailles d'un homme politique 67
VI. — Une élection législative 88
VII. — Soir d'élection 101
VIII. — Deux lettres d'amour 110
IX. — L'irréparable 129
X. — Le vrai retour 142

DEUXIÈME PARTIE

I. — L'enseignement d'une mort sereine 151
II. — Le calvaire d'Annie 167
III. — Les distractions d'un maire de village 181
IV. — Un poète dans une grange 192
V. — Fin tragique d'un déraciné 201

Pages.

VI — Pensées d'automne 213
VII. — Les deux sœurs 224
VIII. — Le choix de Jacques Alvard 235
IX. — Un effet de tribune 243
X. — La délivrance d'Annie 251

TROISIÈME PARTIE

I. — L'esprit du sol natal 257
II. — Le cœur de Lucien Halande 272
III. — Paroles de vie sur un tombeau 282
IV. — La légende d'Antée 294

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, rue Garancière

PQ
2603
06P3

Bordeaux, Henry
Le pays natal

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 20 04 08 004 5